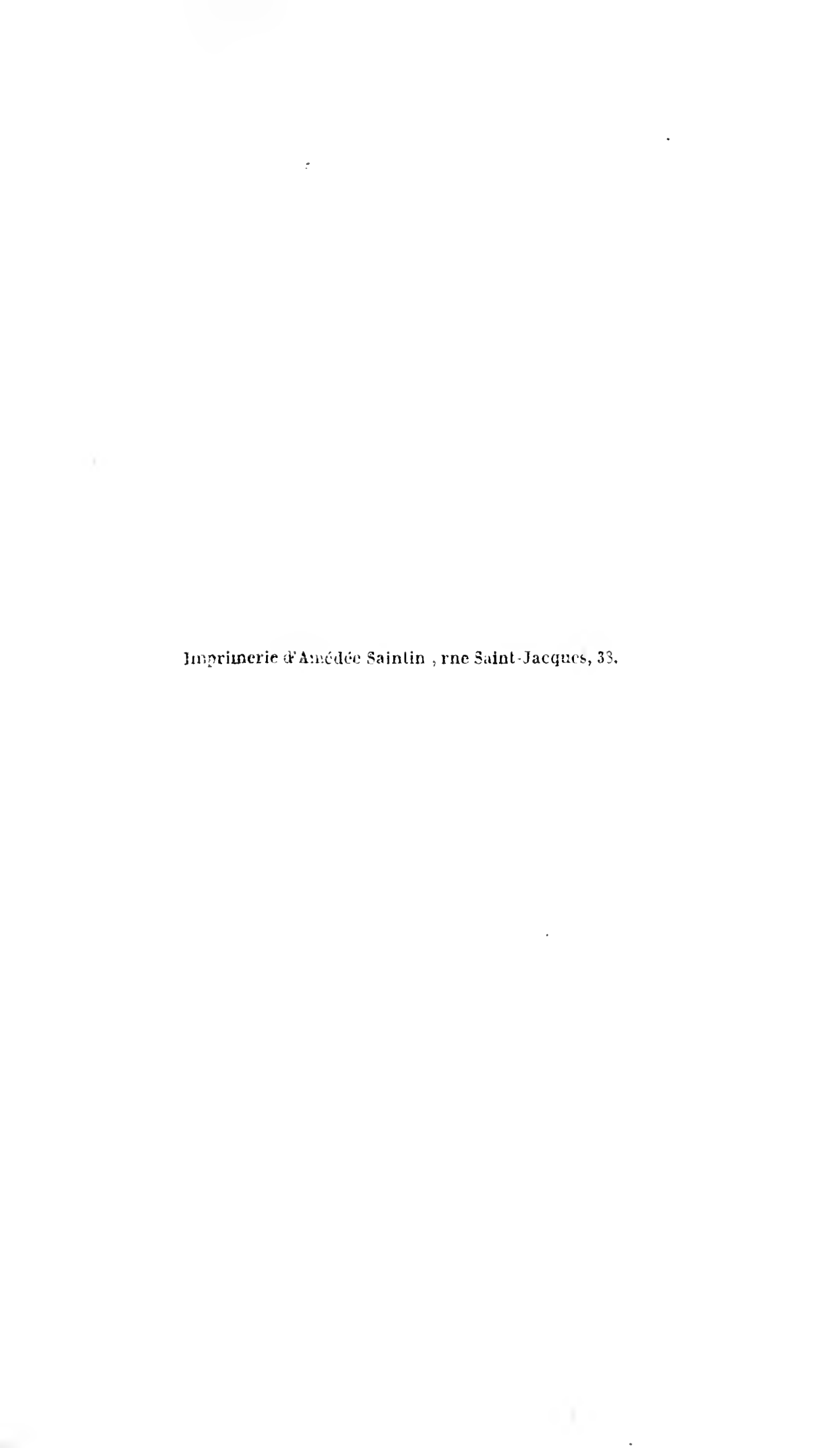


VICTOR DE CHELAN.



Imprimerie d'Amédée Saintin, rue Saint-Jacques, 38.

Roués de Paris.

VICTOR DE CHELAN.

MŒURS CONTEMPORAINES

PAR

ARNOULD FREMY.

I.

Paris,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS,

CHRETIEN, éditeur, rue Percé-Saint-André, 11.

1840.

L'auteur croit devoir protester d'avance contre toute arrière-pensée hostile ou malveillante que le titre de son livre pourrait lui faire supposer. Il déclare donc qu'on aurait tort d'appliquer à telle personne plutôt qu'à telle autre les portraits qu'il a essayé de tracer. Il n'a eu d'autre but que de peindre

quelques ridicules et quelques caractères généraux. Il est très vrai qu'on rencontre à Paris et dans la société actuelle un grand nombre de roués, mais on en rencontre de même à Londres, à Madrid ou à Vienne; on en a vu probablement aussi à Athènes et à Rome; il serait donc injuste et déplacé d'imputer à certains individus un fait qui ne peut être pris que comme une des innombrables variétés des faiblesses du genre humain et des travers du monde.

Il y a des gens qui n'ouvrent un livre que pour y découvrir bon gré mal gré des rapprochemens qui n'existent que dans leur pensée et des allusions auxquelles l'auteur n'a pas même songé. Le vrai coupable n'est point celui qui occasionne une application, c'est en général celui qui applique; mais ce n'est jamais ce dernier qu'on accuse.

La comédie et tout ce qui s'y rapporte étant un des plus rares et des plus heureux priviléges de l'esprit français, il nous semble qu'on ne saurait lui accorder trop de liberté et d'étendue. Nous avons tous tant que nous sommes, nos folies, nos imperfections et nos ridicules, et nous devons en faire bon marché, dès qu'ils appartiennent au domaine comique.

Les classes élevées ont suivant nous plus d'intérêt que les autres à reconnaitre de pareils droits. Supposons donc qu'un écrivain se trouve accidentellement appelé à leur emprunter leurs coutumes, leurs usages, ou même quelques-uns de leurs travers ; il ne saurait manquer d'en obtenir une preuve de condescendance et de goût qu'on a si souvent exigée du peuple et de la bourgeoisie.

I.

Le modèle du vrai gentilhomme français se rencontre bien rarement aujourd'hui et devient plus rare de jour en jour. Il n'existe plus guère que dans les souvenirs de quelques vieillards, ou dans les mémoires des anciennes cours. C'est une tradition qui se perd, un titre qui s'efface; et le peu de jeunes gens d'à-présent qui pourraient encore le maintenir et le conserver n'y songent même pas. Ils vivent avant tout pour eux. Comme ils savent que les

qualités de bonne grâce et de courtoisie profitent généralement beaucoup plus au monde qu'à eux-mêmes, ils préfèrent y renoncer franchement, et ne rien exiger des autres, afin qu'on n'exige rien d'eux.

Victor de Chélan sentait cela mieux que personne, et quand il était de bonne foi avec lui-même, il en convenait et s'en affligeait sérieusement. — Non pas qu'il ambitionnât précisément l'avantage personnel et l'intérêt particulier d'un de ces noms historiques, tels que Nesle, d'Armagnac ou Clisson qui seuls, comme l'a dit Napoléon, ont quelque valeur auprès de la Russie ou de l'Autriche dans les relations diplomatiques ; ce qu'il regrettait, c'était cette distinction inaccessible à quiconque n'a pas vécu loin de l'aristocratie commerciale, distinction exquise de ton, d'idées et de manières ; jamais de sérieux profond, l'art de tout dire sans pesanteur et en se jouant ; surtout, point de ces termes affectés et choquans empruntés aux articles de journaux politiques, ou aux commerçans enrichis; en un mot pour la

conversation et le style des lettres, un langage qui serait encore à peu de chose près celui des caractères de la Bruyère ou de la correspondance de Voltaire. Tels étaient les titres et les privilèges que Victor de Chélan regrettait, et tout en déplorant la chute du goût et de l'esprit en France, il y contribuait pour sa part plus que personne.

Sa vie était celle d'un jeune homme indépendant, riche et inoccupé. Il fuyait les salons, parce qu'il en est bien peu maintenant d'agréables et de récréatifs; il passait son temps à fumer, pour avoir un motif de plus de se tenir éloigné des salons, et il montait les chevaux sans contredit les plus ombrageux et les plus rebelles de tout Paris, qui lui manquaient quelquefois de respect, au point de le jeter à terre, mais qu'il aimait, précisément à cause de leurs défauts.

Pour alterner avec la société de ses chevaux, Victor de Chélan avait choisi vingt ou vingt-cinq jeunes gens riches comme lui, indépen-

dans comme lui, et formé, de concert avec eux, une sorte de confrérie élégante, dans le genre anglais, qui n'avait cependant ni lois, ni règlemens fixes. Une grande importance extérieure, une physionomie habituellement grave et composée, une fortune bien claire et bien solidement établie, des moustaches, telles étaient les bases fondamentales de cette société. Chacun y apportait ce qu'il voulait; celui-ci le mérite de son esprit, celui-là le mérite de sa figure, un troisième n'apportait rien. On se voyait presque tous les jours, on soupait quelquefois ensemble, on se querellait souvent, on passait une partie des nuits à jouer, et à jouer fort cher.

Victor de Chélan n'avait pas été sans se moquer plus d'une fois intérieurement des ridicules et des prétentions de ses amis, non pas qu'il fût moins affecté ou moins ridicule qu'aucun d'entre eux ; il enchérissait au contraire presque toujours sur leurs prétentions. Mais il avait un fond d'esprit naturel qu'une éducation négligée, le contact des chevaux et la jouissance

prématurée d'une fortune brillante n'avaient pu étouffer entièrement. Aussi se regardait-il comme bien supérieur aux gens qu'il voyait. Il tenait à primer dans toutes les occasions. Quoi de plus simple? Il était riche et très fier. Du reste, en public, c'est-à-dire à table ou au jeu, rien en lui ne témoignait qu'il regardait ses amis comme de petits esprits.

Un seul trait le peignait : il ne maltraitait jamais ses domestiques que devant les personnes dont il faisait quelque cas. Ainsi, un certain jour, un de ses intimes amis Alfred Laval s'étant présenté chez lui comme il s'entretenait avec son cocher, il se mit aussitôt à hausser la voix et à accabler le pauvre homme de paroles aussi dures qu'humiliantes. Heureusement, ce n'était là qu'une scène de convention ; le cocher y était fait et en connaissait parfaitement le but et la portée. Victor n'avait pas le dessein de l'affliger ainsi. Il avait seulement remarqué que le fait de s'emporter contre un domestique devant un étranger a toujours quelque chose d'imposant qui attire l'attention et

le respect sur la personne de celui qui s'emporte.

Dans le cercle où Victor vivait, Alfred Laval était cité comme spirituel parce qu'il n'avait jamais d'opinion à lui. Ses traits étaient réguliers, ses dents fort belles; il causait peu, mangeait beaucoup, ne riait jamais; il était généralement aimé. Il devait une grande partie de la réputation dont il jouissait à ses pantalons. « Voilà, dira-t-on, un genre de célébrité bien frivole et facile à acquérir. » A cela, nous répondrons que d'autres gens portaient des pantalons réguliers, élégans, convenables; mais qu'il n'y avait qu'un terme pour désigner ceux d'Alfred Laval : « Ils étaient sublimes. » A une autre époque, on les eût cités comme les fameux gilets à estampes du duc de Br... vers 84.

Les deux jeunes gens restèrent suivant leur coutume près d'un demi-quart d'heure à siffler et à se promener de long en large dans l'appartement, sans se dire une seule parole, ni même se regarder. Ils débutèrent enfin par quelques monosyllabes brusques et inintelligibles, analogues

aux interjections particulières que les palfreniers adressent dans certains cas à leurs chevaux. Ils savaient l'un et l'autre qu'un entretien suivi compromet presque toujours celui qui l'entame. C'est une avance et une avance indique une certaine infériorité. Cependant, Victor qui se trouvait ce jour là en humeur de courtoisie comprit qu'étant chez lui, il devait rompre le silence le premier :

— Il faut convenir, mon cher, dit-il en se jetant dans un fauteuil, que vous avez là un admirable pantalon !..

— Bah ! vous trouvez, répondit le nouveau venu d'un air satisfait, et en ployant et reployant les genoux à plusieurs reprises, je vous assure cependant qu'il y a dans celui-ci de graves imperfections : Voyez, ces plis-là ne devraient pas exister, cette couture est du plus mauvais effet et devrait revenir infiniment plus sur le coup de pied... C'est un pantalon à peu près manqué ; j'ai beaucoup mieux que cela à vous montrer...

L'entretien prit bientôt un tour plus grave ; il

tomba sur les gilets. Les gilets amenèrent par une pente naturelle Victor et son interlocuteur à parler de leurs amis. Ils louèrent ceux-ci, se moquèrent de ceux-là ; et les gens qu'ils s'accordèrent par hasard à louer finirent par être encore plus maltraités que les autres. Tout à coup Alfred Laval s'interrompit, et portant brusquement la main à son front :

— A propos, dit-il, je savais bien que quelque chose m'avait attiré ici... je voulais vous dire que Beauvoisin se bat en duel aujourd'hui ; voulez-vous être son second avec moi ?

Victor que cette proposition enchantait au fond du cœur, se leva précipitamment de son fauteuil et se composant une attitude majestueuse :

— Le second de Beauvoisin, s'écria-t-il, que me proposez-vous là ?.. Ah ! vous me connaissez, mon cher *de* Laval, vous savez mieux que personne que je suis toujours au service de mes amis ; surtout dès qu'il s'agit d'une affaire d'honneur, mais vous souvenez-vous du duel de l'année dernière ? trente-deux minutes l'épée à la

main ! quelle honte ! j'ai dîné dernièrement avec deux militaires de mes amis. Pendant le dîner, ils m'ont fait rougir pour nous tous... Mon sentiment est connu, j'ai toujours soutenu qu'il fallait entre nous du courage, de la fermeté, et même un peu de hardiesse insolente ; tout cela, pour maintenir l'honneur de la société : c'est pourquoi, je l'ai dit et je le répète, jamais je ne consentirai à être de nouveau le témoin de Beauvoisin.

— Mais il paraît pourtant que l'affaire a pris un caractère fort grave et que. : .

—Eh ! que m'importe à moi le genre de l'affaire ? que veut-on ? qu'exige-t-on de moi ? je ne vois absolument ici que les qualités et les manières des combattans dont je me fais le représentant sur le terrain. Je le déclare hautement : tout ce qui divertit les autres m'ennuie; les chevaux, les femmes, la chasse, les voyages toutes ces choses-là me fatiguent; j'en ai parce qu'il faut bien en avoir; ma fortune l'exige, et puis, je dois maintenir l'honneur de la société... Mais, me direz-vous, qui est-ce qui vous intéresse et vous amuse? C'est un exercice périlleux, difficile,

voir par exemple un homme faire franchir à son cheval un fossé bien large et bien profond, au risque de se casser les jambes à lui et à son cheval... Un duel aussi m'attache et me divertit : j'entends un duel vigoureux, acharné. Mais une rencontre où les adversaires ont l'air de se fuir, de se craindre, évitant de se fendre une seule fois à fond et résolument, se bornant à quelques battemens d'épée et à des feintes sans résultat... Allons donc! voilà qui fait pitié, et comme je tiens à maintenir l'honneur de la société, je ne serai jamais le complice de pareilles affaires...

En prononçant ces mots, Victor se promenait de long en large dans son salon; et parlait avec tant de volubilité qu'Alfred Laval vit bien qu'il était inutile de faire auprès de lui de nouvelles instances.

— Adieu donc, dit-il, Chélan, puisqu'il en est ainsi, je vais demander à Henri Dormesnil s'il veut être à votre place le témoin de Beauvoisin...

Comme il partait, Victor parut se raviser et lui prenant le bras avec vivacité :

— Un moment, pourtant, reprit-il, ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que l'affaire était grave?..

— Oui, très grave...

— Mais enfin, de quoi s'agit-il?

— Mais... répondit Alfred Laval d'un air embarrassé, on vient de me l'expliquer et même fort longuement... mais comme tout le monde parlait à la fois, je n'ai pu savoir au juste ce dont il s'agissait...

— Alors, c'est bien différent, ajouta gravement Victor, puisqu'il en est ainsi, je change d'avis; mais vous entendez, mon cher *de* Laval, c'est en votre considération, rien qu'en votre considération... je veux bien être le témoin de Beauvoisin...

II.

Quand Victor de Chélan et Alfred Laval entrèrent chez Beauvoisin, la discussion se trouvait réduite à cette question : « Beauvoisin doit-il ou ne doit-il pas se battre ? » Les sentimens étaient partagés. Les uns étaient de l'avis du duel, les autres d'un avis contraire. Victor trancha la question en criant, en entrant, d'une voix de Stentor : « Oui, messieurs, oui, Beauvoisin se battra. »

— Eh! sans doute, ajouta aussitôt Beauvoisin qui craignait de montrer quelque irrésolution, surtout devant Victor; hésiter en pareil cas, c'est reculer; l'heure est marquée, le rendez-vous est pris, mon adversaire attend : marchons, messieurs, marchons et ne délibérons plus.....

— Cependant, interrompit Thibouville, qui se prêtait aux vues secrètes de Beauvoisin pour des raisons que nous connaîtrons par la suite, devons-nous accepter pour adversaire le premier venu? n'est-il pas des cas où il est permis de refuser une affaire?.... connaissez-vous l'affaire, messieurs?...

— De quoi s'agit-il, dit Victor en affectant la plus profonde indifférence, et sans regarder Thibouville?

— Voici l'affaire, écoutez-moi : Avant-hier, nous revenions de N.... Beauvoisin et moi. Nos chevaux allaient au pas; nous parlions en ce moment de choses très sérieuses. Nous avions précisément entre nous mademoiselle Mathilde C...., l'amazone la plus distinguée de tout Paris..... Tout à coup, nous voyons arriver à nous une ma-

nière de maquignon monté sur un grand diable de cheval normand, tournure épaisse, cheval poudreux, vrai train de malle-poste... voilà cet homme (comprenez-vous l'impudence?) qui se permet, en passant près de nous, de saluer mademoiselle Mathilde. Beauvoisin se retourne et lui dit d'un ton brusque : — Monsieur, pourquoi vous permettez-vous de saluer madame? — Monsieur, parce que j'ai eu le plaisir de souper avec elle avant-hier. — Cela n'est pas une raison : sachez que je ne reconnais à personne le droit de saluer une femme lorsqu'elle est placée sous ma garantie... Vous êtes un rustre et un mal appris... » Beauvoisin s'emporte ; l'étranger riposte par quelques mots grossiers. On convient de se retrouver le surlendemain à cinq heures du soir, à Meudon, carrefour des Étoiles. Cependant, jugez de la surprise de Beauvoisin, lorsqu'à quelques pas plus loin, il lit sur la carte de son adversaire : «*Rousseau, sellier-harnacheur, fabrique landaws, calèches, briskas de voyage etc.....* » Nous voulons le rejoindre pour lui rendre sa carte, qui n'était autre chose qu'une de ses adres-

ses, mais il n'était plus temps; notre homme avait piqué des deux et était déjà bien loin... Or, depuis ce matin, nous délibérons : nous nous demandons si le vicomte de Beauvoisin doit aller sur le terrain avec un homme qui est exposé demain à lui fournir des selles, des bricoles et des harnais?... Les avis sont partagés; quant à moi, je me prononce hardiment pour la négative, et je dis, non, messieurs, non, Beauvoisin ne se battra pas...

Quand Thibouville eut achevé son récit, Victor eut quelque peine à ne point éclater de rire, en pensant au singulier genre d'affaire où Beauvoisin se trouvait engagé. Il se souvint que le matin il avait eu un moment l'idée de rétablir l'ancienne élégance française. Il voulait proposer aux membres de la société de remplacer l'extrême sévérité des manières par la douceur et la souplesse accomplie du maintien. La physionomie composée de la plupart des assistans lui fit sentir l'extravagance d'un pareil projet.

— Messieurs, reprit-il, comment pouvez-vous croire qu'il soit permis à M. de Beauvoisin de ne

pas donner suite à cette affaire? Je le dis, quant à moi; même mon cocher, oui, messieurs, mon cocher serait au besoin un adversaire digne de moi, surtout pour peu que j'eusse pris jour pour me battre avec lui... Vous délibérez? vous hésitez? mais songez donc que tout Paris a les yeux fixés sur nous et nous observe. Il est clair que nous représentons l'élite de la jeunesse française, ce qui fait que nous avons des envieux, des ennemis et des jaloux... On n'attend qu'une occasion peut-être pour déclarer hautement que nous n'avons que les apparences du sang-froid, et qu'au fond nous manquons de cœur... Au lieu d'éviter les duels, nous devons au contraire les rechercher avec empressement : eux seuls peuvent conserver notre réputation pure et intacte; ils prouvent nos sentimens, notre distinction; ils nous élèvent dans l'opinion publique en faisant parler de nous... Ah! croyez bien qu'un duel même avec un carrossier ne peut qu'être utile et profitable aux intérêts de la société : c'est toujours un certain éclat, une gloire qui rejaillit sur chacun de nous : n'hésitons donc plus, l'heure approche, la discussion

est close ; à Meudon ! messieurs, en route pour Meudon !

Le discours de Victor produisit l'effet qu'il en attendait. Il entraîna le sentiment de l'assemblée. Chacun se rangea aussitôt de son parti ; on avoua unanimement que Beauvoisin ne pouvait se dispenser de châtier le carrossier qui avait poussé l'insolence jusqu'à saluer une femme placée, comme il le disait si bien, sous sa garantie. Il fut convenu que Victor, Alfred Laval et Thibouville serviraient de témoins. Les autres se tiendraient à l'écart, mais de manière pourtant à jouir du spectacle de cette curieuse rencontre. Quelques rieurs commencèrent à s'égayer par avance aux dépens du carrossier. Mais Beauvoisin les pria d'un air sérieux d'attendre, pour plaisanter, l'issue du duel.

Comme il se préparait à monter à cheval, il vit entrer dans sa cour une chaise de poste où se trouvait un certain M. Duquet, riche cultivateur de la Nièvre, qui avait presque toutes ses terres situées à côté des siennes (canton d'Alnière). Beauvoisin, comme la plupart des jeunes

propriétaires, se montrait aussi courtois et aussi affable en province qu'il était revêche et inabordable à Paris. Il se domptait par égard pour ses biens. M. Duquet s'occupait de ses fermes et de ses mines de fer presque autant que des siennes. Il accourut à sa rencontre les bras ouverts :

— Tout va bien, lui dit-il, là bas ; j'ai laissé votre ferme de Monchatou en pleine prospérité ; vos fromens sont magnifiques ; vos orges ont seules un peu souffert de la rouille et de la carie : ensuite, nous avons eu les débordemens de la Nièvre ; quant à vos vignes, il n'y a absolument rien à en dire, toutes les crossettes ont réussi. J'ai fait herser vos prés ainsi que les miens ; nous aurons de belles luzernes, et du sain-foin..... Ah ! j'oubliais la nouvelle... votre cousin Davernay vient s'établir à Paris le mois prochain avec sa femme...

Beauvoisin un peu déconcerté de se voir ainsi embrassé dans sa cour, au milieu de ses amis, par une manière de paysan aux cheveux pendans, en veste ronde et en guêtres de peau, répondit avec une certaine froideur :

— Ah! de grâce, monsieur Duquet, laissez-moi passer, il me serait impossible de vous écouter en ce moment; vous voyez que je suis appelé hors de chez moi par une affaire très grave, très importante, et que je ne puis remettre : à plus tard, s'il vous plaît, les nouvelles de la Nièvre! Je vous quitte. Au revoir!

M. Duquet demeurait fort interdit, ne sachant comment s'expliquer la réception brusque et cavalière de ce jeune homme, ordinairement si empressé, et qui l'engageait depuis si long-temps à venir séjourner pendant quelques mois à Paris. M. Duquet ne savait pas que la préoccupation d'un duel suffit quelquefois pour déranger le cours des idées et pour étouffer chez certaines gens le degré de présence d'esprit que la simple politesse exige.

Au moment où Beauvoisin allait sortir de la cour, un domestique d'une physionomie ingénue et nouvellement à son service, s'approcha de lui et lui dit d'un air suppliant :

— Il paraît que monsieur sort pour aller se battre... si monsieur voulait... si j'osais lui dire...

— Parle, voyons, que me veux-tu ? s'écria Beauvoisin d'un ton d'impatience.

— Je voulais demander à monsieur, dans le cas où il ne reviendrait pas et où il lui arriverait quelque malheur, s'il me permettrait de prendre seulement une demi-douzaine de ses belles chemises en toile de Hollande, à titre de gratification, et pour que j'emporte au moins un souvenir de lui, s'il me fallait changer de condition...

— Va-t-en au diable, imbécile, ajouta Beauvoisin; en vérité, il semble que tout le monde ait aujourd'hui juré de me rendre cette affaire plus désagréable qu'elle ne l'est au fond...

Beauvoisin était un peu fataliste ses jours de duel. Ces diverses circonstances l'affectèrent désagréablement.

— Beauvoisin viendra-t-il nous vanter encore la fidélité et l'intelligence de ses domestiques, dit tout bas Henri Dormesnil à Alfred Thibouville ?

Dormesnil se mit en même temps à raconter les abus et les méfaits de son domestique qui

lui volait son vin de Champagne et prétendait l'avoir fait boire à ses chevaux pour leur lustrer le poil.

Un beau cheval anglais qui frappait du pied dans uncoin de la cour, fit penserà Georges S. H... qui se trouvait à Londres en ce moment. On l'y voyait avec faveur et on parlait de lui. Un des assistans raconta qu'ayant rémarqué dernièrement la voiture de lady C.... arrêtée devant une église, il était entré résolument et avait été s'agenouiller précisément derrière lady C.... L'église où elle se trouvait était catholique. S. H.... se mit à la féliciter d'un air hypocrite d'être enfin rentrée dans le giron de la sainte Église. Lady C.... était sortie furieuse de l'église, jurant bien qu'elle se vengerait d'une pareille insulte.

Quelqu'un demanda ce que Georges S. H.... avait été faire à Londres.

— Mais probablement, ajouta le narrateur, ce qu'y a fait jadis le comte de Lauraguais, il a été apprendre à penser...

— Oui, à panser... des chevaux, ajouta Dormesnil.

Même dans cette société, la passion que Georges S. H.... affichait pour les chevaux paraissait ridicule et démesurée. Cette conversation se passait dans la cour de Beauvoisin. On n'attendait plus que le moment du départ : Victor parut enfin sous le pérystile.

— Eh bien! s'écria-t-il, nous perdons ici le temps à discourir; songez-vous que le rendez-vous est pour cinq heures?.. A cheval! Messieurs, à cheval! et en route pour Meudon!

Il s'élança hors de la cour en piquant des deux, et chacun s'empressa de le suivre.

III.

Le courage est une qualité plus variable qu'on ne croit, et qui a parfois de grandes relations avec la température et les dispositions de l'atmosphère. Or, il faisait ce jour là un de ces temps pluvieux, grisâtres, qui portent instinctivement sur les nerfs et donnent à l'esprit une teinte lugubre et triste. Un brouillard fin humectait le pavé. Les chevaux glissaient à chaque instant. Les cavaliers étaient eux-mêmes aveuglés et

voyaient à peine à quatre pas devant eux. L'homme le plus intrépide eût fort bien pu regretter intérieurement d'être tombé sur un pareil jour pour s'aller battre.

Beauvoisin était brave, du moins il passait pour tel. Il était grand, élancé et fort adroit; de plus, il avait un coup d'œil d'une justesse désespérante. Il avait été élevé, on peut le dire, le fleuret à la main. Pendant quinze années consécutives, il s'était imbu des principes de l'escrime la plus logique et la plus sûre, sous les lois des meilleurs maîtres; sans compter qu'il exerçait encore tous les jours. Assurément, tout cela ne détruit pas le mérite d'un homme qui se bat bien, et qui même au besoin a le talent de tuer son adversaire; mais on ne peut nier qu'en pareil cas, son courage ne puisse se diviser en deux parts; la première qui lui revient à lui-même et la seconde à son professeur d'escrime.

Le carrossier était déjà sur le terrain. Il s'était fait accompagner d'un maquignon de ses amis, et d'un autre carrossier qu'Alfred Laval reconnut pour lui avoir fourni l'année précédente une

voiture de chasse. Ces braves gens débutèrent par faire à Beauvoisin et à ses amis de profondes révérences, auxquelles ceux-ci répondirent en leur envoyant froidement des bouffées de tabac au visage. Les préliminaires du duel furent bientôt achevés; ce fut Victor qui donna le signal.

Le carrossier Rousseau qui n'avait de sa vie manié une épée paraissait fier de se mesurer contre un adversaire tel que le vicomte de Beauvoisin. Il se mit en garde en souriant; le bras étendu dans toute sa longueur, la poitrine découverte, montrant la gaucherie et la confiance inexpérimentée d'un tireur novice.

Beauvoisin prit au contraire une pose excessivement savante. Il s'avança lentement vers son adversaire et avec de grandes précautions; se tenant replié sur lui-même, le corps effacé et couvert de son épée de manière à se garantir entièrement la poitrine. Son premier coup fut énergique et décisif. Il battit avec force l'épée du carrossier et lui porta une botte à fond, que celui-ci justement effrayé, para par le coup de prime, c'est-à-dire, en levant brusquement la main; ce

qui fit que le coup destiné à la poitrine n'atteignit que légèrement l'épaule.

Le sang jaillit aussitôt, bien que l'épiderme n'eût été qu'effleuré. Mais comme il est bien peu de témoins qui ne se laissent attendrir à la vue du sang, les témoins du carrossier et ceux de Beauvoisin s'empressèrent de se jeter entre les combattans, en déclarant que l'affaire devait être regardée comme terminée ainsi. Le carrossier recommença ses révérences; mais avant de regagner le fiacre qui l'attendait, il s'approcha de Beauvoisin et lui adressa une espèce de compliment en style de marchand, qu'il acheva en réclamant pour ses témoins et pour lui l'honneur d'obtenir la pratique de la compagnie. Beauvoisin reçut cette demande avec calme et noblesse et répondit gravement qu'il y réfléchirait. Les deux partis se séparèrent. Mais cette fois, Beauvoisin et ses amis voulurent bien condescendre à effleurer de l'index le bord de leurs chapeaux; genre de salut imperceptible et léger qui ne pouvait, après tout, compromettre l'honneur de la société.

Victor s'était séparé du reste de la cavalcade

et se trouvait en avant avec Alfred Laval.

— Eh bien! dit Victor, ne l'avais-je pas prévu? encore une affaire désagréable et qui ne peut que nous faire le plus grand tort; tâchons du moins qu'elle ne s'ébruite pas et reste enfermée dans notre cercle; je suis même d'avis que nous achetions la discrétion de ces trois hommes. Car, enfin, ils pourraient fort bien raconter les choses de telle manière qu'elles ne seraient point à l'avantage de Beauvoisin. Le mieux est, croyez-moi, de n'en point parler et de les tenir secrètes.

— Il est très vrai, répondit Alfred Laval en soupirant, qu'il n'y a pas une de nos démarches qui ne soit aussitôt connue du monde entier... Il semble vraiment que nous soyions des personnages publics et que nos actions et nos idées n'aient pas le droit de nous appartenir...

— Ce pauvre Beauvoisin! ajouta Victor comme en se parlant à lui-même, il joue vraiment de malheur depuis quelque temps; remarquez que rien ne lui réussit... J'avoue cependant que son battement de tout à l'heure a été bien pensé et bien exécuté. Mais ayant affaire à un

pareil adversaire, j'aurais voulu, moi, faire traîner les choses en longueur, le tenir en respect, et ne lui donner qu'au bout d'un certain temps le coup d'épée qu'il avait si bien mérité. J'aurais procuré ainsi à mes témoins l'occasion d'une scène curieuse et piquante. Car c'est en fait de duel surtout qu'il faut de l'originalité et de l'imprévu... Mais ce que j'ai vu de plus original en ce genre, est sans contredit une affaire à laquelle j'assistai l'année dernière, à Bade. Deux jeunes gens s'étaient pris de querelle à table. Ils arrivent sur le terrain, le visage pâle et décomposé. On les place à distance; les deux coups partent à la fois; ils tombent à la renverse. Nous les crûmes morts; point du tout, ils se relèvent bientôt et vont se jeter dans les bras l'un de l'autre. C'était la peur qui leur avait fait perdre l'équilibre. Chacun d'eux s'était demis le poignet en tombant. Ils portèrent le bras en écharpe pendant quelques mois, et passèrent pour s'être grièvement blessés l'un et l'autre. Nous rîmes de bon cœur de cette histoire. En général, ce sont les duels ridicules qui font le plus de bruit. Remarquez que Beauvoisin n'est

connu, qu'on ne parle de lui que parce que ses affaires n'ont jamais été importantes et sérieuses.

Tout en conversant ainsi, Alfred Laval et de Chélan furent rejoints par les autres cavaliers. Le jour commençait à baisser; ils se hâtèrent pour rentrer dans Paris avant la nuit. En traversant l'allée de Marigny, ils mirent leurs chevaux au galop. Devant l'Élisée-Bourbon, Victor de Chélan qui était toujours en avant, imagina, soit par inadvertance, soit de propos délibéré, de faire passer son cheval au milieu d'une marre d'eau bourbeuse formée par la pluie sur un des bas-côtés de la route. L'eau qu'il fit jaillir éclaboussa des pieds à la tête trois autres cavaliers vêtus simplement, mais fort bien montés, qui tenaient en ce moment le milieu du pavé et marchaient en sens contraire.

Cet événement eût peut-être passé pour un effet du hazard, si Victor ne se fût avisé de se retourner au même instant vers Beauvoisin et ses amis, et d'éclater de rire en leur indiquant de la tête les trois cavaliers qu'il venait de couvrir de boue.

Il fut aussitôt rejoint par l'un d'eux, qui lui cria d'une voix forte de vouloir bien arrêter son cheval. Le nouveau venu pouvait avoir de vingt-huit à trente ans. Il portait une longue redingote croisée, à la manière des militaires, le cordon de la légion d'honneur et des moustaches très épaisses. Il mit pied à terre, et s'adressant à Victor :

— Il me semble, monsieur, lui dit-il avec calme, qu'au lieu de rire d'un accident désagréable pour nous, et dont vous seul êtes la cause, il eût été plus convenable de chercher à le réparer, en nous abordant pour nous adresser au moins quelques excuses...

— Des excuses! s'écria Victor en sautant à bas de son cheval, et en se plaçant les bras croisés devant l'étranger, vous saurez, monsieur, que je n'en ai fait de ma vie à personne, et que je me battrais avec le monde entier, plutôt que d'avouer que j'ai pu jamais avoir tort dans telle occasion que ce soit, et surtout dans celle où nous venons de nous rencontrer...

— Il suffit, reprit dédaigneusement l'é-

tranger, je vois à qui j'ai affaire, je vois que je parle à M. Victor de Chélan, et j'aurais dû deviner d'avance qu'une parole de convenance et de paix ne pouvait être comprise par lui... J'aurai sur vous, monsieur, l'avantage de la prudence et du sang-froid, j'aurai le courage de mépriser l'affront que vous venez de nous faire... Vous pouvez continuer votre route...

Il allait remonter à cheval, mais Victor s'empressa de courir à lui :

— Cela ne me suffit pas, à moi, monsieur, dit-il d'un ton de violence, il faut, s'il vous plaît, que vous vous expliquiez à l'instant même et nettement, et me disiez ce que vous entendez par ces mots que vous venez de prononcer : « Je vous connais... »

L'étranger parut méditer quelques instans sa réponse. Ses traits se couvrirent d'une rougeur soudaine :

— Eh bien! puisque vous le voulez, reprit-il en s'approchant de Victor et en lui serrant le bras avec force, je vous dirai que je vous connais pour l'homme qui affiche au plus haut

degré l'assurance et les prétentions insolentes que donne une fortune trop mal dépensée pour n'être pas mal acquise... Je vous connais, parce qu'il n'est question partout que de vos forfanteries et de vos fanfaronnades. Je vous dis cela parce que vous me poussez à bout, et que même avant cette entrevue, je brûlais du désir de pouvoir vous dire ces choses-là en face, non seulement en mon nom et pour ma propre satisfaction, mais aussi pour celle des gens que vous seriez tenté à l'avenir d'insulter et de provoquer impunément comme vous venez de le faire...

Victor avait le caractère vif et bouillant. L'hygiène particulière à laquelle il se soumettait lui donnait parfois une extrême susceptibilité de nerfs. En ce moment, son irritation naturelle était encore augmentée par ce qu'il appelait le résultat négatif du duel de Beauvoisin. Il s'avança vers l'inconnu :

— Voulez-vous une réponse, lui dit-il d'une voix altérée ?

Celui-ci l'attendit de pied ferme et le regarda

fièrement sans lui répondre :

— Eh bien! la voilà..... ajouta Victor. En même temps il leva sa cravache sur la tête du jeune militaire, et s'apprêtait à le frapper.

A ce mouvement, les assistans ne purent retenir un cri d'indignation et de terreur. Ils s'empressèrent de se jeter entre les deux adversaires.

— Monsieur, dit l'inconnu d'un ton calme, qu'il vous suffise de savoir que l'homme que vous venez d'insulter est colonel de cavalerie... Nous nous reverrons, j'espère...

— J'y compte bien, monsieur, répondit Victor en remontant à cheval ; on me trouve tous les jours à mon hôtel, vers midi, vous me connaissez ; vos témoins seront toujours les bien-venus chez moi ; ainsi voilà qui est convenu... Vous saurez seulement que je ne me bats jamais qu'à l'épée... ; bonne chance, monsieur, au revoir !

IV.

Les témoins du jeune colonel que Victor avait rencontré la veille ne se firent point attendre. Ils se trouvèrent chez lui le lendemain, avant midi : Leurs manières libres et franches, la fermeté de leur langage dénotaient les habitudes militaires. Loin de chercher comme la plupart des témoins ordinaires une de ces transaction banales qui sous prétexte de mettre à couvert l'honneur des deux partis ne font que

compromettre l'honneur de l'un et de l'autre, ils allèrent droit au fait, c'est-à-dire au combat dont ils posèrent nettement les conditions...

— C'est un duel à mort, dit l'un d'eux, que notre ami désire : il pense que le genre de l'offense le met en droit d'exiger un pareil combat...

Une pâleur légère couvrit alors les traits de Victor. Si brave et résolu qu'on soit, ce mot *de duel à mort* résonne toujours désagréablement à l'oreille. Il est bien rare qu'il ne bouleverse pas un peu les idées d'un homme qui met sa gloire à considérer un duel comme une partie de plaisir qu'il faut bien se garder de laisser échapper. Victor se hâta pourtant de réprimer ce mouvement d'émotion dont il n'avait pu se défendre. Il déclara qu'il acceptait le duel tel qu'on le lui proposait : l'épée, et le droit de tirer, même l'adversaire fut-il désarmé et renversé à terre.

—Maintenant, monsieur, reprit l'un des deux

témoins, il nous reste une grâce à vous demander. Notre ami a une famille, un père qu'il aime avec tendresse; et si par malheur, cette affaire avait des suites que nous n'osons prévoir, il voudrait que le bruit de sa mort ne pénétrât dans sa famille que le plus tard possible, et avec des précautions qu'il nous a prescrites d'avance.. Pour éviter toute indiscrétion, il vous prie donc vous et vos témoins de vouloir bien vous contenter de l'appeler le colonel Charles. Il est, comme il vous l'a dit hier, colonel de cavalerie, et nous pouvons vous prouver au besoin que le nom qu'il porte est des plus nobles et des plus recommandables...

— Il suffit, messieurs, interrompit Victor, j'accède volontiers à votre demande : va pour le colonel Charles! Je veux ignorer les raisons que peut avoir votre ami pour cacher son nom... aussi bien j'ai pour système de me battre indistinctement avec le premier venu; à plus forte raison, avec quelqu'un dont vous me répondez, et qui m'a fait d'ailleurs l'effet d'un homme de cœur et de résolution.

Quand les témoins du colonel se furent retirés, Victor s'empressa d'écrire à Beauvoisin et à Alfred Laval pour leur faire savoir qu'il se battait le lendemain à deux heures. Il comptait, et avec quelque raison, que ce duel augmenterait encore l'influence et l'autorité dont il jouissait parmi les membres de la société : — « Il n'est point ici question d'une égratignure à donner ou à recevoir, disait-il, il faut absolument que l'un de nous deux reste sur la place. C'est un combat qui vaut la peine qu'on s'y trouve. » Quelques gens s'étonnaient qu'il eût accepté une pareille affaire, car enfin, le colonel n'avait été que menacé et non frappé : — Il est vrai, répondait Victor, mais j'ai positivement eu l'intention de le frapper. Il est des cas où on n'est pas toujours le maître de sa volonté... D'ailleurs, je ne prétends pas qu'en pareille circonstance, aucun de vous, messieurs, soit tenu de m'imiter; j'ai pour méthode, dès qu'il s'agit de duel et d'honneur, de tâcher d'enchérir toujours sur tout le monde... »

Quand Victor se battait, il avait l'habitude d'inviter à déjeûner tous ses amis. C'était un moyen de leur prouver qu'il faisait bonne contenance même avant le combat. Pendant le repas qu'il donna le jour de ce duel, on remarqua cependant qu'il paraissait soucieux et préoccupé. Personne n'en fut scandalisé; mais on fut surpris. Beauvoisin qui haïssait Victor n'eut garde de laisser échapper cette remarque : « Il pâlit, dit-il tout bas à son voisin; depuis qu'il est à table c'est à peine s'il a desserré les dents. Mais aussi, on m'a assuré ce matin que son adversaire était de première force. Nous verrons bien... » Le repas fut court et triste; après quelques minutes de délibération entre Victor et ses témoins, on quitta la table et on partit.

Pendant le voyage on ne fit qu'échanger quelques paroles à voix basse, l'abattement de Victor semblait augmenter à mesure que le moment du duel approchait. Beauvoisin triomphait et forçait Alfred Laval à reconnaître que Victor n'avait jamais eu qu'un genre de courage ex-

térieur et artificiel. On arriva enfin sur le terrain.

Là, Victor essaya de reprendre son assurance habituelle. Il chercha à lire sur les traits de son adversaire quelques uns des sentimens qui l'agitaient. Mais le visage du jeune colonel ne trahissait que la fatigue d'une nuit passée sans doute à veiller et à écrire : ses yeux paraissaient avoir été récemment troublés par quelques larmes, mais rien en lui n'annonçait la crainte ni l'émotion.

Lorsqu'il eut ôté sa cravate et ouvert sa chemise, Victor fut étonné de la blancheur de sa poitrine. Il en conclut que son adversaire était plus jeune que ne le faisaient croire ses joues creuses, et ses moustaches épaisses. Ses traits avaient un caractère naturel de langueur et d'affaiblissement.

— A mort, monsieur, dit le colonel en se mettant en garde.

— A mort, répondit Victor.

— Messieurs, quand il vous plaira, dit Beau-

voisin. Le combat commença.

Victor qui avait si souvent taxé Beauvoisin d'irrésolution et de pusillanimité put se convaincre alors qu'on n'est pas toujours le maître de la sensation présente sur le terrain. Il passe parfois des nuages même sur les courages les plus décidés.

Au lieu d'attaquer son adversaire franchement et sans hésitation, il se surprit à reculer, à se tenir sur la défensive. Il rompit à plusieurs reprises et sans motif.

Ses mouvemens étaient lourds et embarrassés. Le vin de Champagne qui doublait ordinairement son activité lui était ce jour là funeste. Sa vue était troublée et obscurcie, ses jambes mal assurées, son poignet manquait d'élasticité et de justesse.

Son adversaire était d'une force bien inférieure à la sienne; mais il profitait habilement de ses moindres fautes. Il avançait, le chargeant avec rigueur, et fit si bien qu'il finit par le blesser à l'épaule.

Victor en voyant son sang couler ne se posséda plus. Une ardeur nouvelle s'empara de lui, et il redevint tout à coup ce qu'il avait toujours été, tireur audacieux, brillant, incomparable. Enfin, après un quart-d'heure d'un combat acharné, l'expérience et le savoir l'emportèrent sur le simple courage. Dans un moment où le jeune militaire s'était imprudemment découvert, Victor saisit l'occasion avec la rapidité de l'éclair, se fendit à fond, et lui enfonça son épée de près de deux pouces dans la poitrine.

Le colonel laissa échapper son arme, et fit un signe de la main pour demander que le combat fût un moment suspendu :

—Vive Dieu! monsieur, s'écria Victor en lui secouant la main d'un air de rude franchise, il faut avouer que vous vous battez bien; j'ai assisté à un grand nombre de duels, mais je n'ai jamais vu en vérité de tireurs aussi hardis, ni aussi intrépides que vous... continuons-nous?..

— Volontiers, reprit le colonel.

Mais à peine fut-il en garde que son épée lui

échappa de nouveau des mains. Il chancela et tomba à la renverse. Il fallut le transporter dans la voiture qui l'avait amené. Quelques minutes après, un des témoins vint annoncer qu'il avait cessé de vivre.

V.

Victor s'était cru parvenu depuis longtemps à ce point de détachement de cœur et de sentimens, où l'homme riche et complètement heureux ne subit plus que des sensations purement physiques, telles que le froid, le chaud, l'appétit, un bon repas, un beau cheval, un vin de choix, une bonne voiture, espèce de sensualisme raffiné qui anéantit jusqu'à la fatigue du désir, et subordonne même les jouis-

sances de l'âme aux impulsions et aux instincts de la bête. L'issue de ce duel le détrompa sur lui-même. Il se surprit à déplorer pendant quelque temps la mort de ce jeune homme tué d'une façon misérable et pour une cause si frivole. Il ne put se défendre d'un serrement de cœur en songeant à cette famille plongée sans doute maintenant dans le deuil, à ce père qui n'avait peut-être que ce fils pour consolateur et pour appui. Si insensible et saturé d'émotions qu'on soit, ces choses-là attristent. On ne peut guère en pareil cas se soustraire à quelques réflexions affligeantes et pénibles. Un grand événement important pour ses amis et pour lui vint bientôt distraire Victor de ce souvenir, et donner une autre direction à ses idées.

Depuis un certain temps, il courait parmi les membres de la société de singuliers bruits sur le compte de Thibouville. On assurait qu'il ne payait ni son carrossier, ni son sellier, ni même ses domestiques. Cela n'eût rien été, mais il avait perdu au jeu contre Beauvoisin et d'autres quelques sommes assez fortes et elles n'a-

vaient point encore été remboursées : voilà qui était plus grave.

Thibouville fut donc un jour solennellement invité à vouloir bien présenter à la société l'état exact de sa fortune et de ses revenus. Cette précaution ne devait avoir rien d'injurieux ni de choquant pour lui ; elle était prévue dans les statuts de la société. Les fortunes les plus claires pouvaient subir une enquête. Les membres les plus marquans tels que Beauvoisin, Alfred Laval, ou Victor de Chélan, étaient prêts d'avance à s'y soumettre.

Quel fut alors l'embarras de l'infortuné jeune homme ! Comment avouer sans mourir de honte qu'il n'avait peut-être pas à lui deux cents louis de possession réelle ? Il avait vécu d'emprunts et ne s'était maintenu jusqu'alors à un certain niveau qu'avec les profits du jeu et en contractant des dettes usuraires. Mais maintenant, son rôle était achevé, ses embarras perçaient de tous côtés, le peu qu'il possédait était dissipé ; des créanciers du plus bas étage le harcelaient et menaçaient de le faire

poursuivre. Il avait, il est vrai, un magnifique héritage en perspective; mais hélas! qu'est-ce, je vous prie, qu'un magnifique héritage? Quoi de plus traître et de plus perfidement tardif? Attendez-le, il vous manque; n'y comptez plus, il vous arrive.

Ces aveux de Thibouville furent faits en pleine assemblée, chez Beauvoisin, devant vingt ou vingt-cinq témoins. L'assistance fut scandalisée. On délibéra, on tint conseil à voix basse. Thibouville comprit bien qu'il était perdu sans ressources. Son exclusion de la société était inévitable, elle fut résolue séance tenante. Comment résisterait-il à ce coup? Après avoir tenu publiquement sa place parmi les représentans de l'élite de la jeunesse française, se voir forcé de choisir désormais ses amis parmi des gens sans distinction, sans consistance, des fils de députés ou d'agens de change! Quelle disgrâce! quel affront pour un cœur bien placé!

Avant que son exclusion ne fût définitivement prononcée, Thibouville se résigna à une

démarche, la plus pénible peut-être que le malheur lui eût encore imposée. Il se rendit chez Victor, le cœur contrit et navré, pour l'engager à s'intéresser à lui. Il savait que sa résolution ne manquerait pas d'entraîner celle des autres membres; aussi mit-il presque de la servilité dans les supplications qu'il lui adressa, le conjurant d'employer son influence en sa faveur et d'obtenir au moins de la société un adoucissement à son arrêt.

Mais Victor était inflexible dès qu'il s'agissait de pareils intérêts. Il ne se démentit pas un seul instant et demeura sourd aux instances de Thibouville.

— Rappelez-vous, lui dit-il froidement, que nous ne nous soutenons au niveau de nous-mêmes, que parce que nos fortunes se trouvent placées à l'abri des doutes et des conjectures. Nous sommes riches, et voilà pourquoi on nous respecte et on nous considère. Au contraire, qu'il se trouve parmi nous quelqu'un dont la fortune soit équivoque ou suspecte, vous verrez s'évanouir aussitôt l'éclat qui nous

entoure. C'est comme un démenti que nous donnerions à nos principes... Croyez moi, mon cher, prenez votre parti de bonne grâce : nos relations deviendraient à l'avenir tristes ou pour mieux dire impossibles. Quittez Paris, c'est le mieux. Bien que vous ayez toujours pris parti pour Beauvoisin contre moi, je vous estime cependant, car vous m'avez rendu service dans une circonstance que je n'oublierai de ma vie; je vous propose donc de vous retirer en province, chez M. de Réal par exemple, mon meilleur ami. Aimez-vous la campagne? Oui, n'est-ce pas? Vous aurez la campagne, la chasse, et des points de vue délicieux... Vous attendrez ainsi votre héritage; alors vous reviendrez parmi nous, on vous accueillera. Si vous faites bien, vous vous chargerez même d'antiquailles et de quelques curiosités égyptiennes; et on dira que vous revenez de faire un voyage en Orient. De cette façon, votre absence de la société ne sera considérée que comme une suspension momentanée et non comme un bannissement perpétuel.

Ayant ainsi parlé, Victor tourna le dos à Thibouville. Celui-ci s'éloigna le désespoir et la rage dans le cœur de s'être inutilement abaissé devant cet homme insensible et fier : « Il se consolera, reprit Victor, c'est un caractère faible, sans consistance qui doit dévorer facilemeuı un affront. Dans huit jours, il aura pris une autre direction, et je suis sûr qu'alors il me saura gré de lui avoir épargné de nouvelles humiliations. » Après cet entretien Thibouville disparut sans que personne eût connaissance de son départ. Huit jours après, on apprit qu'il s'était brûlé la cervelle.

Alors, suivant l'usage, on se désespéra, chacun le regretta, et lui reconnut mille excellentes qualités qu'il n'avait peut-être jamais eues.

« Pauvre Thibouville! dit tristement Henri Dormesnil, c'était l'homme de France qui donnait le mieux du cor de chasse! » Ce fut là son oraison funèbre. Bientôt on l'oublia et on parla d'autre chose. Cependant, Victor par ostentation et peut-être aussi pour chercher à ré-

parer la dureté qu'il avait montrée en rompant brusquement avec Thibouville, décida que c'était à lui à acquitter ses dettes. Il fit venir ses créanciers et leur donna à chacun sur leurs mémoires de très forts à-comptes qui furent reçus comme d'agréables surprises.

« Ce que j'en fais, avait dit gravement Victor, est uniquement dans l'intérêt de la société, il ne faut pas qu'on pense qu'un de ses membres ait pu mourir insolvable... »

Il fallut bien admirer encore cette fois le mélange d'originalité et de grandeur d'âme qui caractérisaient les moindres actions de Victor. Cependant, Beauvoisin sentit s'accroître encore la haine secrète qu'il lui portait. Il eût voulu qu'au lieu de satisfaire à lui seul les créanciers de Thibouville, Victor rassemblât ses amis et leur proposât de concourir à cette bonne œuvre. Il y eût eu là sans doute un peu moins d'ostentation et de jactance, mais peut-être au fond une générosité plus réelle.

Un nouveau fait vint bientôt mettre Victor et Beauvoisin sur un pied d'inimitié ouverte.

Peut-être se souvient-on encore de l'arrivée à l'hotel de Beauvoisin d'un certain M. Duquet, de la Nièvre, qui était venu lui annoncer l'arrivée prochaine de son cousin, M. Frédéric Davernay, jeune provincial d'un esprit très distingué, nouvellement marié et possesseur, disait-on, d'une assez belle fortune dont il venait jouir à Paris.

Beauvoisin eut bien voulu que son cousin vint occuper chez lui avec sa femme un appartement qu'il avait fait récemment décorer dans ce but. Mais Davernay, malgré son inexpérience et une grande bonhomie naturelle, avait compris que les bienséances s'opposaient à ce que sa femme jeune et jolie vint demeurer chez son parent. Il préféra louer l'appartement occupé autrefois par lord G.... faubourg S....

Beauvoisin n'en prit pas moins sur Davernay cette influence que les gens de Paris ne manquent pas de prendre sur les gens de province. Il eût bien voulu pouvoir renoncer à cette occasion, au moins pour quelque temps, à ses relations ordinaires. Mais comment

éviter de mettre Davernay en rapport avec ses amis dont il lui avait vanté si souvent l'agrément et l'élégance ? Il préféra s'exécuter de bonne grâce. Il donna bientôt un dîner aux principaux membres de la société et tous furent alternativement présentés à son cousin. Victor fut aussi de ce repas, malgré le réfroidissement marqué qui existait depuis quelque temps entre lui et Beauvoisin. Ce dernier avait invité de plus deux ou trois vieilles parentes éloignées qu'il avait perdues de vue depuis long-temps, afin que ce dîner n'eût pas le caractère d'un dîner de garçons.

La réputation de beauté de madame Davernay devait attirer l'attention sur elle. On censura généralement sa toilette ; on la trouva plutôt maniérée que jolie, et en somme, provinciale renforcée. Il y a des réputations de beauté si étrangement usurpées ! Le ton et les manières des amis de Beauvoisin durent choquer vivement une femme qui vivait encore sous l'empire des préjugés de sa province. Victor surtout lui parut le comble de l'insolence et de la fatuité. Le hasard l'avait placé à table à côté d'elle.

Pour représenter le sang froid et le dédain par excellence, un peintre eût assurément copié cette pose à la fois fière et embarrassée, cette poitrine effacée, cette main dans le gilet, l'autre alternativement occupée à caresser un jabot, un lorgnon et une boucle de cheveux.

« Une femme, disait Victor en lui-même, doit toujours être tenue à distance; c'est un de mes principes. » Il disait vrai : il existe une si grande distance entre un jeune homme accepté par l'élégance actuelle et une femme qui arrive de sa province, même fût-elle passablement spirituelle et jolie! c'est une vassale à côté de son roi.

Cette provinciale devait pourtant avoir une grande influence sur la destinée de Victor, comme nous le verrons.

VI.

Nous omettons plusieurs circonstances relatives, pour la plupart, aux amis de Beauvoisin et à un refroidissement momentané qui eut lieu entre madame Davernay et son mari, et nous arrivons directement à cette question que sans doute le lecteur s'est déjà faite : « Madame Davernay était-elle véritablement jolie ? méritait-elle qu'un homme d'éclat et de quelque

mérite lui rendît des soins? » C'est à vous, lecteur, à décider cette question.

Nous dirons seulement en peu de mots, que la taille de madame Davernay était au-dessus de la moyenne; ses yeux étaient vifs et brillans; son pied mignon; sa bouche jolie, mais un peu dédaigneuse; son corsage rempli d'agrément et de grâce. Sa pétulance et son abandon n'annonçaient au premier abord qu'une jeune coquette passablement gâtée par les hommages de sa province. Elle avait les ridicules que donnent l'adoration et les hommages des petites villes. Elle riait hors de propos, parlait très haut à table, et s'habillait parfois avec goût, mais souvent aussi fort mal.

Comment justifier cependant les soins tendres et presque passionnés que Beauvoisin se mit à rendre à sa cousine dès son arrivée à Paris? lui, si fier, si hautain, si franc appréciateur de ses propres avantages; d'ailleurs, toujours entouré de femmes accomplies, qui l'adoraient, comme on dit, argent comptant. Il est des goûts qui ne s'expliquent pas. Ne

voit-on pas quelquefois certaines petites maîtresses préférer à d'excellens fruits mûrs de ces fruits verts qui croissent sur les buissons et parmi les broussailles ? Le raffinement ne vit que de caprices. Ainsi, une femme de Paris qui se croit à la mode est, à peu de chose près, accomplie. Elle est mieux qu'accomplie, elle a des défauts, de charmantes imperfections, qui n'ont que le malheur d'être prévues.

Les irrégularités de madame Davernay avaient au contraire le mérite de lui appartenir. Ses naïvetés et ses gaucheries provinciales avaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, *un goût de terroir*. Tout en elle marquait la franchise; son esprit était indépendant; et même (perfection bien rare chez une jeune femme) on eût dit, par momens, qu'elle avait du cœur. Rien, en un mot, ne sentait en elle l'affadissement parisien; et si parfois quelques-unes de ses manières pouvaient faire naître un sentiment de ridicule, il était aussitôt réprimé par une sorte d'entrainement communicatif; de façon qu'au lieu de se défier avec elle de son enthousiasme comme avec la plupart des femmes, on re-

grettait plutôt de n'en point montrer assez.

Beauvoisin était donc sérieusement épris de sa cousine. Il quittait à peine Davernay, et se montrait d'un empressement sans exemple à deviner et à prévenir tout ce qui pouvait flatter les goûts de madame Davernay. Il détestait la musique, mais elle en était folle : pour l'accompagner, il s'était résigné à aller bâiller trois fois par semaine dans une loge des Bouffes. Sa voiture, ses chevaux, ses gens étaient toujours prêts. Il était tout-à-coup devenu empressé, poli au point qu'il répondait à présent aux questions qu'on lui adressait, et ne regardait plus ses interlocuteurs d'un air farouche et terrible.

Mais la bonne grâce est un art comme un autre, et qui ne s'apprend pas en un jour. La courtoisie ne saurait prendre tout-à-coup la place de l'extrême raideur. Madame Davernay qui n'avait connu son cousin que dans la Nièvre, s'aperçut bientôt que ses qualités étaient presque toutes empruntées à d'autres. Elle poussa la hardiesse jusqu'à l'accuser de nullité. En-

tre autres choses, elle avait remarqué que Beauvoisin mettait tout invariablement au superlatif : disant, pour désigner une soirée ennuyeuse, une soirée *atroce*, un cheval *sublime* pour dire un bon cheval, etc... Ce langage forcé marquait, suivant elle, l'insuffisance et non l'énergie. En fait de cœur et de sentiment, les femmes redoutent surtout les mouvemens absolus; elles n'estiment guère que les nuances de détail qui font au besoin excuser leurs faiblesses.

Victor en apprenant que Beauvoisin s'occupait de madame Davernay et commençait même à se vanter des soins qu'il lui accordait, témoigna hautement son blâme et son mépris.

« Eh quoi! un homme à la mode se faire le chevalier d'une provinciale sans grâce, sans esprit, et qui n'avait encore été présentée dans aucun salon! Il fallait, en vérité, avoir bien peu de grandeur d'âme et de soin de sa réputation ! » L'idée de supplanter Beauvoisin, s'il était vrai qu'il eût déjà fait quelques progrès dans le cœur de madame Davernay, se présenta à son esprit pour la première fois. Mais nous de-

vons dire qu'il la repoussa d'abord : toute rivalité lui semblait alors indigne de lui.

Beauvoisin, par ostentation, et pour étaler aux yeux de son cousin son luxe et sa magnificence, avait fondé chaque mois chez lui un grand dîner où se réunissaient les principaux membres de la société, joints à quelques étrangers de distinction. A l'un de ces dîners, le hasard, ou plutôt une arrière pensée de Beauvoisin, qui tenait à connaître à fond les projets de Victor, placèrent ce dernier pour la seconde fois à côté de madame Davernay. Victor n'avait que l'extérieur ridicule et grossier, mais le fond chez lui n'était pas commun. En regardant madame Davernay plus attentivement, il la trouva décidément bien. Par un don particulier que les femmes de Paris ignorent, elle paraissait ne pas savoir que ses yeux étaient fort beaux. Elle était par instant vive et inquiète, et ses mouvemens ne venaient que de son ingénuité. Le naturel complet n'existe chez aucune femme, mais elle en avait plus que tout autre. Son sourire parais-

sait simple et donnait parfois à ses traits une teinte de douceur sentimentale qu'à coup sûr elle ne soupçonnait pas.

Victor, ayant fait ces diverses remarques, affecta de se renverser sur sa chaise en étalant les marques du plus profond accablement. Madame Davernay, choquée de son silence, eut soin de cacher son étonnement. Le plus sûr moyen de désarmer un homme volontairement impoli est souvent de ne point remarquer son impolitesse. Elle crut cependant, en vraie provinciale qu'elle était, ne pas devoir laisser l'entretien languir. Elle parla de plusieurs choses qui n'intéressaient guère Victor, et eut soin de lui faire savoir, espérant sans doute que cette parenté l'éblouirait, qu'elle était la nièce du maréchal Mercet, nom glorieusement inscrit dans les bulletins de l'armée.

— Le maréchal n'a-t-il pas des enfans? dit Victor en étouffant à demi un bâillement comprimé depuis longtemps.

— Il a un fils et une fille, reprit madame

Davernay. En même temps elle s'étendit longuement sur le caractère de sa cousine, qu'elle peignit comme un modèle d'esprit et de noblesse :

— J'ai quelquefois fait une observation, reprit Victor en souriant, permettez-moi de vous la dire; c'est qu'une femme a presque toujours une intention secrète et une arrière-pensée d'amour propre ou de rivalité en faisant l'éloge d'une autre femme...

Madame Davernay ne manquait pas d'un certain bon sens; la remarque de Victor lui parut le comble de l'inconvenance.

— J'aime mademoiselle Mercet comme une sœur, dit-elle en se redressant fièrement, et je me croirais bien ingrate envers elle, monsieur, si mes éloges avaient l'intention que vous leur prêtez...

Victor se mordit les lèvres et se repentit de sa gaucherie :

— Un éloge de femme n'est pas précisément une perfidie s'empressa-t-il d'ajouter, vous forcez un peu le sens de ce que je dis; mais avouez que

c'est quelquefois une interrogation indirecte, un moyen détourné de lire dans la pensée de celui qui vous écoute...

Madame Davernay, de plus en plus choquée, garda le silence; Victor voulut à tout prix réparer sa maladresse :

— Vous ne me laissez pas achever; j'ai voulu dire que les louanges de femme ressemblaient parfois à un miroir un peu mensonger qui ne refléterait que des physionomies ravissantes... Pour peindre si bien les perfections des autres, ne faut-il pas être soi-même adorable et accomplie?

Madame Davernay n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre ce compliment. Elle affecta de détourner la tête, et s'entretint avec un vieil officier placé à sa droite, qui avait autrefois connu son oncle le maréchal.

La conversation s'était tout-à-coup interrompue entre Victor et elle. La réserve et la froideur remplacèrent d'un commun accord un bien court moment de confiance et d'abandon. Mais ce qui surprendra, c'est que tout en remarquant de part et d'autre des si-

gnes non douteux d'éloignement et d'antipathie, ils se croyaient appelés pourtant à s'accorder une sorte de protection mutuelle. Ils étaient séparés d'idées et de sentimens, et se trouvaient brouillés presque avant de s'être connus.

Beauvoisin, placé à un autre bout de la table, observait ce manège. Il attachait de temps à autre sur Victor des regards où se peignaient la fureur et le dépit. Comme la plupart des gens passionnés, il voyait les choses toutes à son désavantage, et croyait Victor favorablement traité par madame Davernay, précisément au moment où il venait de se perdre à jamais dans son esprit.

Après le dîner, on se réunit dans le salon : quelques causeurs se formèrent en groupe. On se mit à parler de chevaux, de duels, de finances, de femmes, de voitures et de chasse; tout cela pêle-mêle et sans autre règle que le hasard ou les idées de chacun. Enfin, on s'assembla autour d'un jeune homme nouvellement arrivé d'Angleterre, qui se mit à faire

une description exacte des dernières courses de Brighton, qu'il avait profondément étudiées. Il rapporta les marchés, les ventes et les achats qui s'y étaient faits. Quand cette nomenclature fut achevée, il commença celle des chevaux. Il les nomma tous par leur nom, eux, leur père et leurs ancêtres ; il établit leur généalogie ; de là, il passa à leurs qualités privées et à la couleur de leur poil ; il parla aussi de leur encolure et de leur âge. Heureusement quelqu'un détourna l'entretien comme il entamait le chapitre des maquignons et des jokeys.

Madame Davernay restait seule, assise à l'écart, délaissée à peu près de tout le monde, n'ayant d'autre compagnie que deux vieilles dames parentes de Beauvoisin, un peu sourdes, et qui vivaient habituellement éloignées du monde. Ces mœurs, ces idées étaient toutes nouvelles pour elle. Elle écoutait d'un air de surprise ce qui se disait dans le salon, ne comprenant pas qu'on accordât tant d'importance sérieuse à des choses en apparence aussi futiles. Dans un moment, quelqu'un placé

au milieu d'un groupe lui sourit d'un air d'intelligence ; c'était son mari. La gravité et la haute raison gravée sur ses traits la rendaient glorieuse et la rassurèrent. Elle l'aimait avec la franchise et l'abandon d'un cœur tendre et confiant.

Victor tout en se mêlant à la discussion se surprenait à la regarder sans cesse. Cette figure qui lui avait paru quelques instans auparavant gâtée par un air de servilité provinciale avait maintenant un caractère marqué de gravité et de distinction.

Il crut même y voir un sentiment de ridicule qui s'adressait à lui. Cette idée l'emporta sur les autres considérations, et il alla s'asseoir à côté d'elle, bien décidé à l'effrayer à son tour par la hardiesse des lois qu'il allait lui dicter :

—Pardonnez-moi, madame, dit-il, de venir braver encore une fois vos reproches et vos dédains; mais en vérité, ce qui se dit autour de moi depuis une heure me paraît si fatigant et si fade, que j'ai besoin de venir respirer un autre air à

vos côtés... Ne refusez pas de m'entendre, je crains de vous avoir déplu, cette idée me poursuit et m'inquiète... j'aimerais mieux subir vos reproches que de rester sous le poids du froid dédain que vous m'avez montré tout à l'heure.

Les discours de Victor manquaient en général de grâce et d'esprit; mais en revanche, il n'avait pas ces détours ou ces habitudes de demi-railleries qui gâtent la conversation de tant d'hommes distingués. Son air déplut un peu moins alors à madame Davernay. Elle hésita quelque temps à lui répondre, mais la craindre de paraître impolie lui fit rompre le silence :

— Quels reproches, puis-je vous faire, monsieur, lui dit-elle, vous m'avez montré une confiance dont je ne puis me plaindre?.. mais de grâce! n'abandonnez pas l'entretien qui vous réclame... la discussion de tout à l'heure paraissait vous intéresser bien vivement!

—Je vous jure, madame, qu'il n'en est rien : je discutais, je m'emportais, mais pour la forme seulement et par pure politesse... Ah! je vous

en conjure, ne me jugez pas tout-à-fait sur mes manières, je sais qu'elles sont mauvaises, déplacées, je le sens, surtout, quand je cause avec une femme d'un esprit fin et distingué... Vous me croyez, n'est-ce pas? bien occupé de parties de plaisir, de chevaux, d'intrigues et de toilette, eh bien! je vous assure qu'au fond, il n'en est rien : je me sens fatigué de tout cela, ces gens que vous voyez ici, mes amis, pour tout dire, me font pitié, je m'aperçois qu'ils manquent de jugement et d'esprit; et comme je leur ressemble, j'en conclus que je dois produire à peu près le même effet sur les autres, sur vous surtout, madame, qui m'avez fait si bien sentir, à table, combien j'étais indigne d'obtenir de vous un mot de confiance en échange de mes ridicules aveux !..

Madame Davernay fit un mouvement. Les dernières paroles de Victor prononcées du ton de l'accablement et de l'ennui corrigèrent une première répugnance qu'elle avait ressentie :

— Ne cherchez pas à le nier, madame, continua-t-il, je sais que j'ai dû vous paraître va-

niteux, ridicule : vous avez pensé que je n'avais ni idées, ni goût, ni esprit; laissez-moi du moins la triste consolation de me rendre justice, car mon amour-propre tient surtout à la défiance continuelle où je suis de moi-même... Il me semble pourtant que j'étais né pour être autre chose qu'une de ces brillantes inutilités qui parent les cercles et les salons : oui, j'aurais pu peut-être essayer de réformer mes manières, de donner à ma fortune et à mes idées une direction noble et utile; mais pour cela, il eût fallu entreprendre sur moi-même une réforme complète... et il n'y a qu'une femme qui eût pu me l'imposer; une femme qui m'eût secondé dans cette tâche, eût été mon appui, mon guide et m'eût su quelque gré de mes efforts...

Il s'interrompit et resta quelques instans plongé dans ses pensées :

— A Paris, reprit madame Davernay, avec une légère hésitation, et sans oser le regarder, dans un monde où l'on trouve tant de femmes aimables et spirituelles, vous avez dû rencon-

trer plus d'une fois ce guide que vous cherchiez.....

— Je vous jure, madame, que je ne l'ai pas encore rencontré..... j'ai toutes les apparences d'un homme blasé, frivole ; et cependant je le dis sans honte, sous certains rapports, j'ai à peine vécu : pourquoi le nierais-je, puisque nous sommes ici sur un pied d'entière liberté et que j'ai entièrement renoncé à vous plaire? j'ai eu comme tout le monde de ces conquêtes de convention qu'on n'avoue pas; j'ai aimé ou plutôt j'ai payé des maîtresses qui n'ont pas peu contribué à me gâter. Vous me demanderez pourquoi je ne m'adressais pas à des femmes distinguées? Hélas! j'ai vu parfois de ces femmes qu'on est convenu d'appeler distinguées; il en est même que j'aurais volontiers recherchées, mais, pour la plupart, elles m'ont paru beaucoup trop fières de leurs séductions; jolies, mais sans douceur, et qu'est-ce que la grâce sans la bonté?.... Ensuite, allez donc dire à une femme de Paris, ce problème de coquetterie, la créature

la plus ironique et la plus malveillante du monde : — « De grâce ! éclairez-moi, et daignez m'avertir, quand il m'échappera quelque parole ou quelque manière qui n'ait point bonne grâce, » n'est-ce pas se mettre à la merci de ses dédains et de ses perfidies ? Vous serez bientôt la fable de son cercle... Alors, qu'arrive-t-il ? on s'isole, on se tient sur ses gardes. Une femme est jeune et jolie, elle affecte la sécheresse, on enchérit sur sa raideur, on a soin de se monter à un degré d'insolence et de prétention tel qu'il lui est impossible de vous atteindre... Et voilà comment il arrive parfois qu'on peut passer pour riche et pour élégant et cependant avoir vécu en dehors des usages et des sentimens d'un monde qui ne nous rend jamais que la centième partie des sacrifices qu'il nous impose... Mais il arrive aussi parfois au milieu de tant d'essais un de ces hasards qu'on voudrait ne pas laisser échapper... Vingt femmes nous ont déplu, mais une dernière se présente, et elle est digne d'être adorée sans restriction.

Le monde n'a pas encore altéré sa franchise ; elle semble ignorer sa supériorité et ses avantages. Son cœur doit être un modèle de bonté ; ce qui fait qu'en appréciant ses qualités, on ressent d'autant plus vivement le malheur de lui avoir déplu...

Madame Davernay regardait fixement Victor et ne pouvait croire que ce fût là celui que Beauvoisin lui avait dépeint comme le plus dangereux et le plus insensible des hommes. Cependant sa voix était tremblante ; ses regards annonçaient une certaine émotion :

— Oui, madame, dit-il en quittant la place qu'il occupait depuis près d'une heure, je ne puis vous laisser ignorer que vous avez pris sur moi un ascendant étrange et dont je ne me rends pas compte : je vous jure à partir de cette conversation de m'efforcer d'être à l'avenir un tout autre homme, afin de vous prouver, lorsque je vous reverrai, que, si j'ai eu quelques torts envers vous, du moins, je n'ai rien négligé pour me mettre en état de les réparer...

Il baissa la voix en prononçant ces derniers mots. En même temps, il s'inclina à demi vers madame Davernay et réclama d'elle la faveur de lui faire quelques visites. Interdite et comprenant mal ce qu'il voulait, elle ne put que balbutier d'un air intimidé :

— Monsieur... je ne sais... je ne puis... nous ne recevons pas encore...

— Il suffit, madame, répondit Victor en se redressant d'un air piqué, je vois que je me suis beaucoup trop avancé avec vous : vous allez m'accuser encore d'impertinence, mais je dois vous dire que vous êtes la première femme à laquelle j'aie parlé si longtemps. Je ne sais trop comment j'ai été amené à vous confier des choses que, pour rien au monde, je n'aurais voulu laisser soupçonner...Votre projet est sans doute de me couvrir de ridicule aux yeux des gens qui me connaissent, surtout aux yeux de M. de Beauvoisin...

Cettte supposition qui était si loin de la pensée de madame Davernay, lui causa un saisissement subit :

— Monsieur, dit-elle à voix basse et d'un air offensé, je m'engage bien volontiers à ne parler de vous à personne... Faisons une convention; c'est d'oublier tout ce qui s'est dit aujourd'hui, afin de nous punir de notre mutuelle indiscrétion. Si vous voulez, nous feindrons même à l'avenir de ne pas nous connaître...

A un signe que lui fit son mari, elle s'empressa de quitter sa place, et disparut. Victor fut un peu déconcerté de ce brusque départ. Il essaya de se mêler de nouveau aux causeurs; mais ses idées étaient embrouillées et incohérentes. Il finit par quitter le salon, fort mécontent de lui-même: la pensée d'avoir servi de jouet à une coquette et surtout à une coquette de province l'inquiétait sérieusement. Il craignait surtout que Beauvoisin n'abusât de l'avantage qu'un pareil entretien lui donnait.

Le lendemain, à son réveil, il s'aperçut que madame Davernay était déjà presque sortie de son esprit. Il s'en applaudit. Une femme ne l'occupait guère plus de quelques jours. Vers

le milieu de la journée, il prit une résolution qui montre combien son cœur était éloigné de toute inclination tendre. Il oublia l'impression que les grâces de madame Davernay avaient faite sur lui la veille, et au risque d'être éconduit ou d'essuyer un refus formel, il se présenta à l'hôtel qu'elle habitait.

Contre son attente, il fut reçu avec plus d'égards et de bonne grâce qu'on n'en accorde ordinairement à un simple étranger. Le raisonnement démontre parfois à une femme d'esprit la nécessité de l'indulgence. Cette espèce d'amnistie que madame Davernay signait tacitement entre l'entretien de la veille et la visite de ce jour désarma Victor. Il était venu bien décidé à étaler auprès d'elle les airs du plus franc dédain, et à l'effrayer pour être plus sûr de sa discrétion. Il fut au contraire enjoué, aimable, du moins aimable autant qu'un homme vaniteux et blasé pouvait l'être.

Davernay parut bientôt. Son air franc et ouvert enchanta Victor. Il crut reconnaître en lui toutes les qualités d'un ami sûr et d'un homme de cœur. Davernay se sentit de son

côté de l'inclination pour lui. Ainsi tout s'arrangeait au gré de Victor. Ses visites devinrent de jour en jour plus fréquentes; et cependant, madame Davernay ne répondait à ses soins empressés que par une sévérité presque toujours mortifiante.

Il eut même à subir bientôt les effets d'une antipathie décidée. Il se rencontra un jour chez elle avec Beauvoisin. Elle affecta de le traiter avec une extrême froideur. Victor revint cependant le lendemain, à la même heure; mais cette fois, il put voir clairement qu'il déplaisait. Madame Davernay répondait à peine à ses questions, elle détournait la tête, soupirait, regardait à chaque instant la pendule. Beauvoisin triomphait : Victor comprit qu'il était importun. Il sortit furieux, accusant madame Davernay de fausseté et d'indigne perfidie.

Par malheur, il n'entendait rien aux nuances et aux délicatesses du cœur : s'il eût été plus clairvoyant ou plus sensible, il eût été moins humilié peut-être. Mais un moment de fatigue et d'insouciance détruisait souvent tout

l'ouvrage de la veille. Un jour, il trouvait madame Davernay confiante et disposée pour lui à une sorte de bienveillance; le lendemain il la retrouvait aussi raide et composée que s'il n'eût été qu'un inconnu pour elle. C'est qu'il l'avait choquée la veille par un de ces mots vulgaires qui germent dans le cœur d'une femme et y engendrent peu à peu des répugnances invincibles.

L'habitude que Victor avait prise de tout réduire à un système d'insensibilité et de froideur le mettait dans une étrange alternative. S'il se départait de son indifférence en faveur d'une femme quelqu'elle fut, s'il lui accordait le moindre signe d'intérêt, il se contredisait lui-même.

Cependant, cette lutte acharnée, ces conversations si souvent reprises et interrompues, ces doutes, ces reproches, ces espérances, tout cela devait à la longue lui former l'esprit. Or, depuis quelque temps, il faisait grand cas des avantages de l'esprit qu'il affectait autrefois de mépriser. Sa conduite ne servait, il est vrai, de modèle, à ses amis

que parce qu'elle se tenait dans un état constant d'équilibre. A peine avait-il fait adopter un principe aux gens qu'il voyait qu'il donnait presque aussitôt dans le principe contraire : de là, son immense supériorité.

Un soir, il pouvait être onze heures, il trouva madame Davernay entourée de quelques ennuyeux visiteurs, provinciaux pour la plupart et qui se retirèrent bientôt. Heureux de se voir seul avec elle, Victor remarqua que son visage était plus animé que d'ordinaire. Sans doute, Beauvoisin n'était pas éloigné. Victor sentit son assurance naturelle augmentée par cette odieuse pensée. Ainsi cette femme si ingénue en apparence se classait d'elle-même parmi celles qu'on n'estime pas. Il arrêta en lui-même que cette soirée serait décisive pour elle et pour lui. Il obtiendrait quelque faveur décidée ou bien les signes d'une réprobation définitive.

Il commença par se plaindre d'une violente migraine qu'il n'avait pas, et entama plusieurs sujets à la fois; entr'autres celui des fem-

mes qui lui fournit l'occasion d'exhaler le dédain et les plaintes qui l'oppressaient depuis longtemps.

Madame Davernay était bien lasse de cet amour qui n'avait jamais eu d'autre langage que celui du dépit et de la colère. Elle réfléchissait au moyen de l'éloigner. Ces formes toujours grossières la choquaient. Il devait être malheureux cependant, car il avait renoncé presque à tout espoir de plaire, et étalait en quelque sorte sa honte et son accablement.

Ces idées se heurtaient à la fois dans la tête de madame Davernay et lui donnaient cette teinte d'indécision et de rêverie qui prête vers minuit un charme particulier à la beauté d'une femme. Victor commençait à lui paraître moins brusque, moins fier. Sa voix avait perdu sa dureté. Ses gestes ne manquaient même pas d'une certaine grâce. Elle regardait cette conversion comme son ouvrage et éprouvait un certain penchant pour lui, par la raison qu'elle sentait qu'elle ne l'aimerait jamais.

Tout à coup, elle fut arrachée à cette espèce d'*à parte* qu'un homme adroit eût eu tant d'intérêt à prolonger, par un mouvement que fit Victor en approchant brusquement son fauteuil du sien. Elle s'éloigna, mais il était déjà à ses genoux, et lui adressait à voix basse quelques mots qui peignaient le désordre et l'agitation où sa passion l'avait mis.

Le visage de madame Davernay se couvrit d'une pâleur mortelle. Elle eut cependant assez de présence d'esprit pour se contenir et renfermer en elle-même les impressions qui la suffoquaient. Mais rien ne pourrait rendre le mépris qu'elle éprouva à partir de ce jour pour Victor. Un homme même tendrement aimé n'a jamais la mesure exacte des insultes involontaires qu'il fait à celle qu'il aime; que sera-ce donc d'un indifférent ou d'un homme obstinément rebuté ?

— Que faites-vous, que me voulez-vous? s'écria madame Davernay en se levant tout à coup.

— Vous aimer, vous aimer toujours, vous

demander un mot de consolation pour les chagrins dont vous m'avez accablé...

Madame Davernay parut réfléchir quelques instans; elle frémit à la pensée de renvoyer à plus de minuit un homme cité pour son caractère implacable et dangereux :

— Eloignez-vous, reprit-elle, je vous écrirai...

Elle s'enfuit, laissant Victor dans une étrange perplexité, ne sachant trop comment interpréter ce départ. Le lendemain elle éprouva une sorte d'agitation convulsive, se sentant combattue à la fois par des idées de honte, de colère et de vengeance. La fierté de son cœur se révoltait contre l'indigne conduite d'un homme qu'elle connaissait à peine et qu'elle n'avait reçu qu'avec défiance. Enfin, lorsqu'elle fut un peu remise, elle se décida à lui écrire la lettre suivante :

« Je vois, monsieur, que j'ai été à la fois bien coupable et bien imprudente en consentant à vous recevoir. Je m'opposais à vos visi-

tes et j'avais raison. Ne me forcez pas à me plaindre de vous à mon mari; il est violent, susceptible et plein de cœur, c'est le seul homme que j'aime et que je puisse aimer. Un soupçon vous perdrait et lui aussi peut-être. J'espère, que vous me comprendrez et que vous ne chercherez plus à me revoir; si vous me rencontrez, j'exige même que vous feigniez de ne point me connaître. A ce prix, monsieur, je veux bien ne pas vous peindre toute l'indignation que votre visite d'hier m'a causée. »

Victor, malgré son indifférence, lut cette lettre avec un certain chagrin. Il en conclut qu'il s'était trompé sur le compte de madame Davernay; elle n'avait apparemment que le langage et les dehors d'une coquette; et était au fond attachée à ses devoirs. Pour se consoler de cette disgrâce, il revint à ses habitudes de brillante apathie. Il se mit à faire tous les jours des promenades à cheval qui duraient quelquefois de trois à quatre heures.

VII.

Un soir, Victor promenait sa tristesse dans le foyer des Bouffes, saluant d'un air de fatigue et de préoccupation des visages distraits et ennuyés comme le sien. Le rideau allait se lever. Il vit entrer une femme mise d'une manière éclatante, et coiffée avec prétention. Davernay marchait à ses côtés ; elle donnait le bras à Beauvoisin, qui se fit ouvrir avec fracas une des loges principales et eut soin de parler très haut en entrant, afin d'attirer les regards

de son côté. Il se plaça sur le devant de la loge et affecta de parler de fort près à madame Davernay, en jouant d'un air d'abandon et de familiarité avec son bouquet et son éventail. On ne pouvait douter qu'il n'eût l'intention de la compromettre et d'étaler son triomphe aux yeux de toute la salle.

Victor, placé dans une loge vis-à-vis, en observateur, haussait les épaules en remarquant le manège de Beauvoisin : « Me croirait-il par hasard jaloux, dit-il en lui-même, d'une provinciale coiffée de marabouts ridicules, et qui bat la mesure dans une loge des Bouffes ? » Il comprit que le dessein de madame Davernay était de le braver ; car, bien qu'il eût la lorgnette presque continuellement attachée sur sa loge, elle affectait de le lorgner avec une sorte d'obstination railleuse, en s'entretenant à voix basse avec Beauvoisin. Une femme de Paris n'eût pas mis plus de raffinement et de cruauté dans sa conduite. Mais la prétention et la fausseté sont deux qualités qui s'apprennent si vite !

Victor pensait avec peine qu'une aussi jolie femme fut destinée à devenir, par suite de son imprudence, la victime d'un homme tel que Beauvoisin. Un rival est toujours à nos yeux l'homme le plus ridicule et le plus odieux du monde; mais à part toute prévention personnelle, les femmes, par la singularité de leurs goûts, ne justifient que trop souvent de pareilles aversions ! Jamais Victor n'avait trouvé Beauvoisin plus insoutenable que ce jour-là. Madame Davernay était pour lui sans excuse. A un certain bruit qui se fit dans la salle, il quitta sa place : le premier acte venait de finir. Il eût été bien embarrassé de dire ce qu'on venait de jouer. Il déclara seulement aux premières personnes qu'il rencontra dans le foyer que la musique était détestable et qu'il n'avait jamais vu de plus ennuyeuse assemblée.

Pendant l'entr'acte, il fut abordé par Davernay qui lui parut triste et préoccupé sans doute du ridicule empressement que Beauvoisin montrait auprès de sa femme. Par une bizarrerie de nos mœurs, un mari doit affecter de traiter

légèrement le genre d'offense qu'il est précisément le plus en droit de redouter. Victor qui s'attendait à ne trouver en Davernay qu'un homme à idées vulgaires, remarqua avec étonnement qu'il avait au contraire sur toutes choses des sentimens justes et remplis de distinction. C'était le vrai gentilhomme de province dans toute sa simplicité; à la fois très uni, très fier et très sensible. Si ce n'était son enveloppe un peu rustique, il était à coup sûr plus rapproché du modèle du véritable élégant français que tant de gens habitués à l'éclat de la vie de Paris; Beauvoisin, par exemple. Malheureusement il sollicitait, et songeait à obtenir quelque poste important pour sa province, car, malgré ses dépenses et sa vie généreuse, sa fortune était fort modeste. Or, le fait de solliciter entache toujours les manières d'un peu de servilisme.

Du reste, il adorait sa femme; ses pensées, ses moindres paroles le prouvaient. Victor, touché du malheur qui le menaçait, cherchait en lui-même un moyen détourné de lui

ouvrir les yeux sur le plan et les projets de Beauvoisin.

En le quittant, il ne put s'empêcher de lui serrer la main d'une manière expressive et pénétrée. Davernay l'invita à un dîner qu'il devait rendre à Beauvoisin peu de jours après. Ce dîner avait même été la cause d'une discussion entre les deux époux. Madame Davernay s'opposait formellement à ce que Victor fût engagé ; Davernay ne comprenait pas ce refus. Sa femme accusait Victor d'impertinence et de fatuité; mais ces reproches s'appliquaient avec bien plus de justice à Beauvoisin. Elle détestait Victor : d'où venait cette malveillance ? Pourquoi accablait-elle sans cesse de traits mordans le seul des amis de Beauvoisin pour lequel Davernay se sentît une inclination réelle? N'était-ce là qu'un caprice inexplicable, une de ces antipathies si fréquentes dans le cœur des femmes ?

Le jour du dîner, madame Davernay fit une toilette d'une adorable simplicité. Elle avait renoncé à ses colifichets de province pour adop-

ter l'élégance et le choix des modes du meilleur goût. Par bienséance, Davernay avait invité quelques riches propriétaires de la Nièvre qui venaient tous les ans à Paris, pendant la session.

Ces hommes à figures positives et raisonnables annonçaient pour la plupart la gravité et la justesse d'esprit que donnent l'habitude de la réflexion et le maniement des intérêts matériels. Les questions de localité, de finances, de canaux, de chemins, les préoccupaient exclusivement : « Nous allons dîner à soixante lieues de Paris, dit tout bas Dormesnil à Alfred Laval en se mettant à table. » La présence de M. Viel-Durand, homme d'esprit et d'instruction, donna d'abord à l'entretien une direction sérieuse qui satisfit Davernay. L'agriculture en fit les premiers frais.

M. Viel-Durand commença par prouver que la plupart des cultivateurs, ses voisins, agissaient, dans leurs modes de culture, en aveugles, ou d'après des principes erronnés. Il se mit à traiter plusieurs questions d'économie rurale avec une justesse et une netteté d'idées

incontestables. On lui fit plusieurs objections sur le mode de culture qu'il employait dans sa ferme modèle de C.... Il répondit par une sorte d'histoire générale et succincte des subsistances et des grains. Il exposa ses idées sur les qualités et l'achat des seigles et des fromens ; leur culture, leur conservation et leurs maladies. Il parla aussi des greniers d'abondance, du commerce et de la législation des grains, et finit par proposer plusieurs nouveaux systèmes de moulins à eau et à vent qu'il employait avec succès.

On rendit justice aux applications à la fois utiles et ingénieuses de cet agronome des plus distingués. Quelqu'un rappela un écrit publié autrefois par la chambre d'agriculture de Londres, sur un parallèle entre l'agriculture anglaise et toscane ; ce qui fournit à M. Viel-Durand l'occasion de parler du commerce de la laine et de la soie en Italie, matière qu'il connaissait à fond.

Cependant madame Davernay en voyant la conversation prendre ainsi un tour spécial, re-

gardait avec inquiétude les figures des jeunes gens qui l'entouraient et où se peignaient la fatigue et l'ennui. Elle se montra enjouée et aimable également pour tous, à l'exception de Victor qu'elle avait salué en entrant de l'air le plus dédaigneux. Elle avait eu soin de le reléguer à un des bouts de la table entre deux de ses anciennes amies d'Autun, grandes parleuses, très musquées, visant à l'esprit, avec un oiseau de paradis sur la tête.

« Voyons, disait en elle-même madame Davernay, de laquelle de ces deux dames il s'occupera la première, de madame de Beaumont ou de madame de la Perche? » Victor qui n'était que blasé, mais non pas insensible, ne s'occupa ni de l'une ni de l'autre. Il se tint constamment la tête en arrière, les lèvres pincées, gardant un silence obstiné. Étrange problème que le cœur des femmes! madame Davernay au lieu de blâmer Victor de son impolitesse, lui en sut au contraire bon gré. C'était, après tout, un hommage indirect qu'il lui rendait à travers son dépit; or, quelle femme ne

profite pas un peu des offenses qui sont faites à une autre femme? Cependant, madame Davernay s'étonnait qu'un homme qu'elle n'aimait pas et qu'on citait comme un prodige de vanité, eût encore tant d'ascendant sur elle. Elle s'en occupait involontairement et craignait d'avoir été trop loin en refusant si obstinément de le recevoir. Il était à la vérité sans manières et fort mal élevé : mais les nouveaux amis de Davernay valaient-ils mieux? Puis, en ce moment, il était si abattu, si étrangement attristé! son visage et son maintien semblaient demander grâce. Madame Davernay fut désarmée : elle se promit de saisir la première occasion pour adoucir par quelques mots de bienveillance une rigueur excessive dont elle se repentait.

Cependant, tandis que Victor se maudissait en lui-même d'avoir accepté cet ennuyeux dîner, ne doutant pas que madame Davernay ne l'y eût fait venir dans l'intention de l'accabler devant Beauvoisin, ce dernier, placé à la droite de sa cousine, conversait avec son assurance habituelle, cherchant à donner à ses moindres

paroles ce sens détourné et cet air de finesse particulière qui dénotent l'homme heureux et favorisé. Dans un moment, il se pencha vers madame Davernay, et lui dit à demi voix :

— Ce pauvre Chélan me fait vraiment pitié aujourd'hui. Remarquez-vous sa contenance malheureuse et ses traits décomposés? Chère cousine, ne le maltraitez pas comme vous faites : il vous aime, et sans espoir, puisqu'il vous a déplu; mais est-ce donc une raison pour le lui faire sentir aussi cruellement? Ah! de grâce! montrez-lui un peu plus de bonté et d'indulgence!...

Madame Davernay causait en ce moment avec d'autres personnes, et n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre ce que lui disait Beauvoisin. Elle rougit, et fut outrée de ce ton de familiarité. Elle se retourna vers lui avec vivacité :

— Je ne vous comprends pas, cousin, que voulez-vous dire? interrompit-elle en le regardant fixement.

— Je voulais parler de ce pauvre M. de Chélan

qui fait ici une si triste figure..... Je vous priais... je vous conseillais de renoncer un peu à cette dureté que vous lui montrez, et qu'en vérité je ne comprends pas...

— Mais, cousin, reprit madame Davernay en parlant assez haut pour être entendue de ses voisins, c'est moi qui ne comprends pas que, depuis quelque temps, vous vous permettiez de m'interroger ainsi sur mes moindres actions.... Vous me donnez des avis que je crois très utiles et très salutaires, mais si je choisis un conseiller, permettez que j'attende du moins qu'il puisse lui-même se passer de conseils...

Beauvoisin, un peu déconcerté par cette brusque interpellation, essaya vainement de continuer l'entretien sur le ton de l'intimité, et de tourner en plaisanterie ce qu'il prenait pour un accès de mauvaise humeur de la part de sa cousine. Elle ne lui répondit plus que très haut, et avec l'accent du dépit et de la sécheresse. Il jugea que le meilleur parti à prendre était de laisser se dissiper ce nuage sans en paraître inquiet ni préoccupé. Confiant

en sa supériorité, il ne doutait pas que la soirée ne lui fournît une occasion de ressaisir ses avantages.

Après maintes discussions bruyantes et prolongées, on quitta le salon; les convives continuèrent à se former en camps séparés. Les préjugés des jeunes gens, vivant pour la plupart en dehors de la société par leur fortune et leur naissance, ne s'accordaient guère avec les idées de quelques hommes placés dans le centre même des questions agricoles ou industrielles. Beauvoisin qui voulait briller, mit bientôt la conversation sur le chapitre des haras, son sujet favori. « Quel est le terrain le plus propre à l'établissement d'un haras? Quel climat? est-ce le nord? est-ce le midi? » MM. de Beaumont et Viel-Durand s'avisèrent de vouloir le contredire sur certains points, entre autres, sur le choix de l'étalon. La discussion s'échauffa. Plusieurs sujets se jetèrent à la traverse; Beauvoisin l'emporta sur tout le monde en citant textuellement un passage du livre de la Guérinière, qu'il savait par cœur : « Un étalon Barbe,

» dit-il, ne doit pas être trop haut sur jambes,
» ni trop long jointé; il faut qu'il ait le pàturon
» un peu court, mais gros à proportion de sa
» jambe, et flexible. Pour être beau, il doit
» être grand, relevé du devant, lisse par tout le
» corps; n'avoir point la vue altérée, les reins
» bas, les jambes ni les pieds défectueux; sur-
» tout qu'il ne soit point serré du derrière, ni
» étroit du devant, mais bien ouvert entre les
» bras et les jarrets, etc... »

Cette citation satisfit l'assemblée. Les opinions se heurtaient pourtant à tout propos. Chacun voulait parler seulement de ce qui l'intéressait. Les mots de *crédit public, de système d'amortissement, de marchés à terme*, de chevaux *bouletés, fourbus, rampins*, etc. se croisaient sans ordre et sans suite. L'entretien devint bientôt insoutenable.

— Quelle confusion! dit Victor, et que suis-je venu faire ici?...

Il profita du bruit et de l'agitation des causeurs pour demander sa voiture et s'esquiver. Il était déjà dans l'antichambre, lorsqu'il se

trouva tout-à-coup en face de madame Davernay, qui sortait par une des portes latérales de l'intérieur de l'appartement où elle venait de donner quelques ordres. Victor, un peu troublé par cette rencontre imprévue, s'inclina dédaigneusement et se préparait à sortir. Il fut tout-à-coup arrêté par madame Davernay, qui lui dit d'un ton mal assuré et en faisant un certain effort sur elle-même : — Vous nous quittez déjà, monsieur ?...

Ces mots naturels et si simples furent dits avec tant de grâce et de candeur, ils annonçaient si bien l'offre d'un traité de paix, et le repentir d'une femme aimable qui avoue ses torts et cherche à les faire oublier, que Victor ne put se dispenser de refermer la porte de sortie, bien qu'il eût juré de ne parler de sa vie à madame Davernay. Il se plaça devant elle d'un air à la fois piqué et contraint, et son attitude semblait dire : — Oui, je vous quitte, et sans regrets, et sans chagrin, car, je vous déteste et ne puis vous regarder maintenant qu'avec les yeux de la honte et du dédain !...

Mais hélas! qu'un homme habitué à se complaire uniquement en lui-même est gauche et inhabile à faire sentir de pareilles choses ! Au lieu de profiter de ce moment d'indécision pour se montrer ce qu'il était depuis quelques jours, le plus passionné, le plus amoureux des hommes, au lieu de s'emparer d'une main qu'on n'eût pas osé lui refuser sans doute, de jouir enfin d'un bonheur furtif si chèrement acheté, Victor n'eut alors qu'une pensée, qui étouffa toutes les autres : « — Pourquoi Beauvoisin n'est-il pas là pour être témoin de ce bonheur?» Pour lui, l'amour, les plus vives inquiétudes, ses regrets, ses transports se résumaient dans cette pensée: « — Qui l'emportera, de Beauvoisin ou de moi ? »

Les personnes qui ont assisté aux bals de lord G.... doivent se souvenir du boudoir qui se trouve sur la gauche de l'entrée de l'appartement, à la suite d'un corridor décoré avec goût. Ce boudoir était autrefois le refuge des causeurs politiques; là, plus d'un attaché de légation, plus d'un conseiller d'État, ont été créés à l'im-

proviste, et au bruit éloigné des danses. On y jouait aussi au wisk. Madame Davernay se retira dans cette pièce écartée, accablée d'émotion, de fatigue et des ennuis sans nombre que cette journée lui avait valus. Elle cédait au combat qu'elle avait soutenu contre elle-même depuis long-temps, et se laissa tomber d'un air abattu sur une ottomane en forme de demi-cercle, qui occupait le fond de la pièce. Victor l'avait suivie, obéissant plutôt à un instinct machinal qu'à l'entraînement de son cœur. Elle le conjura, dans les termes les plus pressans, de se retirer. Mais, sans se plaindre ni l'accuser, il baissa la tête, et porta la main à ses yeux d'un air triste et affligé. Alors elle ne résista plus, et lui dit d'une voix tremblante :

— Restez donc, monsieur, abusez encore une fois d'un moment où nous sommes seuls pour m'accabler de honte, pour me déchirer l'âme... J'ai beau vouloir vous fuir, je vous retrouve partout; vous savez cependant bien que je ne veux pas vous voir... que... je ne vous aime pas... non, je ne vous aime pas... Pourquoi donc me

poursuivre ainsi?... Qu'attendez-vous? que voulez-vous de moi?..... Parlez donc, monsieur, parlez donc.....

— Je ne veux rien, madame, rien qu'affronter une dernière fois votre haine. J'ai été bien malheureux pendant le dîner : je vous ai vu mettre votre bonheur dans ma peine; je suis inquiet; mille tourmens me dévorent à la fois... Je ne sais pourquoi je m'étais flatté autrefois de trouver en vous un peu d'amitié consolante, de cet appui qu'on accorde quelquefois même à un indifférent; j'avais formé des rêves qui ne pouvaient se réaliser; je ne l'ai reconnu que trop tard... Pour tout cela, madame, qu'avez-vous fait?... Vous m'avez blessé profondément, accablé; vous m'avez sacrifié froidement à un homme sans âme et indigne de votre amour... Adieu donc, qu'un autre soit heureux près de vous : je me retire et cède la place à M. de Beauvoisin...

Beauvoisin! aucun nom ne pouvait être invoqué plus sûrement pour augmenter le dépit mêlé de honte que madame Davernay avait

éprouvé à table. Jamais elle n'avait eu tant à souffrir des manières ridicules et de l'insupportable suffisance de son cousin. Victor avait aussi ses défauts, mais quelle différence! Il y avait en lui une délicatesse native qui les rachetait. Il ne rougissait pas du moins d'étaler ses peines et de peindre sa jalousie. Or, on ne s'humilie que devant celle qu'on aime. Un mot d'amour, un seul mot suffit alors. Madame Davernay le sentait, et regrettait de se voir ainsi seule avec lui et de ne rien trouver de consolant à lui dire en le congédiant. Elle remarqua pour la première fois que la figure de Victor était régulière, agréable, peu expressive, à la vérité; mais ses gestes, sa pâleur, révélaient le chagrin qui le pénétrait.

— Rassurez-vous, lui dit-elle avec une douceur enchanteresse, vous ne cédez la place ni à M. de Beauvoisin, ni à un autre... Mon projet est de vivre à l'avenir seule, tout-à-fait seule... Je supplierai mon mari de renoncer à certaines liaisons dangereuses pour nous... Je n'ai jamais aimé M. de Beauvoisin : il est mon parent, et

ce motif m'impose une réserve que vous devez comprendre... Sachez seulement que si j'ai affecté un moment de me montrer sensible à ses hommages, c'était... c'était uniquement pour vous éloigner; pour placer entre nous deux un obstacle que vous n'essaieriez pas de franchir... Car, je vous craignais, monsieur... je vous regardais comme le plus dangereux de mes ennemis...

En prononçant ces mots, madame Davernay baissa la voix, et parut indécise et intimidée; puis elle attacha sur Victor un regard qui démentait ses paroles. Ce regard fut un trait de lumière pour lui; il quitta le fauteuil qu'il occupait et vint s'asseoir à côté d'elle, et si près, qu'elle fut obligée de s'éloigner précipitamment :

— Je suis sûr, dit-il, que vous me trompez, oui, vous aimez Beauvoisin; il vous plaît, je le devine; votre conduite depuis quelque temps me le prouve assez... Ah! madame, est-ce donc une raison pour me traiter si cruellement? Est-ce de l'amour que je vous demande?

Non, c'est un sentiment trop beau pour moi : je n'ai jamais pensé à être que votre ami; je voulais vous entretenir quelquefois, rarement... une ou deux fois par mois s'il l'eût fallu; mais avec intimité, avec franchise... Et vous m'avez refusé... Qu'ai-je fait, hélas ! pourquoi vous plaire à augmenter mes chagrins? Je vous aimais, il est vrai, et du plus profond de mon cœur; je vous aimais, et pourtant, sur un seul mot de vous, sur un simple avertissement, je vous respectais; je n'étais pour vous que l'ami le plus sûr et le plus fidèle... Mais vous ne m'avez pas compris; vous n'avez pas voulu me comprendre; vous me fuyez, vous me regardez comme votre ennemi! Ah! que je ressente un jour un de ces sentimens tendres et profonds tel que je le demande depuis si long-temps au monde, ou plutôt au hasard, et vous verrez alors si je suis à craindre, ou bien si j'ai le cœur solide et inébranlable en fait d'affection!... Il y a dans ce monde de bien singuliers problèmes de cœur à résoudre! Jugez-moi, jugez un homme qu'on vous a peint comme fier et dange-

reux, et qui ne craint pas de vous confier des humiliations et des peines dont vous n'avez pas eu pitié, et que pourtant, par une sorte de compensation douloureuse, il tenait à vous faire connaître...

En parlant ainsi, le ton de Victor annonçait si bien l'oppression et la peine que madame Davernay ne put se défendre elle-même d'un certain saisissement mêlé de tristesse. Une femme de cœur n'est jamais sans pitié pour les maux qu'elle a causés. Elle sembla réfléchir, et sa physionomie, naturellement aimable et douce, prit tout-à-coup un caractère de gravité solennelle. Elle fit une pause de quelques secondes, et attachant sur Victor un regard inquiet et soupçonneux :

— Avez-vous de la religion ? lui dit-elle vivement.

Victor sourit en lui-même de cette singulière question.

— Mais... reprit-il avec un peu d'embarras, oui... j'ai de la religion comme tout le monde, quoiqu'à vrai dire, je ne hante guère les égli-

ses... Mais j'ai foi en un Dieu plein de bonté et de miséricorde, qui nous pardonnera un jour beaucoup de choses, et surtout jugera nos fautes en raison des occasions que nous aurons eu de les commettre...

— Eh bien! reprit-elle avec exaltation, si vous avez de la religion, jurez-moi donc sur cette croix, de ne révéler à personne ce que je vais vous dire... A ce prix, je vous crois; je n'ai plus ni réserve, ni crainte; j'oublie tout le mal qu'on a pu me dire de vous; je me confie en vos paroles, si vous me trompez, si vous abusez de mes aveux, songez que vous me perdez; et cela, parce que j'aurai été pour vous trop confiante et trop généreuse...

Victor baisa avec transport une petite croix qu'elle lui tendit, et jura d'accomplir ses volontés.

— J'ai été élevée, reprit madame Davernay, au couvent de Sainte-Marie-Eglise. Là, j'ai lu un grand nombre d'ouvrages mystiques; j'ai puisé dans le commerce des prêtres et des religieuses des principes que le contact du monde

n'a jamais pu entièrement étouffer en moi..... Quand j'étais enfant, je pensais déjà au bonheur de rencontrer un jour dans la vie une amie qui fût tout pour moi; qui pût me guider, m'éclairer, et être à la fois ma sœur et ma protectrice... Si je me mariais, si celui que j'épousais ne remplissait pas mon âme tout entière, elle serait là, et, présente ou cachée, deviendrait mon appui et ma consolatrice... Hélas! cette amie, je l'ai vainement cherchée : même celle que j'aime le mieux au monde ne me satisfait qu'à demi; il règne toujours entre nous je ne sais quelle réserve qui m'inquiète, empêche une confiance absolue. Il n'y a donc que le cœur d'un homme qui puisse suffire à un grand dévouement?.. Oh! m'écriais-je parfois, s'il pouvait se rencontrer dans ce monde un ami assez noble, assez désintéressé pour m'accorder ce genre d'affection que je cherche!... Ce serait peut-être un homme jeune encore, mais que l'ennui accablerait, qui serait mécontent du monde et de lui-même; il m'aiderait à réaliser mon rêve; il m'aimerait pour moi seule, ne laissant soupçonner son

attachement à personne : toutes mes pensées seraient à lui, j'aurais toutes les siennes.... Et puis... voilà tout... Il n'exigerait plus rien... Je vivrais heureuse, résignée, sans agitations et sans remords... Et voilà pourquoi je vous fuyais depuis quelque temps ; vos paroles , de simples souvenirs me troublaient et m'inquiétaient... Et même encore maintenant, je ne sais pourquoi je me sens oppressée, saisie; mon cœur bat si vite !.. Ah ! je me suis trompée, il y a dans tout cela quelque chose de dangereux qu'il faut repousser; vous paraissez froid, interdit; vous ne me comprenez pas... C'est une erreur, une chimère; non, monsieur, ce n'est point là le sentiment que je cherchais...

Victor, surpris et charmé de ce langage qui annonçait à la fois tant de trouble et d'abandon, se sentit lui-même ému jusqu'aux larmes. Il tomba à ses genoux, et s'emparant d'une de ses mains :

— Ordonnez, dit-il, disposez de moi sans crainte : je jure à vos pieds d'être à jamais le plus tendre et le plus soumis de vos esclaves...

Madame Davernay ne songea pas à le relever :

— Abaissez-vous devant moi, dit-elle, car vous avez à effacer bien des reproches et des soupçons : ah ! n'abuserez-vous pas de ma franchise? dois-je compter sur vous, ou bien me repentir de vous avoir ouvert mon cœur?..... Ces aveux m'ont échappé : je m'étais promis de ne les faire à personne, et à vous moins qu'à tout autre... Quel ascendant vous avez pris sur moi ! Je ne vous aime pas, je vous connais à peine, et voilà pourtant que je me livre à vous sans conditions et sans défiance...

Victor ne lui répondit pas, et s'éloigna d'elle d'un air de froideur. Cet entretien à demi-voix l'accablait d'une sensation de bonheur à la fois trop brusque et trop vive, pour qu'il pût la supporter plus long-temps. Madame Davernay s'attendrissait aussi par degrés, et ressentait pour lui, sans s'en rendre compte, un sentiment d'intérêt indéfinissable mêlé de reconnaissance. Elle gardait le silence, de peur de se trahir. Après tout, c'était un cœur gâté, mais doué d'une sensibilité extrême. Cet entretien allait prendre peut-être un tour encore plus tendre

et plus passionné, lorsqu'il fut tout-à-coup interrompu par une voix qui se fit entendre du fond de l'appartement :

— Juliette ! ma chère Juliette, êtes-vous là ?...

— Mon mari ! s'écria madame Davernay, qui ne put réprimer un cri d'effroi.

La pensée d'être surprise seule avec Victor dans ce boudoir, loin des autres convives, s'offrit subitement à son esprit :

— Au nom du ciel ! oubliez tout ce que je vous ai dit, s'écria-t-elle avec agitation ; j'ai des instans de véritable folie ; j'aime mon mari ; je vous jure que je n'aime que lui au monde ; c'est mon seul, mon meilleur ami... Ah ! monsieur, ayez pitié de moi ; ma croix ! rendez-moi cette croix...

— On m'arrachera la vie, s'écria Victor, avant de me séparer d'elle... Je jure maintenant, s'il le faut, de ne jamais chercher à vous revoir...

Il s'éloigna en couvrant de baisers une croix d'or que madame Davernay lui avait laissée. Cette croix lui avait été donnée autrefois par la su-

périeure du couvent de Sainte-Marie-Eglise : tous ses souvenirs d'enfance s'y rattachaient ; c'est pourquoi elle était pour elle l'objet d'une vénération particulière.

VI.

Le bonheur d'aimer une femme intéressante, jolie, et digne en tous points d'être aimée, devait exercer une grande influence sur les idées et les sentimens de Victor. Son amour propre était cependant loin de trouver son compte à cette passion singulière qui exigeait tant de précautions mystérieuses. Un seul mot pouvait le perdre. Mais quoiqu'il eût renoncé à peu près à l'espoir d'être aimé, il était bien éloigné pour-

tant de se rebuter. Car tout devient précieux parfois dans une passion véritable; et on savoure jusqu'à ses amertumes et ses peines.

Ensuite il vient un moment dans la vie où l'homme le plus frivole est forcé de faire un retour sur lui-même, et de demander à ses sentimens et à sa conscience des jouissances ou même des préoccupations que le monde ne lui donne plus. Les élans de son cœur deviennent alors d'autant plus vifs qu'ils ont été plus long-temps comprimés. Il met autant d'amour propre à sentir vivement qu'il en a mis antérieurement à ne point sentir. Ainsi, Victor commençait à comprendre qu'on peut être humilié et abaissé par la femme qu'on aime, et cela sans honte, en se glorifiant même au besoin de cet abaissement. Par suite de cette transposition d'amour propre, il admettait même qu'on pût aimer long-temps, et pour soi, et sans se demander si jamais on parviendrait ou non à posséder...

Tôt ou tard, cependant, il devait posséder; mais à quel prix ? Ce triomphe, acheté par tant de soins, devait être pour lui un nou-

veau sujet de regrets et de remords. Quelle âme tendre n'avouera pas que la femme qui cède n'aime déjà plus? Aussi par une contradiction funeste entre les sentimens et le monde, est-il parfois bien moins difficile d'obtenir une femme sans l'aimer, que de se faire aimer d'elle, une fois obtenue. Il ne faut souvent que du calcul et de l'habileté dans le premier cas; mais, dans l'autre, il faut du cœur.

Entourée d'attentions et d'instances, privée d'appui, subjuguée à la fois par l'ennui et la crainte, madame Davernay céda; mais hélas! comme cèdent la plupart des femmes, sans foi, sans entraînement; c'est un moment d'indécision qui décide de tout; c'est la froide nécessité du hasard. Tristes fautes que celles-là, désavouées même par les complices, et qui demeurent bientôt ensevelies et cachées à jamais sous le voile d'une déception commune.

Avant sa défaite, madame Davernay n'avait ressenti pour Victor que de l'indifférence et de la froideur. Lorsqu'elle eut cédé, elle le méprisa. Mais, par un contraste qui peut sembler

improbable aux gens qui n'ont étudié le cœur humain que dans les livres, Victor la voyant ainsi armée contre lui, loin de s'en éloigner, ne fit au contraire que s'en rapprocher davantage. Il vint à son hôtel quelquefois deux ou trois fois par jour. Sa voiture errait sans cesse dans les rues voisines de celles qu'elle habitait. Puis, sous le moindre prétexte, les billets les plus respectueux et les plus tendres, des fleurs du meilleur goût, des offrandes faites en son nom attestaient sa tendresse; il lui prodiguait ces soins, ces délicatesses qu'on devine, mais qui ne viennent guère ordinairement à l'esprit des amans favorisés.

« Et pourtant, dira-t-on, il *était heureux.* » Oui, heureux, dans le sens général du mot, et aux yeux des autres peut-être. Mais on ne saurait trop dire qu'il y a loin d'un sentiment de convention à un bonheur réel qui nous satisfasse complètement. Les sots n'ambitionnent et ne recherchent guère que ce bonheur de convention; les gens de cœur l'ont au contraire en horreur. Victor s'était dit d'abord : « Il est de mon devoir de posséder cette femme. » A

présent, il en était à se dire : « Il est de mon devoir de m'en faire aimer. » Mais il commençait à s'apercevoir qu'il y a une grande distance souvent entre l'amour proprement dit et ce bonheur passager qu'on est convenu d'appeler une bonne fortune.

Par momens, madame Davernay cherchait à prendre sur elle-même et à ne point céder à son désespoir et à son découragement. Elle s'était condamnée à la réclusion la plus absolue, fuyant toutes les occasions de distraction et de plaisir. Elle ne pouvait cependant s'empêcher de rendre parfois justice à la réserve et à la discrétion de Victor, qualités dont on devait lui savoir plus gré qu'à un autre. Mais était-ce de l'amour que tout cela?.. non, disait-elle, car il ne m'émeut pas. Elle descendait à tous momens en elle-même, comme pour s'interroger. Elle avait ce qu'elle appelait « *ses pulsations de cœur*, » qui lui permettaient d'apprécier l'état exact de ses sentimens, et la pensée de ne pouvoir aimer celui qui l'aimait augmentait son désespoir : « Je me suis livrée à un fat, s'écriait-elle, à

un homme connu pour tel dans tout Paris. Quelle différence existe-t-il entre lui et M. de Beauvoisin?.. A cela près d'un peu plus de distinction et d'entraînement d'un côté que de l'autre, n'est-ce pas à peu près le même langage, le même caractère, la même manière d'agir et de sentir? »

Victor était au contraire rempli tout entier de sa passion. Chaque jour amenait ses combats et ses luttes. Tout ici était nouveau pour lui : ces scrupules, ces regrets, ce désaveu d'un fait accompli. Triompherait-il de tant d'obstacles? serait-il jamais aimé? hélas! non, il le sentait, et se maudissait lui-même; mais il se rendait justice, et eût été moins amoureux, moins passionné peut-être si celle qu'il aimait ne lui eût pas montré tant de froideur et de répugnance.

M. Armand de Réal, élégant suranné, jeune homme en cheveux gris, était un des plus intimes amis de Victor. Il représentait ces anciens oracles de parties de plaisir, qui ont eu de la réputation et du génie dans leur temps, et qui conservent, on ne sait trop pourquoi, une

certaine influence sur les actions et le train de vie des jeunes gens à la mode. Aux trois quarts ruiné par ses folles dépenses, M. de Réal vivait éloigné de Paris, pour sa santé d'abord, puis pour ses dettes. Il écrivait à Victor :

. . . .

. . . .

« Je vous avais prédit, mon ami, que vous seriez perdu tôt ou tard par votre exaltation et votre faiblesse. Pourquoi donc apporter cette lenteur et ce manque d'énergie dans une circonstance qui exige au contraire tant de décision? J'avais ce défaut à votre âge; mais je m'en suis guéri. Les femmes ne nous pardonnent guère nos qualités et nos avantages. C'est pourquoi, il faut toujours mal agir avec elles; c'est mon système; je m'en trouve bien. Voyons, soyez franc avec moi; possédez-vous, oui ou non, madame D....? Les uns m'écrivent que cela est, les autres que cela n'est pas; je ne sais vraiment à quoi m'en tenir..... Ne restez pas, croyez-moi, dans cette funeste alternative. Vous avez trop de mérite pour ne pas vous prononcer. Quant à moi, je

suis convaincu que vous possédez ; avec votre tournure et votre fortune, le contraire serait impardonnable. Mais encore une fois, prononcez-vous. Si vous saviez combien j'ai vu de jeunes gens distingués de maintien, remplis de mérite comme vous, rester constamment dans une sphère inférieure, n'obtenir ni honneur, ni réputation dans le monde, faute de savoir prendre un parti net et tranché. Que cela ne vous arrive pas; j'en serais au désespoir. Adieu, j'attends vos avœux touchant madame D.... Je vous aime de tout mon cœur, et vous adresse un quartier de chevreuil.

P. S. A propos..... envoyez-moi cent louis dont j'ai besoin. — A vous. »

Victor lut et relut plusieurs fois cette lettre avec une indignation mêlée de surprise. Ainsi, ce qu'il tenait le plus au monde à tenir caché était déjà divulgué, répandu; chacun en parlait. sa vie était donc publique; ses moindres actions soumises au contrôle de tout le cercle de ses prétendus amis. Cette lettre les lui fit pren-

dre en horreur : —Rien n'est sacré pour eux, s'écria-t-il, excepté ce qui les concerne... Encore une affaire fâcheuse qui m'arrive ; des ennemis ; des querelles, des inquiétudes ; et dans tout cela, pas un sentiment vrai, une amitié solide...... Ah ! décidément, il faut que je rompe !...

Puis, par une fatale influence qui rend une femme compromise, même par la faute de son amant, déjà moins belle à ses yeux, il sentit tout-à-coup son amour se refroidir. Il comprit alors que madame Davernay était dépourvue de distinction, puisque la médisance ne l'épargnait pas. C'est presque toujours par remords que nous cessons d'aimer. Aussi les femmes habiles et prudentes se gardent-elles bien de reprocher directement à leurs amans, même leurs fautes les plus graves. On ne se punit d'avoir été infidèle une première fois qu'en étant infidèle une seconde. Au moment où l'amour déçu, les regrets, la crainte du ridicule se livraient un combat violent dans le cœur de Victor, Alfred Laval se fit annoncer chez lui.

— Parlez-moi franchement, s'écria Victor ;

dites-moi toute la vérité; que pensent de moi les membres de la société? Avouez qu'ils me trouvent extravagant, ridicule, de vivre ainsi éloigné d'eux et de négliger ma réputation que je devrais avoir tant d'intérêt à soutenir...

— Ridicule, non, reprit froidement Alfred Laval, mais quelques gens paraissent surpris de vous voir attacher tant de prix à la conquête d'une femme de province qui, après tout, n'est ni noble, ni riche, ni distinguée... On trouve, s'il faut tout vous dire, que cette intrigue est indigne de vous, et est même contraire à vos principes...

— Mais qui a parlé de cette intrigue?... qui a osé dire qu'elle existât?...

— Mais Beauvoisin tout le premier...

— Beauvoisin est un fat, et je le lui dirai en face à lui-même : il est faux que je me sois jamais occupé sérieusement de sa cousine; il a tout intérêt à répandre ces bruits-là; car on sait qu'il en a été lui-même éperdûment épris... Mais patience! Il y a dans tout cela une perfidie, un complot dont je connais la source,

et que tôt ou tard je saurai dévoiler. Beauvoisin a voulu me perdre dans l'opinion de la société, me faire jouer le rôle d'un sot ou d'une dupe en donnant à penser que je suis sérieusement amoureux, quand on connaît mes principes sur toutes les femmes en général... Je me révolte, en vérité, de penser qu'il n'y a plus entre nous ni liberté, ni bienséance. Nos moindres démarches sont connues ; nous nous épions, nous nous tyrannisons mutuellement... Quant à vous, Alfred, je ne vous accuse pas personnellement de tout ce qui se dit en ce moment d'injuste et de cruel sur moi ; mais vous êtes du parti de mon ennemi ; vous êtes le confident de Beauvoisin ; et cela seul me forcera à mettre désormais beaucoup de réserve et de circonspection dans nos rapports... »

Alfred Laval sortit très surpris, et piqué au vif des reproches singuliers que Victor lui faisait, et qu'il méritait si peu. « Il est craint et honoré, pensait-il, mais non pas aimé ; son train de vie, ses libéralités, jettent de l'éclat sur la société, et chacun des membres en profite ; mais pris

séparément, il n'en est pas un qui au fond ne le déteste. »

— « Que faire? que devenir? s'écriait Victor en se promenant à grands pas dans son salon. Rompre... mais les choses sont trop avancées pour cela. D'un autre côté, pourtant, ces gens-là vont m'accuser de faiblesse; bientôt peut-être on me montrera au doigt comme... » Son trouble était extrême : il se trouvait pour la première fois de sa vie engagé avec une femme qu'il lui était impossible de compromettre, et cependant, elle était déjà presque compromise et en quelque sorte affichée à ses yeux, et cela, par suite des faux rapports de Beauvoisin. Toujours Beauvoisin! Mais ce qui redoublait sa colère, c'est que, par instant, il aimait éperdûment madame Davernay. Si un pareil fait était publié, que penserait-on de lui? Elle l'accusait de manquer de générosité! Que serait-ce donc, si elle se voyait trahie, détestée?.. Il fallait l'abandonner, ou bien être tout entier à elle ; quitter Paris peut-être, voyager deux ans pour faire taire les soupçons; ou bien encore, aller se jeter à ses pieds, lui tout avouer;

implorer, comme une grâce, un regard qui ne partît point toujours d'une âme hautaine et blessée... Mais d'une autre part, quelle pensée ! Beauvoisin qui, peut-être, entretenait avec sa cousine quelques secrètes relations. Tout cela n'était inventé par lui que pour mieux l'accabler, et bientôt il écrirait sans doute à M. de Réal : « Décidément, Victor de Chélan devient fou ; c'est un homme à ne pas reconnaître. Il se laisse gouverner comme un enfant par madame D.... ; *j'en ai la preuve...* »

Ainsi, les petitesses de son cœur et son ancien désir de briller se heurtaient dans son esprit. Il se voyait suspendu entre les illusions de sa vanité et les nouvelles impressions qu'il subissait malgré lui. Il comprenait enfin l'impossibilité d'être à la fois très élégant et très passionné.

Comme il se disposait à sortir pour faire sa course habituelle, un domestique entra et lui remit une lettre. Victor sourit en reconnaissant l'écriture de son plus ancien ami, M. de Parmentière, qu'il revoyait toujours avec tant de plaisir.

Il craignait que quelque événement désagréable ne vînt agir en ce moment sur lui. La lettre de M. Parmentière ne contenait heureusement que l'historique d'un long procès qu'il avait eu à soutenir contre un de ses voisins, à propos d'une rivière dont ils interceptaient alternativement le cours. Victor, entièrement rassuré, jeta la lettre au feu. L'arrivée de M. Parmentière devait le distraire de ses inquiétudes.

Ce dernier arriva peu de jours après sa lettre. C'était un homme de plus de soixante ans, encore vert et plein de santé; aux manières franches et rudes, et qui n'employait jamais que le mot propre pour exprimer ses idées. Il commença par embrasser tendrement Victor, qui le reçut avec l'effusion de l'amitié. Par malheur, le jour même de l'arrivée de M. Parmentière, Victor avait fait amener dans sa cour une voiture d'un genre tout nouveau, qu'il avait commandée depuis long-temps, afin de tenir tête à Beauvoisin qui venait de faire entièrement remeubler son hôtel, avec un oncle dont il avait eu le malheur d'hériter.

Le bon vieillard se voyant installé dans un grand fauteuil à ressort, bien rembourré, les jambes mollement étendues sur les chenets, un cigarre à la bouche, eut bientôt perdu la première impression de respect que lui causaient ordinairement l'éclat et la magnificence de l'appartement de Victor. Cette nouvelle voiture lui revint alors à l'idée. Il garda le silence et s'agita à plusieurs reprises sur son fauteuil comme un homme qui n'ose parler et qui pourtant en a grande envie. Enfin, après avoir secoué, avec de légères chiquenaudes, la cendre de son cigarre, il reprit son discours à l'endroit où il l'avait laissé l'année précédente, c'est-à-dire aux avantages et au profit que présente dans le midi la culture de l'olivier; arbre sans pareil, qui n'exige même pas un terrain fertile, n'appauvrit pas le fonds, et augmente quelquefois sa valeur. Les grains, les seigles, les fromens sont sujets à des variations. Le rapport de l'olivier seul reste fixe. M. Parmentière termina son discours en exhortant Victor à faire l'acquisition de beaux et bons plants d'oliviers

dans le Var, par exemple, où se présentait une occasion magnifique : des arbres en plein rapport ; l'olive prête à cueillir et bonne à être mise sous le pressoir.

M. Parmentière qui vivait habituellement en Provence, et ne voyait son pupille que de loin en loin, le croyait propre à remplir un jour quelque emploi public. Car, suivant lui, l'idée d'homme riche ne se séparait pas de celle d'homme utile et influent. Il avait toujours vécu fort modestement, sans ambition et sans désirs ; mais, suivant l'habitude des vieillards, il transportait ses projets et ses plans ambitieux sur la tête des gens qu'il aimait.

Quand il eut épuisé encore une fois sa dialectique à prouver à Victor qu'il valait bien mieux avoir une voiture et quelques chevaux de moins et acheter des biens-fonds, seule manière, suivant lui, d'arriver un jour à quelques importantes fonctions, Victor répondit qu'il réfléchirait, qu'il verrait ; qu'il n'était peut-être pas très éloigné de retirer son argent des mains de K..... Puis, il affecta de parler

de tout autre chose. Alors, M. Parmentière tira de sa poche, d'un air de triomphe, une lettre lithographiée, qu'il remit à Victor. C'était une invitation pour le bal de M. de Pa.... qu'il s'était procuré par l'entremise du député du Var. Dans son opinion, cette lettre était une faveur insigne qui devait combler son pupille de joie.

Il fut très surpris de voir Victor replier la lettre et la jeter dédaigneusement sur sa cheminée.

— Tu viendras ?..... dit-il en le regardant d'un air scandalisé.

— Impossible ! reprit froidement Victor, vous savez que je ne vais jamais au bal...

Il prononça ces mots de cet air d'insouciance et d'abandon flegmatique que même ses plus grands ennemis parmi les membres de la société ne pouvaient s'empêcher d'admirer. M. Parmentière sentit aussitôt le sang lui monter au visage; il était vif et prompt à s'emporter.

— Eh ! quoi ! s'écria-t-il d'un air de colère,

tu refuses de venir au bal de l'ambassade?... moi qui ai fait tant de démarches pour t'obtenir cette lettre! Tu y aurais vu M. Villemarest, M. de Fouquet, notre député, tous les gens influens de notre pays. Mais non, il est écrit là haut que tu ne seras jamais qu'un extravagant, un homme inutile; n'ayant d'autre soin que d'atteler de beaux chevaux à tes voitures, et d'étaler dans les promenades l'ennui et la tristesse... Convient-il de vivre ainsi quand on a du cœur?

— Mon cher monsieur, interrompit Victor avec impatience, vous saurez qu'aujourd'hui je ne suis pas d'humeur à endurer vos réprimandes : j'ai d'autres affaires en tête; j'ai de graves inquiétudes; ainsi rompons, de grâce!

— Eh! que m'importe, à moi, que tu endures ou non mes reproches? Pourquoi tant faire le fier avec moi?.. Tu sais bien que je te connais à fond. Ton père n'était pas autre chose qu'un simple cultivateur comme moi! Il s'est enrichi, il est vrai, à la vente des biens des émigrés, mais il ne m'a pas méprisé pour cela. C'était un homme

bon, généreux, mais rempli de défauts; il était quinteux, absolu, ne cédait à personne. La fortune avait un peu changé son humeur. Il faillit me tuer, un jour où je m'avisai de lui dire qu'il rétablirait bientôt dans ses terres les corvées et les impôts arbitraires... Eh bien! malgré tout cela, il m'aimait, et écoutait volontiers mes conseils. A sa mort, il m'a fait jurer de te dire toujours tes vérités, et je tiendrai ma parole; car je ne te crains pas, entends-tu? malgré tes airs orgueilleux et tes yeux menaçans... Je te dis, moi, que si tu continues à mener ce genre de vie, tu n'auras bientôt plus ni cœur, ni jugement; tes facultés s'éteindront, tu seras incapable de réfléchir et d'assembler des idées; et, de plus, si tu n'y prends garde, tu te ruineras.....

A ce moment, Victor se mit à regarder dans sa cour et à exécuter une marche militaire sur les carreaux pour que M. Parmentière comprit bien l'impatience que ses discours lui causaient.

— Oui, je désespère de toi, et je te retire

mon affection et mon estime... Cette fortune, tu ne l'as pas gagnée toi-même. Tu devais, disais-tu, en faire un si noble usage!... Eh! quoi! n'as-tu pas de honte d'employer tout ton temps à te promener à cheval, et tes revenus à payer des loueurs de carrosse, des maquignons et des tailleurs... Ces idées-là m'inquiètent, me dévorent, mon sang boût d'indignation; va, pour vivre comme tu le fais, il faut n'avoir pas de raison; ou plutôt, il faut n'être... qu'un lâche...

Victor s'était promis de laisser passer la bourrasque sans témoigner, par un mot ou par un geste, qu'il en fût le sujet. Mais il était las de se contenir, et ce dernier mot mit sa patience à bout :

— Allons, allons, c'en est assez, monsieur, reprit-il, ne voyez-vous pas que vos discours ne servent qu'à me chagriner inutilement et à augmenter mes peines?... Vous ne savez pas combien je suis changé depuis quelque temps... Mais non, vous ne respectez rien, vous m'accablez; vous ne respectez pas même la mé-

moire de mon père, qui vous aimait, dites-vous. Ah ! ne répétez pas, je vous prie, ce que vous venez de dire ici au sujet de mon père !..

— Je le répéterai, si cela me plaît, répondit l'obstiné vieillard en s'appuyant sur sa canne, et en regardant Victor d'un air résolu, et je soutiendrai, de plus, que l'homme qui vit comme toi, entends-tu bien ?... n'est qu'un lâche...

A ces mots, Victor fut pris d'une sorte de saisissement convulsif :

— Sortez, sortez, au nom du ciel ! s'écria-t-il d'une voix altérée, car, je sens que je ne me contiens plus !...

— Eh ! que prétends-tu faire ? me battre, peut-être !... J'ai soixante-cinq ans, je suis ton tuteur, j'ai le droit de te parler comme je le fais, et ton devoir est de m'écouter...

— Non, je n'écoute rien, sortez, vous dis-je, je le veux...

— Tu me chasses donc ?...

— Oui, je vous chasse, monsieur, car, tôt ou tard, vous seriez entre nous la cause de quelque malheur irréparable...

A ces mots, la figure hâlée et naturellement commune du vieux provençal changea subitement de caractère. Elle devint sublime à force d'indignation et de douleur :

— Chélan! mon vieil ami! s'écria-t-il en élevant vers le ciel ses mains tremblantes, tu l'entends... aujourd'hui ton fils n'est plus un enfant; il a trente ans passés; c'est un homme fait; dis-moi, puis-je supporter cela?... Puis-je pardonner?.... Ne dois-je pas?....

Les sanglots coupèrent la voix du pauvre homme. Il comprit qu'il avait dépassé le but, et offensé celui qu'il n'avait voulu que réprimander. Son cœur était excellent, mais il ignorait les usages, et, presque toujours, sa vivacité l'entraînait. Dans toutes les discussions avec son pupille, il finissait par se donner tort, faute de savoir se contenir et s'arrêter à temps. Les paroles qu'il prononça en s'éloignant ne parvinrent pas jusqu'aux oreilles de Victor.

Cette scène l'avait mis hors de lui : cette

malédiction d'un vieil ami, ces larmes, ces reproches achevèrent de le désespérer. « Un ami de soixante-cinq ans, répétait-il sans cesse, un homme qui m'a élevé, et qui vient ici me braver... qui pleure si je lui réponds !..» Il reçut ce même jour quelques visiteurs insignifians. Puis, lorsqu'il fut délivré de ces importuns, il se mit à sa table et écrivit, en caractères presque illisibles, un billet qu'il fit aussitôt porter chez madame Davernay. C'était la troisième lettre qu'il lui adressait ce jour-là. Point de réponse. Depuis près de trois semaines, c'est-à-dire depuis le départ de son mari, elle vivait dans une réclusion obstinée. Rompre ainsi avec lui, et sans explication ! Il fallait qu'il y eût eu de faux rapports; sans doute, les indiscrétions de Beauvoisin avaient déjà pénétré jusqu'à elle. Il eut une heure d'inquiétude mortelle. Quelle folie d'aimer de la sorte une femme coquette et insensible ! Jamais d'espoir, toujours des doutes, de mortels soupçons. Elle l'accusait de ne pas savoir aimer ! Ah ! que ne le voyait-elle en ce moment, affligé, abattu,

prêt à confier, au premier venu, ce secret qui l'oppressait !

Le domestique revint en toute hâte : il avait à la main une lettre cachetée. Victor s'en empara, et se sentit comblé presque à la fois de surprise et de joie, en reconnaissant la main de madame Davernay. Ce billet ne contenait qu'une ligne, une seule, hélas ! et la plus triste qui se pût voir : « Je vous défends de m'écrire... »

— Tu me défends de t'écrire, ma Juliette, mais non pas de te voir, de t'adorer pour la vie!...

Il partit aussitôt, bien déterminé à braver ses ordres, à forcer sa porte, s'il le fallait. Il voulait la voir à tout prix. « Et pourtant, disait-il par moment, n'est-ce pas indigne, de m'emporter ainsi contre celle qui m'a rendu à moi-même, qui a sauvé mon cœur ?... Elle me trahit, elle m'abandonne, hélas! au milieu de sa tâche ! »

Il reconnut bientôt que la résignation avait succédé à la sévérité et à cette aversion dont il se plaignait. Elle avait cessé de l'aimer, il est

vrai, mais il n'en serait pas moins le plus cher et le meilleur de ses amis. Elle comptait sur son appui. Cette confiance touchante que réclament toutes les femmes, suffisait pour guérir les plus affreux soupçons.... Qu'on a raison de chercher à tout prix à revoir la femme qu'on aime! sa présence est toujours mille fois moins amère que les chimères qu'on se crée loin d'elle! On trouve une consolation même dans ses rigueurs et ses plus indignes mépris.

Davernay était revenu ce jour-là d'un voyage en Belgique, où l'avaient appelé de grands intérêts. L'idée d'une trahison n'avait pu lui venir à l'esprit. Sa conduite, ses actions, n'étaient qu'un enchaînement continuel de vivacités, d'impressions, d'épanchemens. Que de ressources on eût pu tirer de ce caractère, si on eût su donner à son énergie la direction qui convenait!

— Protégeons-nous, disait-il à Victor en lui serrant les mains avec tendresse, les hommes sont souvent injustes, trompeurs; je viens d'en faire l'expérience encore une fois... Mais à coup sûr, si nous le voulons bien, ils ne troubleront

jamais la ligne de défense que nous formerons contre eux; restons unis; nos cœurs et nos sentimens se conviennent.....

Ainsi, il était loin de soupçonner l'odieuse perfidie qui avait récompensé, pendant son absence, l'affection la plus noble et la plus confiante. Tandis qu'il parlait, sa femme était pâle, et respirait à peine. Elle souriait pourtant, et regardait, par momens, Victor d'un air inquiet. Elle finit par lui dire à voix basse :

— Tromper le mari, et recevoir de lui des témoignages d'amitié; posséder sa femme sans l'avoir jamais aimée! c'est le système des gens de cœur; c'est toujours la méthode en vogue à Paris. Quelle page à ajouter un jour à votre histoire !... Nous ne sommes que de bonnes gens bien simples, bien dupes, n'est-ce pas?... Hélas! pauvres provinciaux que nous sommes!

Victor, transporté de rage, lui dit : « Vous êtes une femme implacable!... » Il lui prit la main et la serra avec violence. Davernay s'aperçut à peine de leur trouble. Il attacha sur sa

femme un regard où se peignaient la douleur et l'abattement. On eût dit qu'il pressentait déjà le malheur qui l'attendait ; et, dans certains cœurs, l'inquiétude ne fait qu'augmenter souvent la sécurité et l'imprévoyance.

IX.

Il ne suffit pas de dire : « Ils s'aiment, » pour le prouver au lecteur. Pourquoi s'aiment-ils? Comment s'aiment-ils? Chacun est en droit d'adresser cette question au narrateur; car, pour croire à un sentiment, quel qu'il soit, au moins faut-il qu'il ait un peu de profondeur et de consistance. Une passion véritable ne se forme pas en un jour : elle a ses détours, ses faux-fuyans, ses lignes droites et courbes; ses

circonstances, tour à tour minutieuses, logiques et imprévues, dont il faut bien tenir compte au risque de fatiguer les gens indifférens en matière de cœur. On ne peut guère se dispenser de suivre, en pareil cas, l'enchaînement progressif des choses. En effet, deux âmes qui n'auraient point passé par ces écueils divers, les brouilles, la défiance, même les antipathies marquées, n'auraient assurément pas grande confiance l'une dans l'autre. Que sera-ce donc pour les gens qui jugent leurs sentimens froidement, et comme un spectacle? On doit peindre le bonheur tel qu'il est, et on sait qu'il s'achète presque toujours bien cher ici-bas. Il faut souvent, hélas! se fuir et se détester plus d'une fois, avant d'avoir le droit de s'aimer une seule!

Cependant, pour éviter de trop longs détours, nous laisserons de côté mille scènes de reproches, de plaintes et de jalousie qui eurent lieu successivement entre Victor et madame Davernay. Les âmes clairvoyantes les devineront sans doute, ou plutôt se les retraceront d'après

elles-mêmes. Nous dirons seulement qu'elles cessèrent en quelque sorte de guerre lasse, et, suivant l'usage, pour faire place à un complet refroidissement. D'ailleurs, pour la santé de madame Davernay, il était temps que Victor mît enfin un terme à ses persécutions. Son âme de feu la consumait; ses craintes, ses larmes continuelles, les angoisses du désespoir se joignaient à un dégoût de toutes choses, qu'elle ne s'expliquait pas. Les médecins, qui ignoraient la cause de cette langueur, l'accablaient de remèdes inutiles. Son teint était maintenant terne et sans éclat; ses lèvres avaient perdu leur couleur; sa beauté ne serait bientôt plus qu'une ombre, un souvenir de ce qu'elle était. Si jeune, et déjà affaissée et languissante! Elle suppliait à tout moment son mari de quitter Paris qu'elle avait pris en horreur. Mais Davernay n'y pouvait consentir.

Quant à Victor, grâce à un fond d'indifférence et de philosophie naturelle, il était enfin parvenu à triompher de son chagrin. Il avait eu recours à un remède bien simple, mais presque toujours infaillible. Il avait con-

sacré cinq ou six jours à courir de Paris à une des frontières, avec les chevaux les plus ardens et les plus rapides qu'il pût trouver. Il était revenu froid, calme, et à peu près guéri. « Si je reste trois jours sans penser à elle, s'était-il dit, c'est un triomphe complet que je remporte sur moi. » Il y avait dix jours de cela, et déjà, il en était à rougir de lui-même, en pensant aux rigueurs et aux refus qu'il lui avait fallu endurer depuis un mois. Quel épisode dans sa vie! C'était une crise de folie, un rêve incompréhensible, et dont il fallait bien revenir tôt ou tard. Mais les faits n'en subsistaient pas moins; et comment les désavouer? Assurément une femme de Paris ne l'eût jamais subjugué de la sorte. Il avait fallu ce prestige de la faiblesse et de l'ignorance pour l'occuper si longtemps. Par moment il se rassurait et se niait à lui-même l'existence de cette passion. Lorsqu'on n'aime plus, on veut à tout prix se persuader qu'on n'a jamais aimé.

En parcourant les lettres qu'il avait reçues pendant son absence, il retrouva, par hasard, l'invitation que M. Parmentière lui avait lais-

sée quelques jours auparavant. Cette lettre le fit réfléchir. Ses idées se reportèrent en arrière, et comme un souvenir se rattache presque toujours à beaucoup d'autres, son tuteur lui rappela son père. Il eut un moment de réflexion et d'attendrissement. Ses pensées, en s'enchaînant les unes aux autres, lui représentèrent l'époque de sa vie, sans contredit la plus heureuse :

— Mais aussi, s'écria-t-il d'un ton d'impatience, ce vieux père avait bien besoin de venir me rompre la tête en me parlant d'affaires, et en me racontant les détails de son éternel procès !.. Ce qui m'irritait et m'a blessé au vif, c'est qu'il y avait du vrai dans tous ses reproches ; j'ai presque toujours mené jusqu'alors une vie de machine, d'automate... Allons, décidément, c'est un vieux fou, un homme qui ne se plaît que dans les querelles et les discussions... M'appeler *poupée à ressorts !*... André, j'irai ce soir au bal...

— Au bal, monsieur ! reprit le valet de chambre d'un air stupéfait.

— Eh! oui, sans doute, au bal, reprit Victor en se plaçant devant une glace avec complaisance; ne faut-il pas que je me réconcilie avec ce vieux père, en faisant preuve d'un peu de soumission?... Ces larmes, ces souvenirs; je ne sais pourquoi tout cela m'a remué! j'ai eu un moment l'idée de lui sauter au cou... Bah! n'y pensons plus : les affaires, les dissentimens s'accommoderont à la longue... André, combien ai-je de gilets?...

— Vingt-sept, monsieur.

— Hélas! pourvu que dans tout cela, il s'en trouve un seul qui soit saillant et remarquable!... Car, si je fais la folie de m'aller commettre dans cette cohue, je ne veux pas du moins y rester confondu dans la foule. J'entends déjà ces jeunes publicistes à longues cravates blanches, ces secrétaires d'ambassade *in partibus* s'écrier avec leur petite voix sèche : « Comment, c'est là ce Victor de Chélan dont on a tant parlé! Qu'a-t-il donc de si surprenant qui l'élève au-dessus des autres? Il faut convenir, en vérité, qu'il y a dans ce monde des

réputations bien usurpées! »

Quand il fut question de s'habiller pour le bal, Victor s'emporta à plusieurs reprises contre son valet de chambre, et finit par entrer dans un épouvantable accès de colère contre lui-même, en remarquant combien ce costume triste et guindé lui nuisait. Sans être d'un goût bien correct, sa mise était ordinairement élégante et fort recherchée. On y remarquait un certain cachet d'indépendance équestre qui rompait en visière aux bienséances et aux conventions du monde. Les lois et les usages d'un bal l'obligeaient au contraire à mettre toute singularité de côté. Cette nécessité le mettait au désespoir.

Victor définissait fort bien lui-même la cause de son aversion pour les grandes réunions : « L'impossibilité d'y être remarqué. » Dans un bal, une action d'éclat, une parole qui s'élèverait un peu au-dessus du niveau commun s'attirerait le blâme général. Une grande égalité entre le ton, les manières, et même le costume de chacun est regardée comme indispensable. Il faut donc abjurer son ambition ; les su-

périorités s'effacent ; et, le plus souvent, ce sont les médiocrités qui prédominent.

Les bals d'ambassade ont une ancienne réputation de fatigue et d'ennui qu'ils se chargent presque tous de justifier. Si les Français étaient partout ce qu'ils sont à ces bals, ils seraient regardés avec justice comme les gens les moins polis et les moins civilisés du monde. On se heurte, on se pousse sans précaution ; on y voit des femmes pousser quelquefois l'inconvenance jusqu'à marquer des places pour leurs amies intimes. On dirait une assemblée payante ; chacun est là pour soi.

Victor fut au désespoir, et maudit mille fois sa sottise lorsqu'il se trouva confondu dans cette cohue. Il était déjà obsédé du tournoiement monotone des habits brodés, des toilettes, des décorations françaises et étrangères qui lui passaient devant les yeux. Son premier soin avait été de chercher M. Parmentière, afin de lui serrer la main cordialement en lui adressant quelques mots de regrets sur ce qui s'était passé. Mais il fit plusieurs fois le tour des sa-

lons, et ne trouva partout que des visages inconnus : — « Est-ce que par hasard le vieux père me garderait rancune, dit-il en lui-même ? » Cette pensée lui causa un certain serrement de cœur. Depuis quelque temps, il était devenu sensible à la moindre émotion. Il aimait sincèrement son tuteur, et s'en apercevait pour la première fois : en effet, ces querelles, ces réprimandes continuelles n'étaient - elles pas de sa part, une preuve d'intérêt et de confiance ?

En parcourant les salons, il aperçut deux dames anglaises, grandes, fort jolies, qui dansaient à quelques pas devant lui d'une manière ridicule. Il devint tout-à-coup rêveur, sérieux, et se mit à les regarder avec attention. Leur tournure et leur danse étaient si singulières que deux hommes, d'un âge mûr, qui se tenaient debout derrière elles, ne purent s'empêcher de sourire et d'exprimer, à voix basse, quelques réflexions sur la gaucherie des manières anglaises !

— Les impertinens, dit Victor à demi-voix

et en se retournant brusquement, peut-on s'oublier au point de se moquer de deux étrangères dont le seul tort est d'ignorer nos usages?... Après tout, ne sont-elles pas, ici, chez elles?...

Dans un autre moment, Victor, au lieu de se contenter de sourire, eût peut-être exprimé son indignation en termes plus clairs et plus nets. Au fond, il trouvait ces dames fort singulières et fort ridicules; mais il ne voulait pas qu'un autre que lui s'en aperçût. Il aimait la contradiction, comme tous les gens qui n'aiment pas à être contredits. Comme il s'éloignait, les deux rieurs à cheveux gris, revenant à peine de leur surprise, froncèrent le sourcil, et se demandèrent mutuellement le nom de ce jeune homme mis avec tant de prétention, qui parlait d'une manière si inconvenante. Personne n'ayant pu dire son nom, ils en conclurent que l'assemblée devait être fort mêlée.

Victor, enchanté d'avoir enfin attiré l'attention sur lui, fut bientôt abordé par Davernay, qui ne put s'empêcher d'éclater de rire en re-

marquant son visage ennuyé et soucieux. Quel hasard singulier! se rencontrer au milieu d'une foule aussi compacte, et en pareille assemblée! Enchantés de se revoir, les deux amis se prirent aussitôt le bras en s'accordant mutuellement les marques de la plus franche cordialité.

Après avoir échangé quelques mots insignifians sur le bal, la chaleur, les danseuses, Victor prononça par hasard le nom de madame Davernay, mais de l'air de froideur et de contrainte d'un homme piqué au vif, et qui surmonte un véritable sentiment de répugnance. Davernay parut affligé. Sa femme était parfois sujette à certaines irrégularités de caractère. Il le savait, et comprit qu'elle avait renouvelé, à son insu, ses persécutions contre Victor; il s'empressa de la lui indiquer : elle dansait dans le salon voisin. Le mouvement, la chaleur du bal avaient rendu à son teint toute sa vivacité. Elle était jolie, mais fort décolletée; et on regrettait que de si belles épaules ne fussent pas un peu moins découvertes. Du reste, sa mise était simple, et du meilleur goût.

Victor se mit alors à baisser la tête d'un air pensif. Il craignait qu'elle ne l'aperçût, bien qu'il fût encore fort éloigné d'elle. Il ne pouvait cependant se dispenser d'aller la saluer, peut-être même, par égard pour Davernay, de l'engager une fois à danser. Mais quelle contenance tenir ? Comment l'aborder, après une si longue séparation ? Souriant, moitié d'embarras et de bonheur, il s'avançait vers elle, ne sachant trop comment entamer l'entretien, lorsqu'il fut tout-à-coup arrêté par un homme déjà vieux, un peu voûté, mais d'une taille élevée et fort imposante, qui vint frapper familièrement sur l'épaule de Davernay, et lui dit quelques mots à voix basse.

Victor ne put s'empêcher de se retourner pour admirer cette tête martiale, ce maintien noble, ces traits où pétillaient la force et la verdeur d'une belle vieillesse. Les yeux de cet homme étaient fort petits, mais vifs, et les épais sourcils blancs qui les recouvraient presque entièrement leur donnaient un caractère singulier de mobilité et d'inquiétude. Un jeune russe qui parlait le

français avec une correction élégante poussée jusqu'au raffinement, se pencha en ce moment vers Davernay et lui dit d'un air de grande politesse : — Monsieur, n'est-ce pas là le maréchal?... Davernay fit un signe de tête affirmatif. — Je vous dirai, monsieur, que c'est un des hommes dont notre empereur fait le plus de cas. Cette observation fit sourire quelques personnes; on reconnut là l'orgueil de l'aristocratie russe. Victor, involontairement captivé, se surprit, en passant devant le maréchal, à s'incliner avec une sorte de déférence et de respect. Il aimait les choses imposantes et colossales. Or, cette figure de vieillard, morose, nébuleuse, inquiète, avait à ses yeux un mélange particulier d'élévation et de majesté. Elle était belle dans sa laideur, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il était aisé de deviner pourtant, aux mouvemens vifs et irréguliers du maréchal, que les détails de ce bal, cette foule qui se succédait sans interruption, cet assemblage mélangé de personnes d'un haut rang et de gens les moins relevés,

lui causaient plus de malaise et de déplaisir qu'à personne. Il cédait évidemment, en ce moment, à une autre impulsion que la sienne, et le sentiment d'une contrariété violente se peignait sur son visage.

Le maréchal quitta Davernay pour aller rejoindre une jeune personne très pâle, et d'une apparence chétive, assise à côté de la cheminée. Elle venait de danser dans le même quadrille que madame Davernay, et de reprendre sa place à ses côtés. Ses traits annonçaient la fatigue, bien qu'elle n'eût dansé qu'une seule fois. Le désir de savoir le nom de cette jeune fille amena Victor à aborder madame Davernay plutôt qu'il n'eût voulu :

— Madame, lui dit-il, en parlant assez bas pour n'être entendu que d'elle seule, puis-je espérer que mon éloignement et ma résignation à endurer les humiliations que vous ne m'avez pas épargnées auront enfin adouci votre sévérité? Vous connaissez mon respect, qui sera désormais inviolable... L'émotion secrète dont je suis pénétré en vous parlant ne doit-elle pas

vous rendre moins défiante ?.. Êtes-vous désarmée ? Ai-je assez souffert ? Ah ! répondez-moi de grâce et si vous daignez me parler, que ce ne soit pas pour me percer le cœur encore une fois... Pourquoi vous ai-je aimée, et du plus profond de moi-même ? C'est là mon seul tort : mais vous me l'avez bien cruellement reproché... Vos dédains feront le malheur de toute ma vie...

Elle fut quelques instans sans lui répondre, puis, levant sur lui ses beaux yeux où se peignaient l'incrédulité et l'inquiétude :

— Je ne vous ai jamais méprisé, lui dit-elle, vous aviez pris d'abord sur moi un empire dont je me défiais, et dont vous deviez abuser tôt ou tard, vous m'avez perdue. A présent, je vous appartiens. J'ai tant souffert depuis quelque temps, que mon humeur s'en est altérée ! J'ai été, pendant plusieurs jours, atteinte d'une folie véritable..... J'ai été injuste pour vous; mais s'il est vrai que j'aie pu vous causer quelque inquiétude, si vous avez souffert comme moi, c'est la preuve que vous êtes sensible

et... si vous m'aimez, si vous ne me méprisez pas... vous me regarderez sans colère, vous me pardonnerez...

— Te pardonner! mon ange, ma bien-aimée; mais veux-tu donc que je tombe à tes genoux à l'instant même, pour implorer mon pardon?.. Oh! ne me trompes-tu pas? n'est-ce pas un songe? Demain, ne seras-tu pas encore une fois changée pour moi? Auras-tu conservé ce langage, cette grâce divine et enchanteresse?.....

Ces idées se pressèrent à la fois dans la tête de Victor, mais il se garda bien de les exprimer; c'eût été perdre en un moment, le fruit d'un mois entier d'angoisses et de sacrifices. Jamais elle n'avait été plus touchante ni plus belle qu'en ce moment. Ce demi-repentir, ces aveux murmurés à voix basse, lui donnaient une grâce inexprimable. Une femme vraiment belle a toujours tant de charme et d'intérêt à s'abaisser! Mais Victor éprouvait en même temps pour elle une froideur involontaire. C'était un reste de douleur, puis une vague idée de vengeance.

— Est-ce un rêve, reprit-il, cette douceur,

ce pardon?... Vous ne me laissez plus même entrevoir le fond de votre pensée. Vous me trompez aujourd'hui, demain vous me tromperez encore!..... Vous voulez qu'un moment d'espoir me rende toutes mes douleurs. Il suffit, j'ai souffert, j'ai désespéré de moi : et tout cela, à cause de vous... Si, du moins, vous aviez daigné me mettre à l'épreuve, fortifier mon courage sans m'aimer, ou plutôt sans me maudire..... Mais non, il vous fallait une victime, des trophées à étaler, et voilà pourquoi vous m'avez choisi!...

Elle baissa les yeux et n'eut pas la force de lui répondre. Son sein battait avec force. Cet entretien se passait au milieu du bruit et du mouvement du bal.

— Accablez-moi, reprit-elle d'une voix altérée, vous en avez le droit; vous me voyez soumise d'avance à tous vos reproches!...

— Non, non, car je pourrais vous aimer encore, et je ne veux rien vous reprocher : j'ai su me tenir éloigné de vous; à présent je suis calme, vous voyez que je ne souffre plus... Il est pourtant des

idées qui sont pour moi d'affreux supplices.....

Il affecta de regarder quelques instans les gens qui allaient et venaient devant lui. Son regard était fixe et sans expression :

— Oui, j'ai parfois d'étranges idèes... Ainsi, ce bouquet que vous tenez à la main, croiriez-vous qu'il m'offense, me tourmente malgré moi?... Je suis sûr que ce bouquet vous a été offert par Beauvoisin...

— Ainsi, vous croyez toujours que je m'occupe de M. de Beauvoisin?...

— Vous ne vous en occupez pas, vous l'aimez!...

Elle lui répondit par un regard de dédain accompagné d'un soupir.

— Oui, c'est pour moi une pensée déchirante, affreuse; mais que voulez-vous? Elle est vraie; elle m'accable : il faut du courage avec certaines femmes... Qu'avez-vous fait pour moi? Quel gage de tendresse m'avez-vous donné? Pourquoi vous aimerais-je encore?... De quel droit pourriez-vous l'exiger?...

A ces mots, elle releva brusquement la tête :

l'indignation était peinte sur son visage. Elle lui serra le bras avec violence, et lui dit d'une voix suffoquée :

—Au nom du ciel ! prenez ce bouquet ! Portez-le aux yeux de tout le monde...Qu'on sache à n'en pas douter ce qui s'est passé entre nous !..

— Que faites-vous ? Juliette... vous vous perdez ! dit Victor en repoussant sa main, je ne puis prendre votre bouquet... Ah ! croyez pourtant que je n'oublierai de ma vie cette heure délicieuse, ce moment qui efface tout, qui m'enchaîne à jamais à vous... Mais parlons plus bas, de grâce ! on nous écoute, on nous observe...

Un peu déconcerté de voir les regards des personnes qui l'entouraient attachés sur lui, il reprit assez haut pour être entendu d'elles :

— Quelle est cette jeune personne si pâle, assise à vos côtés, et qui semble me regarder avec tant de dédain et de hauteur ?...

— C'est mademoiselle Adrienne Mercet, ma cousine.

— Eh ! quoi ! voilà cette personne que vous me citiez comme une beauté accomplie ! mais

n'avez-vous pas remarqué comme moi l'incertitude de ses regards? Son teint manque de fraîcheur; et puis, lorsqu'elle dansait, je me suis aperçu qu'elle boitait... Avec une pareille infirmité, une femme peut-elle être citée comme parfaitement jolie?...

— Elle a tant de noblesse et d'esprit! reprit madame Davernay en soupirant.

— De l'esprit, c'est quelque chose assurément, mais c'est un avantage dont je ne fais que peu de cas, surtout chez une femme encore jeune et jolie... Qui dit esprit, dit méchanceté, sécheresse de cœur, prétentions en tous genres... Savez-vous que votre cousine a l'air bien peu aimable? Je la remarque depuis qu'elle est dans ce quadrille, elle n'a pas encore cessé de froncer le sourcil; elle détourne la tête et ne répond même pas aux questions qu'on lui adresse.....

— C'est qu'elle s'ennuie, reprit en souriant madame Davernay; elle a toujours détesté les sots et les ennuyeux.

La contredanse finie, mademoiselle Mercet revint s'asseoir auprès de sa cousine. Cette

dernière lui présenta Victor comme un des plus intimes amis de Davernay. Adrienne ayant refusé les engagemens pour la contredanse suivante, et madame Davernay s'étant vue entraînée pour danser dans le salon voisin, il en résulta une espèce de tête-à-tête entre elle et Victor.

Il fut surpris de l'embarras et du trouble avec lequel elle répondait à ses questions. Elle rougissait presque à chaque parole. Sa voix était d'une douceur extrême; ses yeux paraissaient couverts d'un voile. Malgré sa timidité, il était aisé de voir, pourtant, qu'elle avait l'esprit distingué et même un peu railleur. On remarquait aussi en elle l'habitude de vivre sous le joug d'une volonté supérieure. Dans ce cas, on ne s'expliquait pas que son esprit eût pu conserver tant de ressort et d'indépendance, car on sait que la soumission qu'on exige d'une jeune fille est presque toujours défavorable au développement de son intelligence. Victor, qui ne se défiait pas de lui, parla d'abondance, suivant sa coutume.

Il parla de choses indifférentes, de chevaux, de chasse, et surtout de lui-même. Mais qu'importe? Il mit à tout cela un air de franchise et de bonhomie qui annonçait un de ces cœurs francs, ouverts et « dont on connaît le fond, » comme l'a si bien dit La Bruyère. Enchanté de lui-même, il revint de ses préventions. La figure et le maintien de mademoiselle Mercet lui parurent bientôt le comble de la distinction; et quand madame Davernay revint à sa place, il éprouva un certain déplaisir, en pensant qu'elle allait interrompre un entretien dont le tour lui plaisait.

Un jeune anglais d'une physionomie douce, mais froide, vint en ce moment se placer devant Adrienne, et échangea avec elle quelques mots en anglais, prononcés avec vivacité. Cet entretien inquiéta Victor, il fronça le sourcil; cependant, comme il avait le jugement prompt et vif, il s'était déjà formé une opinion arrêtée sur le caractère de mademoiselle Mercet : « C'est une enfant gâtée, se disait-il, volontaire, impérieuse, dont le caractère, tour-à-tour soumis

et rebelle, se sera involontairement modelé sur celui de quelque grand'-tante. Sa sensibilité est à peine développée et elle n'a ni sentiment, ni âme; peut-être même n'aura-t-elle jamais que de l'esprit... »

Heureux d'avoir ainsi esquissé en quelques traits le portrait moral d'une jeune personne qu'il avait tout lieu de croire dédaigneuse, et surtout occupée d'elle-même, il s'empressa d'aller reprendre le bras de Davernay, afin de causer avec lui du maréchal, dont les manières vives et originales l'enchantaient. Il l'avait à peine quitté des yeux depuis son entrée dans le bal. Sa fille annonçait aussi un caractère des plus singuliers. Davernay avait lié connaissance avec ce jeune russe qu'il avait rencontré quelques instans auparavant. Il fut quelque temps tout entier à ce nouvel ami, fort distingué d'esprit, mais questionneur intrépide comme la plupart des étrangers.

— Parlez-moi donc de votre oncle le maréchal, dit Victor à Davernay lorsqu'ils furent seuls, je vous dirai que son air m'a complètement séduit...

— Entre nous, répondit Davernay en souriant, vous me mettez là sur un chapitre fort délicat : je vous dirai d'abord que mon oncle m'a toujours fait peur... Je l'aime cependant, je lui suis attaché du fond du cœur. C'est un père pour moi ; il adore ma femme, mais que vous dirai-je? c'est un homme, parfois si bizarre, si insociable! Juliette me l'a rappelé plus d'une fois... Depuis quelque temps surtout, mon oncle est bien changé! Il ne parle à personne ; il paraît presque toujours enfoncé dans quelques pensées bien tristes, bien sombres ; un grand chagrin le mine en secret... Quel est ce chagrin? c'est ce qu'aucun de nous ne sait. Nous savons seulement qu'il s'accroît de jour en jour. Mon oncle a toujours détesté les réunions, les bals, et cependant il est ici! Ceci vous montre le fond de son caractère. Mais ne parliez-vous pas tout à l'heure à sa fille ? n'est-il pas vrai qu'on ne cause pas avec plus de grâce et d'esprit ? Adrienne est charmante, seulement presque toujours ennuyée et triste. Enfin, il règne dans la maison du maréchal je ne sais quel régime de rigidité

et de contrainte dont on se sent accablé..... Chez lui, on ne rit jamais; en entrant, vous êtes saisi par quelque chose qui vous attriste, vous serre le cœur; vous vous croiriez dans un cloître... Figurez-vous, mon ami, que le maréchal poussait dernièrement l'intolérance jusqu'à vouloir me faire rompre avec vous, Beauvoisin et ses amis... Il vous attaquait, mais je vous ai défendus vivement... Pourquoi donc romprais-je avec de vrais amis qui n'ont été pour moi que les gens du monde les plus obligeans et les plus aimables?.. Enfin, pour vous peindre en deux mots le maréchal et sa disposition à voir tout en mal, n'allait-il pas jusqu'à prétendre que ma femme courait quelques dangers avec vous?...

— Ah! quelle pensée! interrompit Victor en détournant vivement la tête, pour cacher le rouge qui venait de lui monter au visage. Davernay s'empressa de lui serrer le bras avec vivacité pour lui faire sentir qu'il l'estimait trop pour avoir jamais formé de pareils soupçons.

— Cher Victor, ajouta-t-il, vous savez bien que notre premier entretien a été pour moi décisif... Je me suis aussitôt senti porté à vous aimer comme un frère. Je vous l'ai dit : depuis, je vous ai souvent entendu accuser, mais bien à tort. Vous êtes l'homme qui cachez le plus de cœur et de franchise sous les dehors les plus frivoles... On vous croirait insensible, et cependant vos impressions sont vives. Je tiens à ces amis-là; en général ils sont solides... Mon oncle est franc, véridique, expansif, mais, que vous dirai-je? nous ne nous convenons pas; le plus souvent sa franchise m'afflige...

Tout en devisant ainsi, ils s'approchèrent de quelques groupes de causeurs, et Victor entendit deux officiers du génie, qui discutaient vivement et se demandaient si une femme boiteuse pouvait être citée comme jolie. L'un d'eux rappela madame de La Vallière. L'autre répliqua. Un troisième parla du maréchal; tout en lui rendant justice, on cita de lui plusieurs traits d'orgueil, et de faux honneur qui parurent incroyables.

« Etes-vous comme moi ? dit Davernay à Victor, j'ai souvent aimé à entendre les étrangers parler des personnes qui me sont chères, même n'en dît-on pas tout le bien que j'en pense, mon affection y trouve toujours son compte... Je compare leurs perfections avec les défauts qu'on leur prête, et je jouis en secret des jalousies qu'elles excitent... » On trouvait généralement mademoiselle Mercet jolie; mais sa robe était trop longue, sa coiffure beaucoup trop plate : en somme, sa toilette était une des plus disgracieuses du bal.

Victor comprit alors que, puisqu'on s'en occupait, il était de son devoir de chercher à se rapprocher d'elle. Il se dit que, s'il parvenait à converser avec elle sur un certain pied d'intimité, on le remarquerait, il ferait des envieux, et du moins, il n'aurait pas entièrement perdu son temps en venant à ce bal. Il se dirigea toujours en tenant le bras de Davernay, vers le salon où il avait laissé madame Davernay et sa cousine.

Le jeune anglais, qui avait déjà adressé quel-

ques mots à Adrienne, était maintenant assis à ses côtés. Puis à deux pas, devant eux, se tenait le maréchal, les bras croisés, et adossé à une cheminée. Ses épais sourcils étaient alors presque entièrement rabattus sur ses yeux, son front chauve était sillonné de rides nombreuses qui se combinaient avec une cicatrice peu profonde, à demi recouverte par quelques mèches grises. Ses yeux se fermaient par momens, avec une sorte de béatitude hypocrite qu'on remarque chez certains oiseaux de proie. Sa physionomie avait, en ce moment, un si singulier caractère de laideur originale et de rudesse sauvage, que de loin on l'eût comparé volontiers à un vieil hibou.

Victor malgré son assurance, fut un peu déconcerté de se trouver si près de ce grand corps d'une immobilité effrayante, et de rencontrer sans cesse ces petits yeux vifs, mobiles, roulant dans leur orbite, qui s'attachaient sur lui avec une sorte de tenacité hautaine. Il ne laissa pas de s'incliner avec grâce vers madame Davernay, et de lui dire en souriant quelques

mots auxquels celle-ci ne répondit qu'en dirigeant un regard timide vers son oncle. Victor se pencha aussi vers Adrienne, et se préparait à lui parler avec le même abandon, lorsqu'il vit le maréchal s'avancer brusquement vers lui, et lui frapper sur l'épaule en lui disant :

— Deux mots, monsieur...

Ils traversèrent rapidement le salon; quand ils furent dans l'embrasure d'une fenêtre, les petits yeux du maréchal semblèrent s'agrandir et devinrent étincelans comme un brasier.

— Je vous défends de parler à ma fille, dit-il à Victor, d'une voix contrainte et altérée.

Victor resta confondu d'étonnement. Il crut rêver, et ne put se défendre d'un tressaillement secret, en se voyant dominé par ce grand corps qui le dépassait de près d'un demi-pied; il eut cependant la force d'articuler :

— Pourquoi... monsieur?

Le maréchal lui avait déjà tourné le dos, et s'était éloigné de quelques pas. Il revint subitement à lui.

— Je vous défends de parler à ma fille, re-

prit-il en élevant la voix, et en donnant à son visage une expression plus terrible encore.

Il resta quelques instans devant Victor en conservant la même attitude menaçante, et comme pour observer l'effet de ses paroles.

— Sachez seulement, ajouta-t-il, qu'il n'y a pas d'homme au monde qui me paraisse plus méprisable que vous...

Ces dernières paroles furent prononcées assez haut pour être entendues de quelques personnes. Il se fit un mouvement de bruit et de surprise. On trouva cette scène étrange et déplacée. Mais déjà la foule s'écoulait, les spectateurs se succédaient, et d'ailleurs, ce n'était point le seul fait de ce genre, qu'on eût remarqué dans cette étrange réunion.

Le maréchal alla retrouver sa fille qu'il avait laissée à côté du jeune anglais blond. Il traversa les salons avec un maintien plein d'assurance et une dignité presque théâtrale , en regardant d'un air de mépris les gens qui avaient osé censurer sa conduite. Il offrit le bras à madame Davernay,

et sortit du salon en s'appuyant sur l'épaule de Davernay, et en affectant de s'entretenir avec lui de choses indifférentes et étrangères à ce qui venait de se passer.

X.

Jusqu'alors, une des maximes favorites de Victor avait été celle-ci : « Abaisser les autres, à condition de n'être jamais abaissé soi-même. » Cette maxime, qui était devenue en quelque sorte une des bases de sa vie, se trouvait étrangement contrariée par la scène de la veille et l'inexplicable interpellation du maréchal. Il dormit quelques heures à peine d'un sommeil lourd et embarrassé. Les événemens,

les souvenirs se pressaient à la fois dans sa tête, et le mettaient dans cet état convulsif où les impressions se multiplient et deviennent à la fois lucides et confuses. Par moment, il se croyait encore sous le poids d'un rêve qui, sans doute, allait disparaître aux premières lueurs du jour. Lui, toujours favorisé du hasard, qui était sorti avec tant de bonheur et d'éclat des affaires même les plus dangereuses, comment se trouvait-il engagé dans un événement qui contredisait si ouvertement ses antécédens et les actions les plus ordinaires de sa vie? Il s'indignait et s'emportait contre lui-même. C'était une secousse à la fois si vive et si imprévue! Un homme tombant, du milieu d'un jardin fleuri et enchanté, au fond d'un précipice, n'eût été, à coup sûr, ni plus ému, ni plus surpris que lui.

« Que vont penser les membres de la société? » s'écria-t-il en se réveillant. Telle fut sa première pensée; l'opinion d'autrui avant toute chose. Mais bientôt, rougissant de ce mouvement de faiblesse, il se leva et se pré-

para à monter à cheval, comme de coutume : « Un homme à cheveux blancs! répétait-il sans cesse, un homme que l'âge devrait diriger à défaut de l'expérience! Quelle singulière conduite! Quel inexplicable mélange de fougue, d'emportement et de hauteur affectée! »

— Eh! que m'importent ses cheveux blancs, ajoutait-il bientôt après; s'il est d'âge à faire une insulte, il doit être d'âge à la réparer. Me défendre de parler à sa fille, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu, et cela, au milieu d'un bal! Cet homme est fou assurément; ou bien, il est sujet à des égaremens, à des vertiges... Il doit être de première force à l'épée... De toutes manières, je dois me battre...

Il resta quelques instans à réfléchir :

— Me battre! avec un homme qui n'a peut-être plus la force de tenir une arme; qui paraît abattu, souffrant, marche avec peine; dont les traits marquent l'affaissement et la fatigue; comment se défendrait-il? Et si je le tuais!... Un homme de cœur, que tout le monde révère! Un ancien soldat, ridé, voûté; qui a en-

tendu vingt fois peut-être siffler les balles à ses oreilles sans sourciller! Que de reproches s'élèveraient alors contre moi! Quelle accusation!.. Quelle affaire!.. Ce duel me perdrait sans retour : il réveillerait contre moi la haine de mes détracteurs et de mes ennemis... Hélas! on n'a déjà que trop parlé de moi!...

Il se fit apporter ses fleurets, et essaya quelques coups. Jamais il n'avait eu pour adversaire un homme de la taille du maréchal. «Quelle rapidité, s'écria-t-il en se complimentant lui-même, quel jeu à la fois sûr et brillant! » Alors, pour la première fois depuis trois mois, le souvenir du jeune colonel qu'il avait tué en duel lui revint à l'esprit. Il se demanda s'il n'existerait pas quelque lien d'amitié entre ce jeune colonel et le maréchal? Les militaires se rendent parfois solidaires les uns pour les autres dans certaines querelles. Ils reçoivent et exécutent fidèlement les volontés des mourans. Mais la différence d'âge rendait ici une liaison de ce genre impossible. Un homme jeune encore et un autre d'un âge

aussi avancé n'avaient guère pu se trouver amis et compagnons d'armes. Le colonel Charles avait à peine trente ans; le maréchal en avait plus de soixante. D'ailleurs, n'avait-il pas été convenu entre les témoins qu'on garderait de part et d'autre le silence sur cette funeste affaire? Mais il y avait au fond de tout cela un mystère incompréhensible. Était-ce le hasard? Était-ce une vengeance préméditée? Était-ce une provocation ou le désir d'une vaine querelle?..

«Je puis être un fat, pensait Victor, mais assurément je ne suis pas un lâche... On a pu souvent avoir envie de me dire mes vérités en face; mais personne ne s'y est encore hasardé. Après tout, le maréchal n'est plus à l'âge où l'on va de soi-même à la rencontre d'un duel. Ses regards, le peu de mots qu'il a prononcés annonçaient plutôt une fureur concentrée que l'emportement du moment... Mais pourquoi me traiter ainsi?... Que ne s'expliquait-il au moins avant d'entrer aussi singulièrement en matière? »

Afin d'obtenir quelques éclaircissemens sur

cette affaire, il comprit que le plus sûr parti à prendre était de s'adresser directement à Davernay. Il lui ferait jurer de garder inviolablement le secret, et saurait, d'une manière détournée, si cette scène n'était qu'une simple boutade de la part de son oncle, le fait d'un vieillard bizarre et un peu fou, ou bien, la conséquence de quelque événement antérieur qu'il ignorait.

Rien ne dispose à l'amour comme le malheur. Il semble qu'alors le cœur s'ouvre plus aisément aux impressions tendres qui se rattachent même aux objets les plus indifférens. Ainsi, en montant l'escalier de l'hôtel qu'habitait Davernay, Victor revit avec un sentiment de plaisir un petit oranger auquel il s'était plu à arracher chaque jour quelques feuilles, dans le temps où il était encore passionnément amoureux. Alors, constamment rebuté, il se résignait à venir subir à cette porte une défense presque toujours inflexible. A présent, l'oranger avait perdu toutes ses feuilles; il était à peu près mort : l'air froid de ce vaste

escalier de pierre lui avait été funeste. Si Victor n'eût pas été en ce moment presque détaché de sa passion, il eût sans doute tiré de là quelque présage superstitieux. Il eût compris que le cœur se dépouille aussi bien vite de ses plus chères illusions. L'homme ferme et résolu exerce sa force contre les circonstances importantes; mais il succombe presque toujours dans certains sentimens de détail qu'il n'a pu prévoir.

Victor s'obstinait à regarder le maréchal comme un despote absolu, incommode, qui devait éteindre autour de lui toute sensibilité, et courber les gens qui l'entouraient sous la domination de son joug de fer. Sa fille devait être une de ses premières victimes. Chétive et timide comme un enfant, comment s'accommodait-elle aux manières de ce vieillard brusque et hautain? Victor éprouvait pour elle cette sympathie mêlée de compassion qu'on accorde à un être plus faible que soi. Du reste, il planait sur tous les membres de cette singulière famille une sorte d'intérêt mystérieux qui en formait comme un monde à part. Cha-

cun avait un tour particulier de sentimens et de pensées. Mademoiselle Mercet, plus inexplicable encore que son père, était restée dans l'esprit de Victor comme une image aimable et tendre qui devait adoucir les paroles mortifiantes de l'impétueux maréchal. Puis, par moment, il regrettait d'être moins vif et moins emporté. Il faisait un retour sur lui-même, et avait en quelque façon besoin de s'exciter pour ressentir comme il convenait un si terrible affront.

Davernay était absent et sa femme occupée à recevoir quelques amis de son mari. Victor se sentant trop ému et trop accablé pour entrer dans le salon, se fit ouvrir la porte du boudoir que le lecteur connaît déjà. Il aimait passionnément les fleurs; ce boudoir en était rempli. L'attendait-on? Était-ce un hommage imprévu qui s'adressait à lui? Avait-elle voulu flatter indirectement ses goûts? « Une femme se forme si vite! disait-il. Cette pièce est maintenant un aimable sanctuaire dont l'accès doit rester à jamais fermé aux ennuyeux. Ainsi se

trouve réalisé ce projet que nous formions ensemble du temps de nos premiers entretiens. Je soutenais alors que l'esprit d'une femme se mesure presque toujours à la pièce qu'elle occupe de préférence. Un salon vaste fait supposer qu'elle a besoin d'un grand nombre de courtisans et de flatteurs pour l'occuper et la distraire. Un petit réduit prouve au contraire qu'elle se contente d'un cercle d'amis choisis, et sait se suffire à elle-même. »

Les tableaux qui ornaient autrefois ce boudoir avaient disparu. Restait un petit portrait à la mine de plomb, suspendu dans l'ombre, et fort simplement encadré. Victor reconnut le crayon facile et léger de madame Davernay. Elle avait fait le portrait de sa cousine Adrienne; la ressemblance était frappante. Elle avait su saisir le moment fugitif où mademoiselle Mercet souriait avec grâce et candeur. Tout en conservant son expression de noblesse, sa physionomie avait cependant perdu son caractère habituel de mélancolie. Victor examina ce portrait attentivement, cherchant à y démêler les senti-

mens, et le caractère de celle dont il rappelait si bien les traits. Son regard tendre et suppliant annonçait la bonté ; il semblait, par momens, que ce portrait dût parler, et sa voix avait sans doute un accent de divine douceur. « Pardonnez à mon père, disait-il, je lui ai moi-même pardonné tant de choses! » Idée flatteuse et douce! Voir cette jeune fille plaider par sa beauté, et chercher à réparer par un sourire les injustices et les emportemens d'un père! Victor se plaisait en même temps à réunir dans son esprit les principales circonstances de l'entretien de la veille. Lui seul avait eu le pouvoir d'arracher mademoiselle Mercet à sa rêverie. Elle l'avait écouté attentivement, il s'était entretenu avec elle pendant près d'une heure, et d'une façon piquante, animée; du moins, il le pensait. La présence d'une femme aimable et jolie a le don de nous rendre indulgens sur nous-mêmes.

Victor s'approcha d'un guéridon où se trouvaient un petit chevalet, une boite de couleurs, des pinceaux encore humides, et un bouquet

de roses à demi effeuillé; il comprit que madame Davernay n'avait pas renoncé à ses anciens goûts. Tout en accusant les importuns qui l'arrachaient à ses travaux de prédilection, il se mit à examiner chaque objet en détail, délicieuse occupation pour un observateur, et qui permet de surprendre les secrets de la femme qu'il aime. Tout-à-coup, au milieu des crayons et des dessins, il aperçut une lettre qui venait d'être ouverte et sans doute, n'avait pas eu le temps d'être achevée. Il lut la signature : « Adrienne Mercet. » Il n'était, comme bien des gens, discret qu'autant qu'on dût lui tenir compte de sa discrétion. Or, ce nom de Mercet l'occupait trop vivement en ce moment, pour qu'il pût résister au désir de connaître le contenu de cette lettre; il lut :

. . . .

« Sais tu bien, chère cousine, que tu m'as fort embarrassée, le jour où tu m'as instamment priée de te dire franchement ce que je pensais de M. Victor de Chélan, le nouvel ami

de ton mari, et le tien. Tu n'ignores pas que j'ai le défaut d'être un peu sévère; je t'ai souvent chagrinée par mes réflexions : je manque de vivacité, d'élan, je raisonne parfois comme une vieille fille; que veux-tu?.. cela tient, je crois, à mon éducation, à certains préjugés dont je ne puis me défaire, joints à ce que je vis habituellement seule et éloignée du monde.

« Sans t'en douter tu m'as causé hier un moment de véritable embarras, quand tu m'as présenté M. de Chélan. Rien qu'en remarquant ce maintien rempli de prétention, cette figure raide où se peint si bien le contentement de soi-même, cette mise ridiculement recherchée, j'étais défavorablement prévenue contre lui, et notre entretien n'a que trop bien confirmé mes préventions. Prends mon jugement pour ce qu'il vaut, ma chère Julie : blâme-le, repousse-le, tu en as le droit... Que tu es heureuse, toi! grâce à ton naturel aimant et facile, tu t'enthousiasmes, tu ne vois en général que le bon côté des choses... C'est un défaut que j'ai souvent envié, car la raison et ses froides

lumières ne sauraient en tenir lieu.

« Pour être franche avec toi, je te dirai donc qu'on n'a pas, suivant moi, le ton plus commun ni plus vulgaire que ne l'a M. de Chélan. On a peine à comprendre, qu'avec son nom et sa fortune, il ait si peu de distinction. On s'aperçoit qu'il n'a jamais vécu qu'avec des gens sans manières. Tout en lui annonce la mauvaise compagnie. Un amour propre excessif, la plus ridicule vanité percent dans tout ce qu'il dit. Il est aisé de voir, qu'il n'a jamais aimé au monde, flatté et admiré qu'un seul être, objet habituel de son culte et de son estime : et cet être, c'est lui-même.

« Ensuite, quel langage! quel ton! Peut-on pousser l'ignorance à ce point? Enfin, croirais-tu *qu'il ne parle pas même français?* Je n'exagère pas. Il a essayé de m'entretenir hier de l'Italie et de la Sicile qu'il prétend avoir vues. Il m'a dit sur Rome et sur Naples, des choses si ridicules, si singulières, que j'ai failli plus d'une fois éclater de rire. En lui parlant je pensais à ces jeunes étrangers qui nous en-

touraient : à ces Allemands, à ces Russes, si instruits pour la plupart, si réservés, connaissant à fond deux ou trois langues, et parlant de tout ce qu'ils ont vu avec tant de goût, et de modestie! « Que penseraient-ils de la France, disais-je en moi-même, s'ils entendaient un homme qui passe pour élégant et distingué avoir, avec une femme, un entretien pareil? »

« Frédéric m'avait priée hier de sonder mon père pour savoir s'il voudrait permettre que M. de Chélan lui fût présenté. J'étais sûre d'avance de sa réponse. Mon père est depuis quelque temps si sombre, si chagrin, qu'il devient presque impossible de vivre avec lui ! Ensuite, je ne sais comment hier, en revenant du bal, je me suis mis à prononcer le nom de M. de Chélan. Mon père a tressailli, s'est penché vers moi, et m'a pris brusquement la main : « Au nom du ciel! ma fille, m'a-t-il dit , si vous m'aimez, ne prononcez jamais devant moi le nom de ce fat.

» Adieu ma Julie, etc... »

Quand Victor eut achevé de lire cette lettre, sa première pensée fut de courir à une glace, afin d'examiner s'il ne lui était pas survenu dans les traits, quelque changement, quelque altération sensible qui justifiât le singulier portrait que mademoiselle Mercet avait tracé de lui : « Cette lettre ment indignement, s'écria-t-il d'une voix suffoquée, cette jeune fille est folle, elle n'a rien vu; les conventions et les usages du monde lui sont inconnus; sa lettre est d'une injustice révoltante, elle est piquée contre moi, ou bien.... ou bien.... »

La colère, la honte l'étouffaient. Il resta quelques instans confondu, anéanti, roulant à la fois dans son esprit mille projets de vengeance, et ne sachant auquel s'arrêter ; s'emportant tour à tour contre le père et la fille.

— Ainsi, s'écria-t-il, en agitant la tête, voilà qui est décidé, je ne suis qu'un sot. Je n'ai ni sentimens, ni idées, ni manières. On m'accable, on me refuse tout. Quels procédés! Et ce sont là des gens bien élevés! Moi qui me sentais disposé à les aimer, à les soutenir au be-

soin ! Oui, je me serais volontiers battu pour eux : je ne sais pourquoi, ils m'inspiraient une certaine pitié, je les plaignais... et ce père qui m'insulte en plein bal, et la fille si simple, si douce en apparence, qui écrit sur moi deux pages entières de duretés, d'injustices ? Aurait-elle raison ? serai-je en effet aussi nul qu'elle le dit ? Ah ! quel abîme ! quelle déception ! Comme ils se sont joués de moi ! Pourquoi le sort a-t-il mis sur mon chemin cette orgueilleuse famille ? »

Madame Davernay parut. Son premier mouvement qui se fit avec une rapidité surprenante, fut de jeter son mouchoir sur la lettre d'Adrienne; qui se trouvait sur le guéridon. Victor courut à elle, et lui baisant les mains avec transport :

— Ah ! ce n'est pas vous, s'écria-t-il, qui m'attaqueriez ainsi dans tout ce que mon amour propre et mon honneur ont de plus sacré. Vous me connaissez, vous m'avez parfois rendu justice ; vous n'avez jamais été pour moi rigoureuse ni implacable....

Madame Davernay ne comprit rien à ce trou-

ble. Victor ne voulut pas se trahir. Il affecta de jouer avec la chaîne de son lorgnon, et comme deux chaînons s'étaient mêlés, sans qu'il pût parvenir à les désunir, il la brisa dans un mouvement de rage :

— Je venais... dit-il, pour vous voir, m'informer de... vous ; hier au bal, vous paraissiez tremblante, agitée ; et même maintenant, d'où vient votre émotion ?.. Pourquoi détournez-vous la tête ?...

— Rien, ce n'est rien, reprit-elle.

Elle resta quelques instans plongée dans la stupeur :

— Ah ! tout est fini, s'écria-t-elle tout à coup, nous sommes perdus...

Elle s'interrompit et couvrit son visage de ses mains, afin de cacher les larmes qui remplissaient ses yeux. Victor la supplia de parler; il pensait à la lettre d'Adrienne, et s'attendait à se voir repoussé avec hauteur. Il était à la fois surpris et touché de ne voir sur son visage que les signes du plus grand accablement. Alors, pour la première fois, il put apprécier le degré

de bonté que renfermait ce cœur discret et sensible.

— Oui, je me suis perdue, reprit-elle, et comme une insensée. Frédéric a toujours été pour moi le meilleur des amis : il m'aimait plus que sa vie. J'ai obéi à je ne sais quel égarement funeste, je vous craignais, je me défiais de vous, et pourtant, j'ai cédé presque sans combat, sans résistance... Que pensez-vous de moi ? N'est-il pas vrai que vous me méprisez ?... Mon Dieu ! croira-t-on qu'une femme ait pu pousser l'égarement au point de devenir la maîtresse d'un homme qui ne pouvait l'aimer ?... hier, au bal, je vous parlais, et vous me répondiez à peine ; mes yeux s'attachaient sur vous et vous ne me regardiez pas. Vous paraissiez distrait, fatigué, vos regards, vos pensées s'adressaient à une autre... Ah ! monsieur, avouez que ma cousine était hier bien jolie !...

— Oui, fort jolie, dit Victor d'un air distrait, et en détournant la tête. — Ce portrait est-il de vous ?..

Elle ne lui répondit pas de peur de l'offenser.

Elle cherchait à lui cacher sa peine, mais ce mélange d'amertume et d'indifférence augmentait encore son supplice; elle se leva.

— Adieu, monsieur, lui dit-elle d'une voix al térée, vous êtes en vérité bien cruel aujourd'hui pour moi!...

Au moment de sortir, elle le regarda une dernière fois : ses yeux étaient inondés de larmes. Il est des femmes que l'affliction embellit. Victor éperdu s'empara de sa main, et ne sut que la regarder silencieusement, sans oser lui exprimer ce qu'il ressentait.

— Juliette, s'écria-t-il, je vois bien à vos gestes, à vos paroles, que vous ne me comprenez plus; vous êtes agitée par quelque tourment secret. Pourquoi ces larmes? que faisiez-vous tout à l'heure? Avec qui vous trouviez-vous? Qui donc élevait ainsi la voix dans ce salon ?.. Mais parlez donc, madame, vous me désespérez par votre silence... Serait-ce quelque événement fâcheux? la fortune de Davernay serait-elle menacée? qu'il dispose de moi, tout ce que j'ai est à lui, vous le savez. Qu'on dise que je

manque d'esprit, que je n'ai ni âme, ni délicatesse. Mais on ne m'accusera pas, j'espère, de manquer de générosité....

Cette dernière réflexion acheva d'accabler madame Davernay. Ces offres lui parurent le comble de l'avilissement. Elle fut choquée d'autant plus vivement, qu'elle venait de converser avec quelques amis qui avaient cru devoir l'avertir des dangers que courait Davernay dans les affaires où il s'était engagé. Victor ne sachant comment arrêter ses larmes qui continuaient de couler, se décida à lui parler indirectement de ce qui l'intéressait afin de faire diversion à son chagrin.

— Savez-vous bien, reprit-il, en affectant l'indifférence, que si votre cousine est spirituelle et jolie, en revanche, elle a pour père un homme singulièrement intolérant? Il m'a interpellé hier au bal de la façon la plus inconvenante, et cela brusquement, sans préparatif et sans cause... Me connaît-il, m'a-t-il jamais rencontré?.. Enfin, vous me voyez fort irrité contre lui; qu'il soit ou non sujet à des accès

de folie, il me faut une explication, une vengeance... Je suis prêt en un mot à me battre avec lui...

Madame Davernay ne comprit pas le sens des paroles de Victor. Elle s'empressa de lui assurer qu'elle aimait sincèrement son oncle; la manie dominante du maréchal était, il est vrai, d'afficher un mépris et une haine déclarée pour tout homme qui annonçait quelque prétention à l'élégance. « Mais, reprit-elle en baissant les yeux, ne devez-vous pas lui passer quelques boutades, quelques inégalités d'humeur?.. surtout en faveur de sa fille...

— Le maréchal n'a jamais eu qu'une fille? interrompit Victor, qui pensa aussitôt au moyen de se venger.

— Adrienne... puis Charles, un jeune homme accompli, colonel de cavalerie, et qui, après avoir obtenu un congé, est parti il y a trois mois pour l'Egypte...

— Charles... un colonel! s'écria Victor, quel âge a donc ce colonel?..

— Le vôtre...

— Aurait-il par hasard le teint fortement basané, des moustaches épaisses, des sourcils touffus comme ceux de son père?...

— Oui, le connaîtriez-vous?..

— Non... non, ajouta-t-il d'une voix éteinte; madame, vous pourrez me rendre un grand service, me sauver la vie... ne vous plaignez pas, n'accusez pas le ciel... Juliette, ah ! je suis cent fois plus malheureux que vous!...

Il sortit brusquement sans donner à madame Davernay l'explication de cette phrase étrange. Il alla s'enfermer chez lui, en proie à la plus vive inquiétude. Cette absence de trois mois, cette fatale coïncidence d'âge, d'extérieur et d'époque, tout lui montrait que l'événement cruel qu'il redoutait, n'était que trop réel. Il était donc vrai : ce jeune colonel qu'il avait tué en duel trois mois auparavant était le fils du maréchal Mercet. Ainsi s'expliquaient la scène du bal, les regards menaçans du maréchal, cet affront prémédité sans doute. Toutes ses pensées étaient bouleversées; l'indignation du père, la

lettre de la fille, tout cela se confondait à la fois dans une seule idée de vengeance, dont il ne comprenait pas encore le délai et l'ajournement. Les objets avaient pris tout à coup à ses yeux une teinte nouvelle. Le maréchal lui semblait avoir grandi de plus d'un pied. Davernay n'était plus pour lui qu'un cœur dissimulé, un faux ami. Adrienne devait être uniquement acharnée à le poursuivre de ces perfidies sourdes et cruelles, que les femmes emploient si habilement contre les gens qu'elles haïssent. C'était un complot général, une réunion de diverses volontés tournées contre lui. Juliette seule avec ses beaux yeux languissans, et si souvent inondés de larmes, lui semblait devoir être exceptée de cette ligue. C'était une protectrice que le sort lui avait réservée; une consolation au milieu de tant d'inquiétudes et d'angoisses.

— Après tout, s'écria-t-il en se levant brusquement, qu'ai-je à craindre? Les choses ne se sont-elles pas passées dans les règles? S'il est vrai que le maréchal soit le père de ce jeune homme que j'ai tué, c'est un grand malheur

sans doute; mais que peut-il exiger de moi? que je me batte? Eh bien! je me battrai avec lui ou avec tout autre; je risquerai, s'il le faut, ma vie, et verserai mon sang jusqu'à la dernière goûte pour le satisfaire....

Au milieu de ces incertitudes, les termes vifs et piquans de la lettre d'Adrienne lui revenaient par momens à l'esprit, comme un de ces refrains vagues et inquiétans qui se reproduisent sans cesse, dans l'agitation de la fièvre.

— Eh bien! j'aurai du courage, ajoutait-il, je lirai obstinément nuit et jour; une fois sorti de cette maudite affaire, je m'instruirai, je réfléchirai; je pourrai accabler à mon tour cette jeune orgueilleuse qui m'a jugé dans un seul entretien où je me suis imprudemment livré sans me tenir sur mes gardes, sans même soupçonner qu'elle cherchât à m'observer et à profiter de mes aveux et de ma confiance...

Mais bientôt il comprenait la bizarrerie de ces divers projets. A quoi bon mettre tant d'importance à cet événement? Pourquoi s'occuper si long-temps d'une jeune fille dont le seul mérite

était de l'avoir jugé avec injustice et prévention? « Sans cette lettre, disait-il, sans ses railleries, je l'aurais oubliée déjà. Elle ne m'eût pas occupé plus long-temps que tant d'autres femmes. »

Il sonna, et prit la résolution de ne plus s'occuper de la famille Mercet, et de rompre même brusquement avec madame Davernay, qui le ramènerait sans cesse dans un même centre d'émotions et d'idées. Pour se distraire et éloigner les préoccupations de cette affaire, il résolut même de donner un dîner le lendemain, afin de se rapprocher de ses amis, dont il s'était tenu éloigné depuis trop long-temps.

Comme il venait de sonner, son domestique entra et lui remit un billet ainsi conçu :

« Votre intention, monsieur, est sans doute de donner suite à ce qui s'est passé hier entre nous au bal de l'ambassade. Vous attendez une réparation ; je suis tout prêt à vous l'accorder. Je vous dirai même que je la désire au moins autant que vous ; il vous sera fa-

cile d'en deviner le motif. N'alléguez ni mon âge ni l'inégalité d'un pareil combat. Tôt ou tard, il faudra que vous en veniez là. Vous devez vous battre avec moi, comme vous vous êtes battu avec mon pauvre fils. Si vous refusez, je vous poursuivrai, je vous insulterai plus publiquement encore que je ne l'ai fait hier, jusqu'à ce que vous m'ayez enfin accordé une vengeance sur laquelle je compte, que je médite depuis long-temps, et que j'obtiendrai, monsieur, n'en doutez pas...

Le maréchal MERCET. »

Victor, après avoir lu ce billet, resta quelques instans confondu et plongé dans la surprise et l'abattement. Quelle vigueur! Quel caractère bouillant sous les apparences de l'épuisement et de la fatigue! Un vieillard! Un corps tremblant et affaissé, et qu'animait une volonté si énergique! Ainsi, c'était bien lui. Un père justement offensé qui sollicitait un combat pour venger la mort d'un fils; obéissant à la voix d'une affection déçue et peut-être à

l'impulsion irrésistible du vieux point d'honneur militaire! Victor lut et relut à plusieurs reprises la lettre du maréchal; puis, il la replia, et dit d'un grand sang froid : « Assurément, je ne me battrai pas avec lui. »

Après s'être ainsi prononcé, il éprouva un grand soulagement d'esprit, tout en envisageant cependant avec une certaine inquiétude les suites que cette affaire pourrait avoir. Nous le laisserons en proie à l'agitation causée par cette succession d'événemens qui s'étaient enchaînés autour de lui depuis quelque temps avec tant de rapidité, et nous nous transporterons pour quelques instans chez Beauvoisin où nous trouvons rassemblés les principaux membres de la société, Alfred Laval, Dormesnil, Alfred de Sereuil, etc.....

Ils connaissaient déjà l'affaire de Victor et du maréchal : on en parlait. Il y avait, suivant l'ordinaire, autant de versions et de conjectures que d'interlocuteurs. Chacun modifiait à sa manière les paroles insultantes que le maréchal avait adressées à Victor. On attribuait cet évé-

nement à mille causes différentes les unes des autres, et toutes bien éloignées de la vérité. Comment concilier cet événement avec la réputation d'homme intraitable et querelleur que de Chélan s'était faite?

— Messieurs, dit Beauvoisin, voilà qui est à coup sûr inouï parmi nous, et je soutiens, moi, qu'il est bon d'observer attentivement la conduite que de Chélan va tenir en cette circonstance. Le fait de nous réserver à ce propos la faculté de l'exclusion d'un membre de la société serait peut-être une mesure bien prompte et bien rigoureuse... Si, cependant, d'ici à quelques jours, de Chélan n'avait pas pris une décision nette, s'il tergiversait, n'aurions-nous pas le droit de soumettre sa conduite à un contrôle général ?...

—Messieurs, interrompit Alfred de Sereuil, je vois avec peine que nous tendons à nous désunir et à nous isoler, et cela, par des motifs futiles et misérables. Ainsi, je demanderai, moi, pourquoi Beauvoisin et de Chélan ont entièrement cessé de se voir? Faut-il donc qu'une

rivalité, un conflit d'amour propre sème la discorde entre deux hommes qui, dans l'intérêt de la société, devraient à jamais rester unis?.. Eh! quoi! parce que, dans une lutte insignifiante, l'avantage sera resté à de Chélan, faut-il pour cela?...

— C'est faux, interrompit Beauvoisin d'une voix forte, je soutiens que, dans aucun cas, M. de Chélan n'a eu l'avantage sur moi... Je le lui soutiendrai en face, à lui-même...

— Eh! que m'importe, reprit Alfred de Sereuil, que ce soit vous ou de Chélan qui l'emportiez?... Est-ce donc là un motif de discussion? Chacun de nous n'a-t-il pas son mérite?... Je suis indigné, en vérité, de trouver chez des hommes, si distingués d'ailleurs, aussi peu de générosité et de grandeur d'âme!...

— Oui, je sais, dit Beauvoisin d'un ton piqué, qu'ici, on n'a jamais manqué de placer de Chélan au-dessus de moi, même contre tous les principes du bon sens et de la justice...

— Non pas, non pas, vous exagerez; car personne, mieux que moi, ne sait vous rendre

justice. D'abord, vous avez plus d'esprit que de Chélan, ensuite, je soutiens qu'il tire des armes infiniment moins bien que vous... Quel avantage vous avez sur lui; le fleuret à la main! votre jeu est sans comparaison plus noble, plus sage et plus réglé que le sien. Vos dégagemens sont incomparables! Dans un duel, je parierais toujours pour vous; mais ceci n'empêche pas que le jeu de Victor n'ait aussi son mérite!... Ah! croyez-moi, abjurez ces vaines querelles, vous êtes trop élevés, trop supérieurs l'un et l'autre pour chercher à vous nuire par d'indignes moyens, et pour ne pas vivre en parfaite intelligence...

Beauvoisin qui avait toujours eu la vanité pour principal mobile de ses actions, se sentit un peu calmé par les éloges qu'on accorda unanimement à son esprit et à ses dégagemens. Il déclara qu'il était prêt à se réconcilier franchement avec Victor, quand l'occasion s'en présenterait, sauf pourtant quelques conditions qu'il comptait lui prescrire. Il avait senti que le meilleur parti à prendre était

d'abjurer, en apparence, toute animosité, afin de cacher l'importance qu'il avait mise à la conquête d'une femme qui l'avait presque constamment rebuté. Ensuite, il calcula que son rival avait été assez publiquement abaissé au bal de l'ambassade. De long-temps il n'avait éprouvé un sentiment de joie aussi vif. Cette raison fut une de celles qui le décida à se rapprocher de Victor.

— Mais enfin, dit Dormesnil, connaît-on le vrai motif de la querelle survenue entre de Chélan et le maréchal?...

—On parlait dans le bal de quelques paroles inconvenantes et hasardées que Victor aurait adressées à la fille du maréchal.....

— Notre ami, reprit en souriant Beauvoisin, a donc enfin rencontré son maître en fait de fougue et d'énergie! Un vieillard! oser au milieu d'un bal l'accuser de lâcheté! c'est une action d'éclat!... Mais ne parlons plus de cela; j'ai promis, quant à moi, de laisser cette querelle prendre le tour qui conviendrait à l'offensé... Messieurs, j'ai dit que je consentais à

tendre la main à M. de Chélan; eh bien! je le répète; et de plus, pour lui être agréable, je propose même que nous ne lui disions pas un mot de son affaire avec le maréchal, et que nous paraissions l'ignorer...

— Adopté! s'écria Alfred de Sereuil; à demain, messieurs, chez moi à six heures, sans faute... Mais, au nom du ciel, Beauvoisin, point de discussions, de querelles; vous savez que je déteste le bruit et l'éclat... Vivons en paix, et ne donnons pas beau jeu à nos détracteurs, en laissant nos rangs s'éclaircir et en manquant aux devoirs que le sang froid et la dignité nous imposent...

— Rassurez-vous, Alfred, reprit Beauvoisin d'un ton grave, j'ai promis de me modérer, cela doit vous suffire. Il faut de la prudence et de la tenue, je le sais; et après tout ce que de Chélan a fait pour m'abaisser, on me saura gré, j'espère, du sacrifice que je fais en consentant à lui donner la main. Demain, tout se passera selon les lois de la plus exacte bienséance.

XI.

Il fallut de longues négociations et plus d'un pour-parler pour décider Victor à se rendre à ce dîner. Les gens qu'il appelait autrefois ses amis, lui inspiraient maintenant une sorte d'éloignement invincible qui lui rendait leur commerce et leur langage insupportables. Il les regardait comme la cause principale de son infériorité en fait d'esprit; c'était à eux qu'il attribuait cette imperturbable assu-

rance, ces manières ridicules et exagérées qui venaient de lui être si cruellement reprochées. Il se rapprochait d'eux involontairement, sous plus d'un point; car, tous tant que nous sommes, nous vivons toujours un peu sous l'influence des défauts et des qualités des gens qui nous entourent : « Voilà bien le monde, disait Victor, on nous juge collectivement; on me confond avec eux, et on ne sait pas combien il m'a fallu d'efforts pour conserver, au milieu de pareils gens, un peu de sentiment et d'indépendance. »

Il craignait ensuite que ce dîner ne cachât quelque piège ou quelque complot tramé contre lui : « Que m'importe, après tout ? ajoutait-il ; s'ils paraissent instruits de mon affaire avec le maréchal, je me retire à l'instant même. Si quelqu'un se permet de faire la moindre allusion à cette querelle, je le soufflète publiquement, je me bats le lendemain avec lui, je le tue, et nous verrons après si les rieurs continuent à s'égayer à mes dépens. » Tel fut le motif qui

l'engagea à céder aux instances de Paul de Pressac et d'Alfred de Sereuil. Il tenait à prouver que jamais il n'avait eu plus de titres aux honneurs et à la déférence de la société.

Cette réunion, comme toutes celles qui ont une réconciliation pour objet, devait être froide et contrainte. Chacun s'y attendait. En entrant, Beauvoisin déclara que Davernay était un homme d'une rare intelligence et du plus haut mérite. Il était sur le point de faire une grande fortune, et cela, grâce à lui. Les filatures de... rendaient déjà d'énormes bénéfices. Le procédé de fabrication était pour rien. Les rapports ne pouvaient manquer d'être considérables : « Quel dommage, disait-il, que je n'aie pu m'engager dans cette entreprise! je serais maintenant plus riche que je ne le suis; j'aurais, de plus, rendu service à des gens dont j'estime l'activité et le caractère. »

On discuta le pour et le contre, on fit des objections. » Les gens de ce département-là étaient, disait-on, en général durs, tracassiers, sans loyauté; les ouvriers exigeans et

difficiles à manier. Tout cela devait être considéré. »

Beauvoisin abandonna bientôt ce sujet, et se mit à parler d'une fabrique de draps de première classe qui venait d'être créée à Sédan. Ce placement offrait plus d'avantage encore peut-être que le premier. Les laines françaises étaient en ce moment en baisse, et avec des capitaux, on pouvait leur imprimer un subit mouvement de hausse. Du reste, rien de plus aisé que de faire concurrence aux principales fabriques de Louviers et d'Abbeville. L'Espagne et les Échelles du Levant faisaient déjà d'importantes commandes. Les débouchés ne manqueraient pas. Beauvoisin démontra clairement les avantages et les bénéfices que présentait cette entreprise. Chacun l'écoutait attentivement; car personne n'avait mieux que lui, l'art de présenter surtout la face avantageuse et brillante d'une affaire. Sur d'autres points, son esprit était un peu restreint; mais dès qu'il s'agissait d'intérêt, il acquérait tout-à-coup une pénétration

et une sagacité singulières. Il était bien rare qu'il se trompât.

On se mit à table. A la demande d'Alfred de Sereuil, Victor et Beauvoisin se tendirent la main et s'adressèrent quelques mots de bienveillance. Cependant, leur contrainte était visible; on n'abjure pas en un jour une animosité d'ancienne date. Victor paraissait préoccupé, soucieux; ses gestes, ses paroles brèves et saccadées indiquaient un malaise secret. Il lui tardait que ce repas fût achevé. Peu à peu, cependant, sa figure s'éclaircit; la cave d'Alfred de Sereuil était fort bien montée; les convives devinrent insensiblement plus confians et plus expansifs. Victor sentit alors se réveiller en lui son ambition et son ancien désir de briller. Il dit tout ce qui lui vint à l'esprit, coupa la parole à ses interlocuteurs, se montra tour à tour tranchant, railleur, absolu, et finit par donner à entendre que les hommes étaient bien dupes de ne pas suivre, en toutes choses, leur premier mouvement; et qu'enfin, en venant à ce dîner, il avait cru faire un acte de bonne

grâce et de condescendance dont on ne paraissait pas lui tenir compte.

Autrefois, dans ses jours d'éclat et de prestige, de pareilles manières eussent peut-être excité l'admiration et passé pour un trait de noble hardiesse; mais ce jour-là, elles furent jugées téméraires et déplacées. « Il me semble, dit tout bas Beauvoisin à son voisin de table, que, pour un homme abaissé et vaincu dans son orgueil, de Chélan montre bien peu de réserve et d'humilité. » Alfred Laval sourit d'un air approbateur. Beauvoisin et lui détestaient Victor, mais par des motifs différens: l'un, parce qu'il ne voyait en lui qu'un rival dangereux et acharné à lui nuire; l'autre, par instinct d'imitation, et pour flatter le sentiment habituel et dominant de son intime ami.

Après le dîner, on passa dans une salle de billard élégamment éclairée, qu'Alfred de Sereuil avait fait récemment construire à la suite de son salon. Chacun en loua la disposition et l'ordonnance. Il n'y eut que Victor qui trouva à exercer son blâme. Il est vrai que, par

système, il déclarait tout ce qui ne lui appartenait pas, affreux et détestable. Puis, en ce moment, ses soucis cachés augmentaient encore son mécontentement ordinaire. Pour se distraire, il s'approcha du billard, s'empara d'une queue, et dit : — Beauvsisin, une partie!

Beauvoisin était, au billard, d'une force bien supérieure à celle de Victor. Il sourit d'avance à l'idée de gagner toutes les parties sans que son adversaire prît un seul point. Dans les luttes d'amour propre, les avantages partiels satisfont mieux souvent et flattent plus agréablement le cœur que les vengeances plus importantes. Cependant, soit effet du hasard, soit influence de l'heureuse étoile de Victor, qui ne s'était pas encore tout à fait démentie, ce fut lui qui gagna les deux premières parties. Beauvoisin avait la conscience de sa force. Il s'indigna de se voir battre par un aussi faible joueur, surtout devant une galerie de vingt-cinq spectateurs qui prêtaient aux coups toute leur attention.

Cependant, son dépit augmentant, son jeu devait s'en ressentir. Il joua tout de travers. Sa main tremblait, ses yeux se troublaient; il voyait, par moment, deux billes au lieu d'une. Victor triomphait au contraire, et ne se faisait faute d'aucune de ces railleries si amères et si piquantes pour les joueurs dépités. Il gagna consécutivement six parties, et annonça l'intention de suspendre. Il alla s'emparer des vingt-cinq louis qui formaient l'enjeu.

— Vous ne jouez plus, s'écria Beauvoisin le visage enflammé et avec des yeux qui indiquaient la colère et le ressentiment.

— Avec vous, du moins, répondit Victor d'un air d'indifférence.

— Parce que vous craignez que je ne vous gagne ?...

— Je viens au contraire d'acquérir la certitude que je vous gagnerais vingt parties de suite, si je voulais.

Beauvoisin ne put endurer cette intolérable prétention :

— Jouons encore, reprit-il d'une voix alté-

rée, et nous verrons bien si vous me gagnez vingt parties de suite comme vous le prétendez....

— Non pas, ajouta Victor en souriant et en lui tournant le dos avec froideur, je n'aime pas à me mesurer avec un joueur plus faible que moi..... Je dédaigne les triomphes faciles...

— Mais vous m'accorderez au moins une revanche?...

— Eh! mon cher, vous prendrez votre revanche d'une autre façon... En fait de femmes, par exemple, on sait que vous êtes d'une adresse et d'une habileté qui doit d'avance vous assurer l'avantage sur tout le monde...

Le ton d'insupportable moquerie que Victor mit à ces derniers mots, et l'allusion claire et directe qu'ils contenaient à la mésaventure de Beauvoisin, mirent le comble au dépit et à l'indignation de ce dernier. Alfred de Sereuil et de Pressac se hâtèrent de jeter à la traverse quelques mots indifférens, espérant conjurer ainsi une querelle qui allait se réveiller; mais les choses étaient déjà trop avancées pour que

Beauvoisin pût se dispenser de demander une explication à Victor :

— M. de Chélan, reprit-il d'une voix retentissante et en se plaçant devant lui d'un air menaçant, qu'avez-vous dit tout à l'heure, et comment faut-il comprendre vos paroles, si toutefois vous y attachez vous-même un sens bien net et bien précis ?...

— Ma foi ! mon cher monsieur, entendez-les comme il vous plaira ; j'ai dit et je répète que vous êtes assurément un homme très adroit et très fin auprès des femmes ; et la preuve, c'est que je suis tout prêt à accepter de ce côté les points que je pourrais vous rendre au billard...

— Il suffit, monsieur, reprit Beauvoisin d'un ton concentré, je vois enfin où vous voulez en venir : votre projet a été de me mortifier, de m'abaisser, n'est-ce pas ? vous avez voulu m'accabler de votre prétendue supériorité en parlant d'une femme que je nommerai pas, et en vous glorifiant de ce qu'il vous a plu d'appeler dernièrement vos succès auprès d'elle.....

Puisque c'est vous qui me mettez sur ce chapitre, je vous dirai ce que je pense de vous dans cette affaire... Je déclare donc tout haut, et cela, devant les membres de la société, ici présens, que jamais vous n'avez possédé la femme dont vous avez voulu parler : vous êtes, il est vrai, parvenu à la compromettre, à la perdre dans l'opinion; vous l'avez obsédée de vos soins, accablée de vos persécutions, mais voilà tout : le reste n'a été que fanfaronnade de votre part, vanterie toute pure; voilà ce que je suis prêt à déclarer et à prouver même au besoin aux yeux de toute la terre, entendez-vous, monsieur?...

A ces mots, Victor lança sur le billard, avec un vacarme effroyable, la queue qu'il avait encore à la main.

— M. de Beauvoisin, s'écria-t-il, il n'y aurait qu'une manière de répondre convenablement à vos insolences, ce serait de... Mais non... par égard pour Alfred de Sereuil, je me contiendrai, et saurai même ne me départir en rien des règles de la plus exacte politesse.....

C'est pourquoi je me contenterai de vous dire en face, moi, que vous en avez menti ; et, bien qu'il soit absolument faux que je me sois jamais vanté d'avoir rien obtenu de la femme dont il est ici question, puisque vous m'y contraignez, je dois parler ; car il faut bien que je me réhabilite aux yeux de mes amis, et que je les convainque de la fausseté et de la perfidie de vos paroles... Ah! messieurs, est-il rien de plus cruel pour un homme de cœur que de se voir contraint à compromettre publiquement une femme qui a été l'objet de ses soins et de ses assiduités ?.... Mais je le dis à ma honte, mon honneur est ici en jeu, et je ne puis garder le silence... Tenez, messieurs, prenez cette lettre que j'ai reçue hier à mon lever; lisez, et jugez qui de nous deux a raison.....

Ici, Victor prit dans son portefeuille une lettre qu'un des assistans se mit à lire à haute voix :

. . . .

« Douter de vous sans cesse, quelle destinée! quel châtiment !.... Je ne vis plus qu'en vous, je retiens même vos paroles les plus froides et les plus accablantes!... Ma tête s'égare; je me dis à chaque instant du jour : M'aime-t-il? non, il ne peut m'aimer..... Comprend-il seulement la moitié du sacrifice que j'ai fait pour lui? hélas! il n'en peut connaître la profondeur et la portée..... Mais je lui appartiens, et pour la vie; car je sens par moment que c'est lui seul que j'aime...

« Venez demain, n'y manquez pas : j'ai tant de choses à vous dire! Je n'ai plus de calme ni de repos; à vingt-deux ans, peut-on languir ainsi ?... J'en mourrai, je le sens bien : insensée que je suis ! j'étais tendrement aimée, et j'ai mis toute ma confiance, tout mon espoir en vous, qui ne m'aimerez jamais... Demain, je vous attends... Adieu.

Une heure du matin.

JULIETTE. »

— Lisez, messieurs, lisez tous, ajouta Victor en faisant passer la lettre de main en main; je tiens à ce que tout le monde, ici, sache que l'écriture n'est pas contrefaite, et que ce billet est bien de la personne que M. de Beauvoisin a eu l'indignité de compromettre...

Quand le billet eut fait le tour de l'assemblée, Victor s'approcha de Beauvoisin et lui dit en se croisant les bras :

— Eh bien ! monsieur, vous devez être satisfait, j'espère; les choses ont été aussi loin que vous le désiriez, je n'ai reculé devant aucun éclaircissement... Votre heure, s'il vous plaît?...

— Mon heure, reprit Beauvoisin, qui ne put s'empêcher de frissonner de la tête aux pieds en songeant à la fin malheureuse du colonel que Victor avait tué récemment.

— Oui, monsieur, votre heure! Après ce qui vient de se passer, il me semble que vous devez penser, ainsi que moi, qu'il est nécessaire que nous nous revoyions ailleurs qu'ici.

On vit alors Beauvoisin reculer de deux pas en arrière. Il garda quelques instans le

silence; puis, relevant la tête et prenant une attitude de fierté.

— Monsieur, reprit-il, apprenez que je ne puis consentir à accepter pour adversaire un homme qui s'est déshonoré en refusant le défi d'un autre homme qui l'avait publiquement insulté et provoqué..... De grâce, épargnez-moi le soin d'entrer ici dans de plus amples détails; mais sachez seulement que moi aussi, j'ai les preuves de ce que j'avance...

Personne ne comprenait où il voulait en venir. On se regardait, on s'entretenait à voix basse et d'un air étonné. Alors, Beauvoisin tira de sa poche un paquet de lettres imprimées qu'il jeta sur le billard d'un air de triomphe:

— Lisez, messieurs, s'écria-t-il, lisez à votre tour... Ce paquet de lettres m'a été adressé aujourd'hui même par le maréchal Mercet. Il m'a engagé à les distribuer à tous mes amis: j'étais décidé à n'en point faire usage; mais les menaces de M. de Chélan et ses étranges propos m'ont fait changer de résolution...

Victor s'était déjà emparé d'une des lettres, il lut :

« Monsieur,

« Je crois devoir vous faire savoir que votre ami, M. Victor de Chélan, ayant parlé à ma fille d'une manière inconvenante au bal de l'ambassade de..... je l'ai provoqué publiquement, et sans qu'il ait jugé à propos de me répondre. Depuis, je lui ai fait offrir à plusieurs reprises une réparation, mais je n'ai obtenu de lui qu'un refus complet et positif. Je livre ce fait à vos réflexions, et vous engage à le publier. J'ai l'honneur, etc.

Le maréchal MERCET. »

Victor, après avoir lu cette lettre, la laissa échapper et baissa la tête d'un air de consternation. Il comprit alors l'étendue et la portée d'un événement dont il n'avait pas d'abord prévu toutes les conséquences. Il devint pâle, ses traits

s'altérèrent, et il ne put articuler que quelques mots sans suite :

— Je suis perdu, entièrement perdu..... Messieurs, au nom du ciel! gardez le silence sur tout ceci; c'est un hasard, un mystère affreux, et que je ne puis éclaircir; si je m'abaisse devant vous, si je vous demande grâce, c'est pour elle, et croyez bien... Ah! quelle honte! quelle confusion! Devais-je me trouver sous le poids d'un pareil accablement?...

Un silence morne régnait dans l'assemblée. Victor était anéanti :

— Qui donc parmi vous, s'écria-t-il, vous qui vous disiez autrefois mes amis, pourra m'indiquer au moins ce qu'il faut faire?... Puis-je donner suite à cette querelle? Dois-je accepter pour adversaire un homme à cheveux blancs, qui ne m'a parlé qu'une seule fois, et que je connais à peine?... Voyons, messieurs, que l'un d'entre vous ose me répondre...

Alfred Laval fut le seul qui se hasarda à prendre la parole :...

— A votre place, dit-il, de Chélan, je me

battrais... Mon meilleur ami, M. de Réal, m'a dit autrefois avoir reçu un soufflet de la main d'un mousquetaire à cheveux gris, et il s'est battu, à condition cependant que les témoins ne divulgueraient pas l'affaire...

— Je vous remercie de votre conseil, répondit froidement Victor, mais à mes yeux, il ne fait qu'aggraver le mal...

Il sortit en jurant de se venger de l'indigne procédé de Beauvoisin. Son départ causa peu de regrets. Depuis long-temps, la plus grande partie de sa gloire s'était évanouie. Il n'était plus que d'une utilité médiocre aux intérêts de la société; aussi ne l'estimait-on plus. Il fallait, en effet, si peu de chose pour perdre un homme dans l'opinion générale! Une perte au jeu, le moindre événement suffisait pour l'abattre.

Beauvoisin ramassa froidement les circulaires du maréchal en disant : — « Je crois maintenant, messieurs, qu'il est inutile d'insister plus long-temps sur cette affaire. » On reconnut qu'il avait raison. Il avait agi d'une façon

prudente et convenable, en refusant de se battre avec de Chélan, du moins tant que la question du défi du maréchal ne serait pas éclaircie. On songeait à se séparer, lorsqu'on vit entrer un jeune italien attendu depuis long-temps, cité pour son esprit fin et ses amusantes saillies, et de plus, excellent chanteur. Son entrée fut saluée par d'unanimes acclamations. On comprit que sa présence allait faire diversion à des débats longs et fatigans. Le reste de la nuit fut consacré à rire de ses bons mots et à écouter ses délicieuses chansonnettes.

Il était neuf heures du matin lorsqu'on se sépara. Il est temps que nous nous retirions aussi, cher lecteur; nous quitterons, s'il vous plaît, le salon de Beauvoisin, où nous sommes depuis trop long-temps déjà, pour suivre ce jeune homme au maintien noble et aisé, bien proportionné dans toutes les parties de son corps, portant avec grâce une belle tête méridionale à la Barbaroux, qui vient de frapper à la porte d'un hôtel des plus simples et des plus modestes de la rue de... Cet hôtel était alors habité par

le maréchal Mercet. Davernay qui n'entrait jamais chez son oncle sans une appréhension secrète, était ce jour-là plus inquiet encore et plus troublé que d'habitude. Il s'attendait à trouver le maréchal en mauvaise disposition d'esprit, et son excessive susceptibilité lui faisait craindre ses réprimandes et ses reproches.

Mais l'affection presque paternelle que le maréchal portait à son neveu suffit pour lui faire deviner le fond de sa pensée. Dès qu'il le vit entrer, il eut soin de congédier les gens qui l'entouraient. Un air de satisfaction éclaira aussitôt son visage, et le son de sa voix devint doux et amical. Il prit les mains de Davernay, et mettant de côté toute contrainte :

— Voyons, lui dit-il, sois franc avec moi, point de subterfuge, ni de détour : tu as incessamment de grands remboursemens à faire, on te doit et on ne te paie pas ; en un mot, tu vas bientôt te trouver dans l'embarras, si on ne vient à ton secours, n'est-il pas vrai ?...

— Mon oncle, qui a pu vous dire ?...

— Eh ! mon ami, est-ce que tout ne se sait

pas à Paris? N'est-on pas involontairement à portée de voir et d'entendre ce qui se dit et se fait? Je suis au courant de tout, et cependant, tu le vois, je vis loin du monde; je bouge à peine de mon fauteuil..... Imprudent! quitter, malgré mes représentations, ta bonne vie de propriétaire dans la Nièvre, pour venir te jeter, avec tout ce que tu possédais, dans les hasards et les chances des industries nouvelles!... Ah! crois-moi, si tu parviens à échapper à cette maudite affaire de filature, réalise bien vite ce qui te reviendra, renonce à Paris, retourne en province : ta femme et toi, vous êtes tous les deux trop francs, trop crédules pour vivre au milieu de ce monde dangereux et corrompu où je vous vois lancés... Tôt ou tard, Frédéric, ta bonté, les penchans de ton caractère confiant et facile te perdront; tu seras la dupe des gens que tu vois; souviens-toi bien de ma prédiction...

Ici, le maréchal fit une pause; il s'aperçut qu'une larme roulait dans les yeux de son neveu. Il venait de l'affliger sans le vouloir :

— Allons, allons, reprit-il, point de fausse honte, point de faiblesse, tu sais bien que je t'aime tendrement, et presque autant que j'aimais... Charles...

Le maréchal fut obligé de s'arrêter encore une fois; il regarda son neveu d'un air accablé, et resta plongé dans une préoccupation pénible.

— As-tu besoin d'argent? reprit-il, faut-il te faire quelques avances?..... Je ne suis pas riche, tu le sais, je ne possède au monde que ma pension; mais j'ai des amis, du crédit, j'en userai pour toi..... Tu détournes la tête comme un enfant, tu hésites, tu as peur de moi; que t'ai-je donc fait, pour perdre ainsi ton affection et ta confiance?... Voyons, parle-moi donc?...

Davernay, pénétré des bontés du maréchal, lui prit la main et la baisa avec transport:

— Mon oncle, s'écria-t-il, mon bon oncle, rassurez-vous. Je sais qu'il court en ce moment certains bruits sur mon compte; j'ai des ennemis cachés, des gens qui ont résolu ma

perte; mais je leur résisterai, je saurai les confondre par mon activité et mon énergie..... Oui, je prouverai bientôt à tous les commerçans de France, que les produits qui sortent de nos fabriques sont bien supérieurs à tout ce qui se fait à l'étranger : c'est l'opinion de tous les gens d'affaires; mais il faut du temps pour détruire les préjugés... Quelques efforts nous sont encore nécessaires pour montrer à nos commanditaires les brillans résultats que nous avons obtenus en deux mois...

Le maréchal agita la tête d'un air de doute :

— Et vois-tu toujours M. de Beauvoisin ? reprit-il.

— Oui, mon oncle, mais rarement...

— Et moi qui t'avais engagé à rompre avec lui..... Mais on méprise mes conseils, on évite de les suivre, c'est tout simple... J'ai commis moi-même, dans ma vie, bien des fautes et des erreurs; j'ai été plus d'une fois inconsidéré, imprudent, et j'aurais voulu voir ceux que j'aime profiter de mes leçons; mais qu'est-ce que la raison et l'expérience d'un vieillard ?...

Remarque-bien, pourtant, que tu n'as été engagé dans cette affaire que par M. de Beauvoisin lui-même... Mais il se serait bien gardé d'y entrer pour sa part; il est trop fin, trop expérimenté pour cela. Tels sont nos jeunes riches d'aujourd'hui; superficiels et frivoles en apparence, mais au fond, aussi réfléchis, aussi intéressés que le plus adroit spéculateur, n'ayant pas même l'excuse de l'entraînement, les dehors d'une ardeur généreuse pour recouvrir ce que leurs entreprises et leurs actions cachent parfois de honteux et de blâmable...

— Mon oncle, permettez-moi de vous dire que vous jugez Beauvoisin avec prévention. Ses manières vous ont déplu, je le sais, mais croyez bien qu'il m'est au fond sincèrement attaché : hier encore, il me faisait les offres les plus désintéressées... J'ai de lui des preuves de l'affection la plus sincère...

— Ah! l'argent n'est rien, Frédéric, il faut si peu de cœur souvent pour paraître obéir aux lois de ce que le monde appelle grandeur et générosité, tandis qu'au fond, on ne cède

qu'à une arrière pensée de vanité et d'intérêt personnel... Mais il est un vieux mot, vois-tu, qui n'a presque plus de valeur ni d'autorité aujourd'hui; tu le comprends, toi, car tu es mon neveu; tu as conservé les sentimens élevés, héréditaires dans notre famille; tu sais ce que vaut le point d'honneur... Eh bien! croirais-tu que, malgré mon âge et l'affaiblissement de mes forces et de mes facultés, ce mot a conservé sur moi tout son empire?..... Qu'est-ce donc, après tout, que des qualités extérieures, de brillantes actions; qu'est-ce que la grâce, la jeunesse, et même une certaine bravoure apparente, si tout ce beau renom ne recouvre qu'un cœur gâté et perverti?... Si tu savais combien, parmi les jeunes gens dont tu as fait si imprudemment tes amis, il en est peu qui aient d'élévation de cœur et de grandeur véritable!..... Quant à M. de Beauvoisin, je te l'abandonne, il est ton cousin, le parent de ta femme, peut-être vous est-il sincèrement attaché... Mais il en est un autre avec lequel tu t'entretenais familièrement

au bal, et dont je ne puis même prononcer le nom, tant je me sens saisi , à son souvenir, de douleur et d'indignation...

— De qui donc parlez-vous, mon oncle, interrompit Davernay d'un air surpris, au bal, je ne me suis entretenu qu'avec mon ami, M. Victor de Chélan ?...

— Oui, Victor de Chélan, un homme que tu appelles ton ami, et que je voudrais voir là, devant moi, pour pouvoir lui dire en face : « S'il y avait une justice ici-bas, monsieur, chacun vous fuirait, vous accablerait de sa colère et de son mépris. Le monde entier prendrait parti contre vous pour un homme à cheveux blancs tel que moi, qui n'a pas assez de plaintes, de reproches, ni de malédictions pour se venger de tout le mal que vous lui avez fait...

— En vérité, mon oncle, je ne puis revenir de ma surprise... Victor de Chélan est mon ami, il est vrai, il m'a été présenté autrefois par Beauvoisin ; il ne m'a jamais montré que de l'abandon et de la franchise. Mais vous l'accu-

sez ?... Vos traits annoncent le ressentiment... Vous aurait-il fait involontairement quelque offense ?...

— Une offense ! s'écria le maréchal en levant les mains vers le ciel et en les portant brusquement à son visage, une offense ! ah ! dis plutôt qu'il m'a perdu de douleur, qu'il a empoisonné ma vie, qu'il m'a fait une blessure profonde, que rien au monde ne saurait fermer... Mais non, non, il vaut mieux me taire, car cette affaire n'appartient qu'à moi, je ne veux y engager que moi... Viens, mon fils, viens, suis-moi ; car l'air qu'on respire dans cette chambre me suffoque : il me semble, par moment, sentir comme un poids sur ma poitrine ; je vois voltiger autour de moi des spectres, d'accablantes visions, ma vue s'obscurcit ; on doit mieux respirer, n'est-ce pas ? dans le jardin...

Davernay s'empressa d'offrir le bras à son oncle, qui descendit avec effort les cinq ou six marches du perron qui conduisait au jardin. Ils se promenèrent quelques instans silencieusement dans une allée qui serpentait autour de

la pelouse. Le maréchal déclara qu'il se sentait mieux : la fraîcheur du temps et d'agréables parfums de fleurs calmèrent un peu l'ardeur et la confusion des sentimens qui l'accablaient.

Il affecta de parler à son neveu de choses indifférentes. Il lui fit admirer plusieurs plantes grasses, objet de sa prédilection. Elles paraissaient à peine sous les touffes de gazon, et poussaient difficilement dans ce jardin. Ce n'était qu'à force de soins et de culture, qu'on était parvenu à en élever quelques-unes. Le maréchal revint à plusieurs reprises à ses plantes favorites. En même temps, il donnait à son neveu, sur ses affaires, de sages conseils dictés par l'affection la plus tendre. Mais tandis qu'il parlait, il était aisé de voir que ses idées étaient bien éloignées des divers sujets qu'il entamait presque à la fois, et sans les approfondir. Il était préoccupé, son émotion était profonde et violente. Tout-à-coup, il cessa de parler, ses yeux prirent une fixité singulière. N'ayant plus la force de se contraindre, il saisit brusquement le bras de Davernay :

— Une offense! s'écria-t-il, une offense!.....

Ah! mon Frédéric, pardonne-moi, mon excuse est dans ma faiblesse... Je voulais te cacher cet événement, mais tôt ou tard, tu le connaîtras... Et puis, tu le vois, mon cœur est plein, le chagrin le dévore... Apprends donc la cause de tant de tourmens et de peines... Apprends que depuis trois mois.... Charles.... mon fils, mon pauvre fils est mort...

Davernay recula de quelques pas et parut ne pas comprendre d'abord le sens des paroles du maréchal :

— Oui, mort, et de la manière la plus affreuse et la plus misérable; sans gloire, sans honneur, avant trente ans, tué obscurément en duel par cet homme que tu appelles ton ami, et qui avait insulté mon fils avec l'impudence d'un duelliste de profession. Mon enfant, comprends-tu maintenant mes agitations douloureuses , comprends-tu ces confusions d'esprit, ces cruelles insomnies dont je suis atteint?... Adrienne est d'une santé si chancelante et si faible que la moindre secousse pourrait l'abattre. Lui annoncer la mort de son

frère, c'eût été la tuer peut-être. Aussi, sommes-nous parvenus à la lui cacher jusqu'à présent, en lui persuadant que son frère ayant obtenu un congé, était parti brusquement pour un voyage de quelques mois... Pauvre fille! Quelle douleur ! Quel affreux réveil !... Ah ! Frédéric, pardonne-moi de t'affliger, mais tu vois mes peines, tu connais le fond de mon cœur, hélas! tu sais combien je vous aimais tous !.... Depuis cet événement funeste, il n'y a pas de jour où je n'aie pleuré !..

Il essuya les larmes qui inondaient son visage, et cherchant à prendre une attitude énergique et à surmonter son émotion :

— Que pouvait-il faire, que pouvait-il m'offrir après un si cruel malheur ?... La vengeance ne répare pas, mais enfin quelquefois, elle calme, elle console... Eh bien ! que diras-tu, quand tu sauras que ce Victor de Chélan, qui s'est fait, je ne sais à quel titre, une réputation de hardiesse et de bravoure, a mieux aimé endurer une offense que je lui ai faite publiquement que de se battre avec moi ?... Oui, je l'appe-

lais, je le provoquais, et il ne m'a pas répondu... Ah! Frédéric, si tu m'aimes, si tu me comprends, à présent que tu sais tout, promets-moi de garder le silence sur tout cela, promets-moi, surtout, de ne plus faire ton ami d'un pareil homme : prouve-moi que tu m'aimes encore, que je n'ai pas tout perdu; sa présence me serait odieuse, je ne me contiendrais plus; et peut-être, si je le revoyais, ne répondrais-je plus de moi...

L'émotion du maréchal était en ce moment telle, qu'il lui fut impossible de trouver de nouvelles paroles pour peindre sa douleur. Ses yeux se fermèrent à demi, il se laissa tomber sur un banc de gazon d'un air accablé, et fit signe à Davernay de s'éloigner : — Adieu, lui dit-il, j'ai besoin d'être seul; songe à tout cela, conserve-moi du moins mon Adrienne... Quant à Charles... quant à mon fils... Adieu, je me sens épuisé... Éloigne-toi!... Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas?

Davernay se retira le désespoir dans le cœur. Il rentra chez lui, abattu, accablé, et ne

put cacher à sa femme l'entretien qu'il venait d'avoir avec son oncle. Mais comme il l'aimait tendrement, et craignait pour elle les effets d'une émotion trop forte, il eut soin de lui laisser ignorer la cause véritable du ressentiment du maréchal, et se contenta de lui dire que Victor ayant persisté à s'entretenir avec Adrienne, le jour du bal, malgré la défense de son oncle, ce dernier s'était emporté jusqu'à le menacer et le provoquer. Mais, suivant toutes les apparences, Victor refuserait le duel, et cette affaire n'aurait pas de suites.

A ce récit, madame Davernay ne put retenir un cri d'effroi : « Eh! quoi! dit-elle, Adrienne serait aussi complice de la sévérité de son père! » Elle tomba aux genoux de son mari en élevant les mains vers lui : « Au nom du ciel! s'écria-t-elle, empêchez que tout cela n'ait un résultat funeste!.. »

Ce cri, cette émotion eussent suffi pour éclairer un homme moins confiant et moins crédule que Davernay ; mais au milieu des in-

quiétudes sans nombre qui l'entouraient depuis quelque temps, il regardait le cœur de sa femme comme un refuge assuré, où il pourrait braver les plus grands revers. Douter de sa tendresse eût été pour lui le comble du malheur. N'était-ce pas pour elle, d'ailleurs, qu'il recherchait les priviléges de la fortune? Que de femmes, souvent injustes envers leurs maris, les accusent de froideur et d'indifférence, tandis qu'ils ne voient qu'elles seules au milieu du monde idéal que le calcul et l'intérêt doivent leur créer!

— Juliette, ma Juliette, s'écria Davernay, calmez-vous, et gardez-vous d'admettre l'idée de voir notre vieil oncle se mesurant contre Victor de Chélan... Il y aurait là trop de malheur et d'injustice à la fois... Vous seule remplissez mon cœur, vous me consolez ; vous le savez, je n'ai eu au monde, depuis mon enfance, d'autre amie, d'autre confidente que vous... Allons! allons, point de vaines alarmes, point d'inquiétudes, aimons-nous sans partage ; à l'avenir, je ne veux plus m'éloigner de vous... Ah!

perdre ce qu'on aime, si vous saviez! perdre ce qu'on a toujours aimé, c'est un tourment, c'est un supplice que vous n'éprouverez pas!.. Mais espérons que le maréchal se calmera, le temps remédie à tant de choses!... En attendant, cependant, ne jugez-vous pas comme moi qu'il est essentiel de rompre, au moins momentanément, avec M. de Chélan? Tel est du moins le vœu de notre oncle...

— Oui, sans doute, il faut rompre... rompre aujourd'hui même..... dit madame Davernay d'une voix mal assurée.

Comme elle venait de parler, un domestique entra et annonça M. Victor de Chélan.

XII.

La pâleur de Victor, l'émotion répandue sur ses traits, frappèrent Davernay d'étonnement, et lui firent voir qu'il n'est pas de prévisions plus vraies, ni plus justes que celles du désespoir. Il comprit ainsi que Victor était au courant de tout ce qui se passait. Sans doute, il devinait déjà les terribles effets du ressentiment du maréchal. Ses plaintes, ses menaces, ses imprécations s'appesantissaient par avance sur

lui : les grandes douleurs exercent parfois une puissance électrique qui agit même sur les cœurs indifférens. Il semble que tout ce qui les entoure doive compâtir à leurs angoisses et s'associer à leur vengeance.

— Mon cher Davernay, s'écria Victor en entrant, puis-je compter sur votre amitié? Ne viendrez-vous pas à mon secours?..... Voilà deux jours que je vous cherche pour vous demander compte du funeste événement qui m'accable... Au nom du ciel! que se passe-t-il? Que veut dire tout cela?... Votre oncle le maréchal me poursuit, me menace, il exige que je me batte avec lui. Il faut qu'on m'ait noirci, qu'on m'ait calomnié près de lui..... Je tiens à me disculper : venez, de grâce, allons le trouver à l'instant même, appuyez-moi; vous seul pouvez m'aider à me justifier à ses yeux...

Davernay garda le silence quelques instans. Il prit tristement la main de Victor :

— Mon ami, lui dit-il d'un air d'accablement, je ne puis céder à votre demande.....

Croyez-moi, ne cherchez pas à revoir mon oncle...

— Ainsi, vous m'abandonnez, s'écria Victor, vous me laissez seul; voilà déjà notre traité rompu..... Croyez donc à l'amitié et à l'assistance des hommes; ils vous prodiguent les sermens et les promesses : « Comptez sur nous, vous disent-ils, disposez de nous : les sentimens qui nous unissent sont sacrés et à l'abri de toute atteinte..... » Mais qu'il survienne le moindre événement contraire, que le hasard vous trouble et vous accable, et vous êtes seul, et vous voyez tout-à-coup cette affection s'évanouir : vous n'obtenez plus que quelques marques d'un intérêt stérile, qui, souvent, vous dessèchent et vous affligent autant qu'une complète indifférence...

Davernay ne répondit pas. Il se contenta d'attacher sur Victor un regard pénétrant, où se peignait un sentiment de dignité outragée. De Chélan était son ami, et malgré les injonctions de son oncle, il sentait que ses sentimens pour lui étaient loin d'être ralentis. Peut-être même

lui serait-il impossible de rompre entièrement avec lui. Comment quitter un ami au moment où le malheur l'atteint? Comment croire que la défiance et la crainte puissent tout à coup effacer une affection qui a pris sa source dans une inclination véritable?

— Mes amis, reprit Victor, en s'adressant à Davernay et à sa femme, c'est une persécution sans relâche que le maréchal dirige contre moi, une vengeance que rien ne saurait désarmer... Écoutez cette lettre qu'il m'écrit aujourd'hui même :

« Il y a peu de temps, monsieur, que j'ai acquis la certitude que mon fils était mort de votre main. Les deux amis qui lui servaient de témoins ont cherché pendant long-temps à me cacher sa mort. C'est par un effet du hasard que j'ai appris cette fatale nouvelle. Quand je vous ai vu pour la première fois, j'avoue que votre air d'indifférence et de légèreté a produit sur moi une impression telle qu'il m'a été impossible de me contenir. Je voulais me battre

avec vous à l'instant même. Vous m'avez refusé cette satisfaction; vous avez eu pour cela vos raisons sans doute. Quant à moi, monsieur, à présent que je suis plus calme et que la faculté de réfléchir et de raisonner m'est rendue, voici ce que j'exige de vous : vous ferez en sorte que la mort de mon fils ne soit connue de personne. Vous éviterez tous les lieux où nous pourrions nous rencontrer; vous ne me saluerez pas, vous feindrez de ne pas me voir. De plus, vous n'accepterez désormais aucun défi tant que vous ne m'aurez pas accordé préalablement la satisfaction que je vous demandais. Attendez-vous à être persécuté par moi, à sentir à tout moment sur vous le poids de mon ressentiment; sachez bien, en un mot, que j'userai de tous les droits que me donne votre indigne et incompréhensible refus, etc. . . . . . .

Ici, Victor interrompit sa lecture : — Vous voyez, dit-il, que déjà tout est prêt pour sa vengeance, faut-il céder, ou bien dois-je essayer de tenir tête à cet implacable ennemi ?

Davernay, au lieu de lui répondre, se retourna précipitamment en poussant un cri d'effroi. Madame Davernay venait de se laisser tomber dans un fauteuil. Elle avait perdu l'usage de ses sens. La manière brusque et imprévue dont elle apprenait la mort de Charles, l'image d'Adrienne éplorée, apprenant comme elle, sans préparation, la mort de son frère, le désespoir, les remords de sa conscience, tant d'ébranlemens successifs et inattendus avaient épuisé ses forces.

— Grâce pour elle, s'écria Davernay, elle n'est pas complice de ce qui se passe, je n'ai pas osé la prévenir du malheur qui nous arrive; vous l'avez désespérée sans le vouloir... Laissez-nous seuls, mon ami, il le faut : comptez sur moi, et croyez bien que ni les instances, ni les supplications ne me coûteront pour essayer de calmer le ressentiment de mon oncle...

Victor lui tendit la main, et s'éloigna après avoir jeté un dernier regard presque indifférent sur cette femme évanouie, qui ne songeait même pas à l'accuser de ses souffrances. Il crut

en ce moment qu'elle faisait cause commune avec sa famille et son mari : « Si elle m'eût aimé, pensait-il, elle eût eu soin d'intéresser son mari en ma faveur, j'aurais du moins obtenu quelques instans de trêve et d'adoucissement à de si cuisantes douleurs!... »

Il vit avec terreur, qu'il allait retomber dans le plus affreux isolement de cœur. Cette pensée était pour lui plus déchirante que pour tout autre. Il avait été à la fois, et en bien peu de temps, tour à tour accueilli, favorisé, trahi, délaissé. Grâce à Davernay, et sans ce duel fatal, le maréchal lui eût peut-être aussi un jour témoigné quelque intérêt. Il se fût, à force de soins et d'assiduités, emparé de son cœur. Il eût eu pour ami un homme ferme et mûri par l'âge. Ces pensées lui rendaient le présent encore mille fois plus pénible.

Depuis quelque temps, il entretenait un commerce de lettres assidu avec un de ses amis qu'il avait autrefois négligé, mais qui était devenu le guide et le confident de la réforme qu'il cherchait à introduire dans sa conduite

et ses idées. Cet homme, d'un rare mérite, d'une instruction profonde, vivait retiré entre Bellegarde et Genève. Il joignait, à un esprit supérieur, cette lucidité de vues, cette solidité d'esprit et de jugement que donnent les goûts d'une vie sédentaire et contemplative. Victor lui écrivait :

« Vous êtes aujourd'hui mon seul ami, mon cher Henri, je n'ai plus que vous au monde qui puissiez comprendre mes chagrins ; je ne puis me dispenser de vous confier la crise où je me trouve. J'étais sur le point de me convertir entièrement, et cela, d'après vos conseils ; je commençais à aimer la réflexion, l'étude, le commerce des livres bons et utiles ; en un mot, il me semblait que j'allais devenir un tout autre homme, quand je me suis vu tout à coup rejeté, par suite d'un événement imprévu, dans un enchaînement d'embarras et d'inquiétudes. Je ne puis plus maintenant voir autre chose, en quelque sorte, que ma propre sécurité. Je vis dans un aveuglement continuel.

Je ne puis me rendre compte de ce qui se passe autour de moi. Vous m'aviez recommandé d'étudier, non pas les hommes, étude plate et sans but, mais certains hommes, certaines particularités de conduite et de sentimens. Eh bien! j'avais rencontré un de ces caractères pleins et complets comme vous les aimez; c'était un homme déjà vieux, mais noble, altier, ne pliant jamais. Hélas! au moment où je commençais à m'attacher à lui, le malheur a voulu que cette force que j'estimais déjà, cette grandeur d'âme que j'admirais à l'avance vînt précisément se tourner contre moi. J'ai tué en duel le fils de cet homme, accident funeste, que le désespoir de toute ma vie ne saurait racheter. Comment vous peindre le trouble, les tourmens, les angoisses que cette mort m'a suscités?.. Il m'est impossible de coordonner mes pensées; ce père me déteste, me persécute; cela devait être : je ne m'attendais pas cependant à tant de colère ni de dureté. Ce neveu dont je vous ai déjà parlé, et que je regardais comme mon ami, refuse de servir

d'intermédiaire entre son oncle et moi. Je reconnais pourtant que je m'étais bien trompé sur le compte de ce jeune homme. C'est aussi un caractère complet dans le sens où nous l'entendons. Il est rempli d'énergie, ses manières nobles et naturelles indiquent la fermeté et l'élévation; j'ai plus d'une fois cherché à les imiter. — Mais, me direz-vous, c'est un mari, et comment n'est-il pas ridicule à mes yeux, puis-je ne pas oublier que sa femme?... Puisque je ne vous cache rien, je n'ai pu vous laisser ignorer cette intrigue : vous me croirez donc si je vous dis que Davernay ne m'a jamais inspiré ce sentiment de ridicule. Je le craindrais peut-être, mais je ne pourrais le mépriser. Sa femme est la créature la plus singulière et la plus inexplicable que vous puissiez voir. Elle m'a aimé et détesté tour à tour; tantôt elle m'a élevé à un point où même, dans mes plus extravagantes chimères, je n'aurais jamais osé me placer; tantôt elle m'a prouvé que je n'étais rien, que je serais à jamais dépourvu d'élévation, de sentimens et de délicatesse.

Est-ce que le cœur de toutes les femmes est ainsi composé de faiblesses et de bizarreries ? Du reste, vous comprenez que l'âme se ferme d'elle-même à l'amour, lorsqu'elle s'est vue constamment bouleversée comme la mienne... Ah ! mon cher Henri, quelle vie! quels supplices! A quoi me sert-il d'être riche? Je ne jouis d'aucun des priviléges de la richesse. Mes journées passent comme des ombres. Je ne sais quand elles commencent ni finissent. Éclairez-moi, de grâce, soutenez-moi : sans vous, si vous cessiez de m'aimer, je vous assure que je me tuerais bientôt d'ennui et de dégoût... »

Comme Victor achevait cette lettre, André entra, et lui fit savoir qu'une dame demandait à lui parler à l'instant même. Victor ne put réprimer un mouvement de surprise et d'effroi en apercevant madame Davernay. C'était la première fois qu'elle cédait à une démarche aussi imprudente.

— Qu'avez-vous fait? dit-elle en entrant

précipitamment, qu'avez-vous fait? grand Dieu! et quel malheur avez-vous attiré sur nous?... Non, je ne puis le croire; c'est un faux bruit, vous n'avez pas commis l'action dont on vous accuse, n'est-ce pas?.. Charles n'est pas mort; ce n'est pas vous qui l'avez tué; mais parlez, parlez donc, ne me laisssez pas dans cette affreuse incertitude.

— Il n'est que trop vrai, reprit Victor, ce duel sera pour moi une source éternelle de remords et de peines; le hasard a tout fait; je ne suis pas coupable, mais je sens bien que j'aurai pour ennemis implacables vous, votre oncle le maréchal, et surtout votre cousine Adrienne...

— Monsieur, vous comprenez donc les dangers que vous courez? Vous n'avez pas prétendu, sans doute, braver le ressentiment de mon oncle? Quelle lutte, hélas! Vous ne savez pas tout ce que ce cœur renferme de violence et de susceptibilité! Il portait à son fils une tendresse qui touchait à l'idolâtrie; c'était un mélange d'orgueil et de jalousie. Il l'ai-

mait, il le surveillait sans cesse; c'était un soin de tous les instans... Charles, notre meilleur ami, notre espoir à tous, tué, perdu; quelle punition à ma faute !... Que devenir? mon Dieu ! comment apaiserons-nous ta colère?...

— Mon parti est pris, reprit Victor avec une sorte de fermeté. Le maréchal m'a fait proposer un duel, mais je l'ai refusé, je ne me battrai pas avec lui et rien n'ébranlera ma résolution...

— Ne point vous battre! vous qui passiez pour avoir un cœur brave, impétueux, bouillant, vous que chacun observe.... et l'opinion, et la voix du monde, et l'honneur?.. Ah ! vous ne savez pas combien mon oncle est vain et glorieux? Il sait si bien profiter de ses moindres avantages! Il ne manquera pas sans doute de proclamer partout et bien haut, que vous avez refusé sa provocation. Mon oncle est un homme implacable, monsieur, il vous persécutera, il se vengera de vous en vous accablant d'injures et d'humiliations...

— Eh bien ! s'écria Victor en se levant brus-

quement, vous attesterez du moins que j'ai lutté assez long-temps contre moi-même.... Je saurai mettre un terme à tant de menaces... Il m'humiliera, dites-vous, il proclamera mon abaissement et ma honte.... et moi je resterais ici enchaîné par je ne sais quelle puissance, cédant à mes scrupules et à mon accablement... Non, non, c'en est trop, j'ai mon orgueil aussi, l'adversaire est vieux, ses forces le trahiront, sa main tremblera, eh! que m'importe? je suis jeune, moi, j'ai toutes mes forces; avant peu, madame, vous n'aurez plus à m'accuser de faiblesse ni de lâcheté...

Il sonna, et ordonna à son domestique d'apprêter ses armes.

— Arrêtez, arrêtez, s'écria-t-elle d'une voix altérée. Malheureuse qu'ai-je fait? je suis folle, égarée, vous voyez bien que l'inquiétude a troublé mes sens.... je vous pousserais à vous battre avec mon oncle, monsieur, je vous en prie à genoux, ne vous battez pas : mon oncle est l'homme le plus aimant et le plus sensible du monde; son cœur est si bon, si tendre!.. c'est

un père pour moi!.. vous ne vous battrez pas; non, c'est impossible; un vieillard n'a pu vous insulter, je l'apaiserai... et puis une voix plus puissante que la mienne vous retiendra.... Victor, ah! monsieur, avouez que vous aimez sa fille!...

Victor fit un mouvement et attacha sur elle un regard où se peignaient le dédain et l'amour offensé :

— Vous pouviez m'abandonner, dit-il, vous liguer avec mes ennemis, sans joindre à tant de sujets de peines, l'injustice de vos reproches et de vos soupçons...

— Vous l'aimez, vous dis-je, oui, vous l'aimez, je le vois, je le sens, il est, voyez-vous, des pronostics infaillibles et qui ne peuvent nous tromper, nous autres femmes... ce sont des demi-mots, des gestes indifférens en apparence; c'est une puissance cachée qui veille sans cesse dans notre cœur, et nous instruit de ce qui se passe dans le vôtre... après tout, pourquoi vous en défendre?... Adrienne est bien belle, bien digne d'être aimée!.. Avouez-

moi donc que vous l'aimez..... dites que vous avez voulu me trahir, que je ne vous reverrai plus, achevez de me perdre... mais non, je ne puis m'y résigner, c'est trop de peines à la fois, je veux fuir, m'éloigner.... Si vous saviez tout ce qui se passe en moi!.. ces scènes, cette nouvelle déchirante! Ah! monsieur laissez-moi pleurer devant vous ma honte et mon déshonneur!..

Victor effrayé de son égarement, et de la confusion de ses paroles, resta quelques instans abattu, n'ayant pas la force de lui répondre.

— Non, n'écoutez pas ce que je vous disais, reprit-elle d'un ton plus calme : J'ai pu trahir mon mari, et cependant, je lui aurais tout sacrifié jusqu'à la dernière goutte de mon sang... vous l'aimez, vous dis-je, oui, vous aimez ma cousine, entendez-vous bien?... mais vous m'avez aimé aussi autrefois, vous êtes engagé avec moi, et vous m'accorderez la grâce de mon vieil oncle : malheureuse, je serais la cause de sa mort!.. après tant de larmes, tant de plaintes, vous me forceriez à vous maudire!..

Victor craignant de céder à ses prières, lui dit en cherchant à maîtriser son émotion :

— Adieu, madame, plaignez-moi, et si vous avez quelque pitié, ne m'accusez pas seul de tout ce qui arrive.... daignez considérer que j'ai plus de trente ans, que je me suis cru digne d'être aimé de vous : je me suis résigné, j'ai eu de la force pour résister à de si cruelles poursuites... mais à présent, le temps est venu de mettre un terme à cette affaire....

— Il part, et je ne voulais que son amour, et je l'ai perdu, c'est en vain que je me suis abaissée devant lui... Allez, partez, cruel, mais sachez du moins que je vous aimais, que malgré vos duretés, rien ne pouvait égaler la force et la violence de ma tendresse... et vous me trompiez, et tous les malheurs viennent fondre à la fois sur moi !.. Mon mari est malheureux, je le sais, il me le cache en vain, avant peu, j'aurai perdu tous ceux qui m'aimaient, je serai seule, délaissée... adieu, je ne vous retiens plus, prenez ma main, et voyez comme elle est froide !.. Mais à votre retour ne me cherchez plus, ne songez

pas à me revoir, grâce au ciel, j'aurai cessé de souffrir.....

Victor fut frappé du ton sinistre qu'elle avait mis à ces derniers mots. Il jeta sur une table les fleurets qu'il avait à la main :

— Eh bien! s'écria-t-il d'un ton accablé, dites-moi donc ce que je dois faire? mes idées se troublent, ma tête est comme perdue, ces irrésolutions et ces luttes me tueront...

Les sentimens qui l'oppressaient depuis quelque temps, devinrent en ce moment si impétueux et si vifs, qu'il ne put contenir les signes de sa douleur. Il se laissa tomber dans un fauteuil, et resta quelques instans la main sur ses yeux, plongé dans un pénible abattement. Madame Davernay émue jusqu'aux fond de l'âme, s'approcha de lui :

— Des larmes! s'écria-t-elle d'une voix tendre. Oh! dis-moi seulement que ce sont les premières que tu répands... plus de reproches, ne crains pas de paraître devant moi faible et irrésolu, nous nous oublierons, nous étoufferons ensemble cet amour que je n'ai pas la

force de maudire, bien qu'il ait été la cause de tous mes maux...

— Ah! pourquoi vous ai-je aimée? reprit Victor; avant vous, je ne me connaissais pas moi-même, vous avez fait de moi un tout autre homme, vous m'avez éclairé; mais à quel prix!.. Autrefois je m'estimais, je n'admirais que moi; aujourd'hui, je me méprise, je me défie de mes moindres actions. Vous prétendez que j'aime votre cousine? Apprenez donc que j'ai lu la lettre qu'elle vous adressait dernièrement à mon sujet. Est-il possible, dites-moi, d'aimer une femme dont les jugemens sont si accablans et si cruels?.. Ah! si son père avait seulement dix ans de moins, avec quelle ardeur j'accepterais son défi! Je volerais à sa rencontre, les rôles changeraient alors, et nous verrions s'il est permis de pousser aussi loin une affaire dont je supporte les suites, quand le hasard doit seul être accusé!

Sa voix était sèche et rauque. Tout en lui annonçait une contrainte violente; l'orage qui grondait encore en lui-même était sur le point

de se réveiller. Madame Davernay émue par une double crainte, eut alors recours à une de ces ruses du cœur, que peut seule suggérer une tendresse sans bornes, jointe à un cœur dévoré d'anxiété. Elle parvint à calmer par degrés une partie de ses tourmens; elle lui peignit le maréchal moins terrible au fond qu'il ne le paraissait. Le temps, les événemens finiraient sans doute par adoucir des impressions encore trop vives maintenant. Elle parla aussi d'Adrienne; car elle persistait dans ses soupçons, et espérait parvenir à l'intéresser ainsi. Elle était éloquente dès qu'il s'agissait de peindre les grâces et les qualités de sa cousine :

—Vous savez bien, dit-elle en affectant de sourire, que rien n'est plus facile que de faire varier nos jugemens à nous autres femmes..... Bien souvent nos préventions ne partent que d'une défiance involontaire.... Plus tard vous reverrez Adrienne, alors, elle vous connaîtra mieux, vous lui plairez peut-être... et moi... et moi...

Les sanglots l'empêchèrent de continuer. Victor ému de tant de sacrifices et d'abnéga-

tion touchante, n'eût plus la force de cacher ses transports. Il se précipita à ses genoux, et couvrit de baisers ses mains, en jurant de l'adorer et de lui obéir toute la vie.

Ils se dirent alors en eux-mêmes, qu'ils venaient de goûter le seul instant de bonheur véritable, que leur eût valu cette liaison traversée de tant d'inquiétudes et d'obstacles. Que d'amans, s'ils étaient sincères, n'en pouraient pas même dire autant !

XIII.

On cite avec raison la noblesse milanaise pour sa bonne grâce, son aimable vivacité, son humeur facile et franche, qui s'accorde si bien avec l'abandon et les qualités du vrai caractère français. La jactance des manières anglaises ne l'a pas encore envahie, et fasse le ciel qu'elle s'en préserve! Comme le fond de ce caractère est la raison et l'extrême bon sens, il est clair qu'il apporterait dans le ridicule et la pédanterie la même profondeur que dans la frivolité et l'in-

souciance. Milan deviendrait alors, après Londres, la ville la plus maussade et la plus hypocrite du monde.

Le jeune prince Antonio Lippi appartenait à cette classe de jeunes et brillans proscrits qui viennent, à la honte de l'Autriche, apporter à la France le tribut de leur nom, de leurs qualités aimables, souvent même le charme d'une voix enchanteresse, indépendante comme leur humeur, docile seulement aux fantaisies et aux impétuosités du plaisir. Beauvoisin était-il enfoncé dans une de ces préoccupations d'intérêt tortueuses et profondes, où s'égarait sans cesse son esprit calculateur? Lippi paraissait, et aussitôt, les projets d'ambition et de fortune s'évanouissaient pour faire place à quelque plan de folle distraction et de partie de plaisir.

Le bilieux Beauvoisin venait d'épancher encore une fois sa haine contre Victor de Chélan dans le sein de son conseiller ordinaire, Alfred Laval, lorsque Lippi entra précipitamment, et en riant aux éclats, d'une lettre en

mauvais italien qu'il venait de recevoir, et qu'il lut à haute voix, en y mêlant les saillies que son imagination lui fournit. Cet homme, toujours entraînant et joyeux, empruntait la meilleure part de sa gaîté à la mobilité de son humeur. Il fit à Beauvoisin de graves reproches sur l'air de contrainte et de tristesse gravé sur son visage :

— Ne sait-on pas, dit-il avec un accent d'innocente ironie qui n'appartient qu'aux finesses du caractère italien, qu'il n'y a pas en France de gentilshommes plus beaux, plus braves, ni plus accomplis que vous ?... Je ne vois, en vérité, que les vieilles femmes qui vivent sans cesse entre elles en querelles et en discussions; et encore finissent-elles tôt ou tard par se radoucir, afin de s'éclairer mutuellement sur les fautes de leurs amans...

Beauvoisin gardait le silence; la figure de Lippi prit tout-à-coup un air de gravité :

— Je viens vous apprendre, dit-il, la mort singulière de lord B..... qui donnait, il n'y a pas plus de huit jours, cette fête si magnifique.

Son jardin était illuminé. Des ifs, des guirlandes en décoraient l'étendue; la pelouse toute entière était couverte de musiciens avec des timbales, des clarinettes, des fifres, etc... Le lendemain de cette fête, le pauvre lord B.... avait cessé d'exister. Écoutez le quatrain qui a été composé sur sa mort par un jeune poète italien de mes amis :

« Vous avez donc abdiqué le sceptre des plaisirs, que vous étiez si digne de porter; vous avez changé l'aimable empire de l'amour contre celui de la triste mort; mais, en dépit du trépas lui-même, vous vivrez éternellement dans notre mémoire, et vos vertus seront à jamais célébrées par nous. »

Beauvoisin ne voulait pas instruire Lippi des soucis qui le preoccupaient. Aussi, déclara-t-il bientôt qu'il n'avait jamais été mieux disposé à se divertir et à se distraire. Il ne laissa pas de se plaindre amèrement de certaines injustices commises envers lui dans le

sein de la société. Son excessive susceptibilité le mettait dans un état presque continuel d'animosité et d'irritation. Lippi, qui n'aimait pas à s'appesantir trop long-temps sur un même sujet, proposa de venir visiter, afin d'occuper le reste de la journée, un château qu'il se proposait d'habiter pendant l'été. La partie fut acceptée. De Paris à M.... comme on sait, la distance est fort courte; d'ailleurs, d'excellens chevaux abrégèrent encore le trajet.

A peine arrivé, Beauvoisin se mit à examiner l'intérieur de la maison dans tous ses recoins et détails. Le bâtiment lui parut vieux et en mauvais état. Rien ne lui échappa, il prit note de tout, examina les poutres, les lambris, et jusqu'à l'intérieur des cheminées. On voyait l'homme habitué aux entreprises et à ce genre d'acquisitions.

Lippi allait au contraire de chambre en chambre, courant, voltigeant. Heureux et enchanté de tout, il admira surtout l'ordonnance et la disposition du parc : jamais il n'avait vu profusion pareille de bosquets, de cascades, d'a-

venues et de portiques. Quant à l'intérieur de la maison, il examina seulement si le salon était construit favorablement pour la voix. Il y chanta, avec sa verve ordinaire, une fort jolie chanson napolitaine. Là, se bornèrent ses vérifications. Comment nier l'avantage d'un noble italien sur un noble français? Le premier a, de plus que l'autre, le pouvoir d'oublier, pendant les trois quarts de la journée, son rang, son titre et sa fortune. S'il s'en souvient, c'est presque toujours pour surpasser tout le monde en abandon et en franchise. Le gentilhomme français se souvient au contraire trop souvent qu'il est puissant et noble.

Le jour commençait à baisser. Les trois amis remontèrent à cheval et regagnèrent Paris, en s'entretenant de l'acquisition que Lippi se proposait de faire. Alfred Laval et Beauvoisin la critiquèrent, appuyant leur blâme et leurs scrupules sur les calculs les plus exacts et les plus solides. L'Italien approuvait, admettait leurs conseils, la justesse de leurs remarques, et pensait à tout autre chose.

Le ciel était couvert de nuages lourds et épais. Le soleil couchant jetait encore par moment sur le pavé, une clarté louche et indécise. Quelques éclairs sillonnaient l'horizon. Beauvoisin était fort superstitieux de sa nature. Il finit par ne plus prendre qu'une faible part à la conversation. Ces nuages qui s'amoncelaient annonçaient un violent orage. Il ne put se défendre d'un pressentiment funeste, en songeant qu'à son retour on allait infailliblement lui annoncer quelque malheur.

Ses prévisions se trouvèrent justes. Il était encore à cheval dans la cour de son vaste et triste hôtel, que déjà un domestique était venu à sa rencontre pour lui dire en toute hâte qu'un homme dont il ignorait le nom se promenait dans son salon depuis près d'une heure. Il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance et qui ne souffrait point d'ajournement.

On eût dit que Beauvoisin, par un instinct d'homme d'argent, eût déjà deviné ce dont il s'agissait. Il descendit de cheval, et eût soin de faire le moins de bruit possible. Il passa

dans sa chambre à coucher, où il employa quelques instans à se composer une physionomie sèche et sévère. Il prit aussi un vêtement d'une couleur triste. Après s'être ainsi préparé, il entra dans le salon, où il trouva Davernay, qui courut à sa rencontre dès qu'il l'aperçut, et se précipita dans ses bras en donnant les signes de la plus vive émotion.

— Ah! mon ami, s'écria-t-il en lui serrant la main avec un mouvement convulsif, vous êtes maintenant ma seule ressource; je n'ai point encore désespéré de moi, puisque votre appui et votre amitié me restent... Demain, ou plutôt aujourd'hui même, il faut que je trouve deux cent mille francs; ou sinon, je suis perdu, je deviens la proie de mes créanciers; ils sont en droit de me poursuivre... Je m'abandonne à vous, sauvez-moi d'une perte certaine, arrachez-moi à la honte qui m'attend... C'est un gouffre sans fond que l'affaire où vous m'avez précipité...

A ces mots de « deux cents mille francs », que venait de prononcer Davernay sans dé-

tours et sans préparatifs, Beauvoisin ressentit cette subite sensation de froid que doit causer à un malade le contact du fer de l'opérateur qui doit le priver de l'un de ses membres. Il recula de quelques pas; puis, cherchant à prendre sur lui et à réprimer un premier mouvement de surprise :

— Cela suffit, dit-il, cousin, je vais mettre en note votre demande, et, dès demain, je chercherai... je compte me mettre en campagne pour tâcher de vous trouver, à un taux convenable, la somme qui vous est nécessaire.....

—Demain ! s'écria Davernay, demain ! mais il sera trop tard. Les bons royaux que nous attendions ne nous sont pas encore parvenus, vous le savez... Il s'agit de toutes mes échéances. Nous comptions sur des rentrées qui ne se sont pas faites, moi seul suis responsable... Au surplus, je sais que vous avez à votre disposition les deux cent mille francs qu'il me faut; Duquet m'en a prévenu d'avance... Vos dernières rentes, les arrérages de votre ferme...

— C'est-à-dire, interrompit froidement

Beauvoisin, je les ai bien, si vous voulez, en portefeuille, mais autant vaut dire qu'ils n'y sont déjà plus, car j'en ai fait l'emploi..... Oui, mon notaire m'a offert un nouveau placement de fonds; et puis, je suis décidé à acheter dans les environs de Paris quelque habitation de luxe pour m'y retirer pendant l'été; cela me distraira. Je viens même de voir à M.... l'ancien pavillon de la maréchale de S..., cela me conviendrait assez : figurez-vous des bois magnifiques, des plaines qui se déploient à perte de vue, ce sera incomparable pour la chasse... Vous y viendrez, n'est-ce pas?...

A ces mots, que Beauvoisin accompagna de ce froid sourire qui annonce chez un homme habitué à cacher ses impressions une volonté fixe et invariable, Davernay demeura confondu. Il fixa les yeux à terre pendant quelques instans; puis, croisant précipitamment les bras sur sa poitrine :

— Allons, tout est perdu, dit-il. Il pensa pourtant qu'il fallait tenter un dernier effort :

— Beauvoisin, s'écria-t-il, est-ce bien vous qui me parlez ainsi, vous qui me connaissez depuis plus de vingt ans? Je suis ruiné encore une fois si vous ne venez à mon secours, je manque à tous mes engagemens... Écoutez-moi donc, vous qui m'avez conseillé de me mettre à la tête de cette affaire, qui m'avez répété , à vingt reprises différentes, que votre bourse me serait toujours ouverte; aujourd'hui, je vous dégage de votre promesse...Ne me rendez pas pour moi le service que j'attendais; mais je vous dis seulement : Au nom de notre amitié d'enfance, de notre parenté, au nom de Juliette surtout, que vous allez voir plongée avec moi dans la honte et la désolation, avancez-moi cette somme, Beauvoisin... Je vous en supplie, prêtez-moi les deux cent mille francs dont j'ai besoin.....

—Eh! très volontiers, cher cousin, je n'ai jamais eu l'intention de vous refuser, mais revenez dans un autre moment... Allons, allons, modérez-vous, de grâce! ne vous abandonnez pas ainsi à la consternation... Je chercherai, vous dis-je,

je trouverai cette somme, j'ai des relations, du crédit peut-être...

— Oui, et bientôt le bruit de ma ruine sera connu dans tout Paris... Insensé que j'étais! je comptais sur vous, je croyais à vos protestations d'amitié, à vos promesses : et mon oncle qui m'engageait à me défier de vous, que pensera-t-il? que dira-t-il de tout cela?... Ah! monsieur, devais-je m'attendre à tant de dureté et d'ingratitude de votre part?...

— Et de quoi vous plaignez-vous, reprit Beauvoisin avec hauteur, que signifient ces reproches et ces plaintes? Je devrais, s'il faut vous en croire, me dépouiller en votre faveur, renoncer à mes intérêts pour servir les vôtres, et cela, pour vous récompenser d'avoir pris pour votre plus intime ami un homme qui m'a toujours poursuivi, vous le savez, de la haine la plus injuste?..... Est-ce ma faute, à moi, si vous avez fait de faux calculs, ou commis de graves imprudences? Je soutiens que l'affaire où je vous ai mis est avantageuse, excellente, qu'elle doit rendre tôt ou tard de grands bé-

néfices ; il ne s'agit que de savoir attendre...

— Ah ! oui, j'ai tort, s'écria Davernay en étendant la main ; il est vrai que, dans tout ceci, vous avez été mon guide et mon conseiller ; vous m'avez jeté dans cette entreprise pour la juger d'avance et sonder le terrain à mes dépens : j'ai été votre dupe, Beauvoisin, mais je suis trop franc pour ne pas vous dire que, tôt ou tard, je me vengerai....

—Eh! vengez-vous tant qu'il vous plaira, monsieur, j'ai mon expérience et j'en profite : on ne rencontre que trop souvent aujourd'hui de ces gens confians, communicatifs, ardens en apparence, qui réclament vos avis et vos lumières, et deviennent au premier événement vos ennemis acharnés... n'est-il pas plus prudent de refuser en pareil cas indistinctement à tout le monde? d'ailleurs, je vous proteste qu'il m'est impossible de vous avancer la somme qu'il vous faut ; ce serait me dégarnir entièrement... Plus tard, quand vous serez sorti de ce mauvais pas, vous reconnaîtrez vous-même qu'à ma place, vous n'auriez pas

agi d'une autre manière...

Telle fut la conclusion de cet entretien qui dura près de trois heures. Il y eut de part et d'autre de singuliers épanchemens. Quand une fois la division se met entre parens, on arrive presque toujours à un échange de vérités dures et affligeantes. Des transports de la fureur et de l'emportement, Davernay passa par degrés à un état de résignation et de contrainte. Il était plus de minuit lorsqu'il rentra chez lui. Il paraissait calmé, il se fit préparer du thé. Depuis quelques jours, c'était sa seule nourriture; il en prit quelques gouttes et employa près d'une heure à se promener de long en large dans son salon, essayant en vain de calmer les tourmens qui le dévoraient. Il voulut cependant surmonter cette crise de désordre et d'abattement. Il parcourut une dernière fois ses registres et sa correspondance; il déchira plusieurs lettres, en écrivit quelques autres, se livra à un examen attentif et minutieux de toutes ses affaires. Puis tout à coup, au milieu de ses calculs, il fut obligé de s'arrêter et jeta sa plume de côté; il s'aperçut que

sa tête s'égarait, ses yeux se couvraient d'un voile épais; un bruit étrange et continu bourdonnait à ses oreilles.

Il alla se jeter sur un siége éloigné de sa table; il porta vivement la main à ses yeux, puis maudissant sa faiblesse :

— Tout n'est pas désespéré, s'écria-t-il d'une voix suffoquée, non, mais comment résister?..

Il prononça quelques paroles sans liaison et sans suite. L'effort qu'il faisait pour contenir ses plaintes augmentait encore sa douleur.

— Pauvre Juliette, reprit-il dans un moment de trève, tu voulais quitter Paris, tu prévoyais les maux qui nous menaçaient... et mon oncle, déjà si malheureux, qui dernièrement encore me pressait dans ses bras, lui que j'aurais dû soutenir, à qui je comptais offrir mes secours et mon appui... Ah! que de déceptions à la fois que d'espérances trompées ! Tant de reproches à subir, et une affaire que tout le monde déclarait, il y a trois mois à peine, brillante, avantageuse, destinée à une réussite infaillible!...

La douleur a parfois de singulières halluci-

nations. Il vint à penser que depuis quelque temps, sa femme etait revenue à des sentimens d'exaltation religieuse. La religion est la ressource des âmes tendres. Il comprit toute l'étendue de la tendresse qu'il lui portait. Un regard, un mot de consolation eût suffi peut-être pour le ranimer. « Pourquoi douterai-je d'elle, se dit-il? qu'elle mette à l'épreuve mon dévouement et ma persévérance; et elle me verra n'opposer au plus grand malheur, que le calme de la résignation. Ne me priait-elle pas autrefois de ne jamais partager qu'avec elle mes inquiétudes et mes peines?...

Il venait de s'arrêter à un projet à la fois énergique et étrange. Il résolut d'aller trouver sa femme à l'instant même, pour lui confier tout ce qu'il ressentait. Dans son infortune, il ne pouvait suspecter la bonne foi de ce dernier sentiment.

— Un mot de reproche, se dit-il, une seule plainte, et je la quitte, je l'abandonne à l'instant même... ou bien, je tombe mort à ses pieds...

Eperdu, tremblant comme un coupable aux

pieds de son juge, il ouvrit avec précaution la porte du salon et se dirigea vers l'appartement qu'occupait sa femme, espérant ne pas la trouver endormie. Elle se plaignait depuis quelque temps de fréquentes insomnies. Comme il traversait un cabinet de toilette, il vit une femme pâle et à demi vêtue sortir précipitamment de la chambre à coucher, qui lui dit dans le plus grand trouble :

— Au nom du ciel ! n'entrez pas, monsieur, madame n'est endormie que depuis quelques instans : ses attaques de nerfs viennent à peine de cesser...

Une forte odeur d'éther qui s'exhalait par la porte entr'ouverte semblait confirmer les paroles de la femme de chambre. Davernay sentit s'accroître son accablement ; il se rappela l'évanouissement de la veille, la douleur que lui avait causée la mort de Charles :

— Mais, reprit-il en insistant, ne puis-je du moins la voir sans l'éveiller ?...

La femme de chambre se mit devant la porte et son trouble augmentant, elle eut à peine la

forcé de répéter d'une voix faible, ce qu'elle venait de dire : « Au nom du ciel, monsieur, n'entrez pas !.. »

Davernay la regarda d'un air soupçonneux et s'éloigna sans oser éclaircir une conjecture affreuse qu'il venait de former. Il revint au salon, respirant à peine, accablé de honte et de douleur :

— Est-il possible? s'écria-t-il, ce trouble... cette fille !.. serait-il vrai ?... Une perfidie ! Ah ! Juliette, Juliette!.. non, non, vous n'avez pas cessé de m'aimer....

Il reconnut aussitôt la fausseté de ses soupçons :

— Fou que je suis! s'écria-t-il, en riant avec amertume, elle dort, elle souffre..... mais demain.... Ah ! mes idées se heurtent dans ma tête, ce malheur me tuera, et je ne retrouve partout autour de moi que les sombres visions du coup qui m'accable... Ah ! mon amour, les plus douces affections de mon cœur ! je ne vivrai donc qu'un jour, et cela sans qu'elle m'ait pardonné...

Le jour commençait à poindre; se sentant accablé de fatigue, il se jeta tout habillé sur un canapé, et parvint à dormir quelques heures : ce sommeil le calma. Les rêves ont souvent de singuliers contrastes. Il crut en dormant entendre une voix consolante et douce dont les sons lui rendirent par degrés le calme et le repos. A son réveil, une femme était devant lui. Elle lui souriait d'un air de tendresse et attendait patiemment son réveil, il poussa un cri de surprise et s'élança vers elle :

— Qu'allons nous faire, s'écria-t-il en joignant les mains et en se précipitant à ses genoux, oh! vous, ma seule amie, mon dernier espoir, comment oser vous dire?...

— Modérez-vous, dit-elle en plaçant un doigt sur ses lèvres, je sais tout, je sais que l'infortune a pu vous accabler, mais que le déshonneur ne vous atteindra jamais.... J'ai acquis maintenant assez de courage pour résister aux plus rudes attaques de l'adversité....

La scène de la nuit se représenta rapidement à la pensée de Davernay. Il la regarda

fixement, elle baissa la tête d'un air intimidé : — Elle ne m'aime plus, dit-il en lui même, elle ne sait pas que je doute d'elle. C'est à elle seule, à sa tendresse que se rapportent mes alarmes et mes transports....

Une fois sorti d'un premier moment d'abattement, Davernay rassembla ses forces et déclara qu'il était prêt à tout avouer à son oncle. Il est après tout des affections que le doute et les soupçons ne sauraient atteindre. Il est vrai qu'un malheur qui a pour cause une imprudence n'inspire guère qu'une stérile pitié. Le plus souvent les hommes ne compâtissent qu'aux maux qui n'ont pas besoin de leur secours.

Madame Davernay tressaillit en entendant prononcer le nom de son oncle; depuis quelque temps, tout ce qui concernait le maréchal lui causait une sorte d'ébranlement convulsif. Le chagrin devait l'avoir encore endurci; la seule image de ce visage vénérable et troublé par la souffrance , la frappait de terreur et de défiance. Ils pensèrent à quelques amis de pro-

vince; mais comment les rejoindre, auquel d'entre eux s'adresser de préférence? Le délai était si court, la conjoncture si impérieuse et si pressante!

Davernay malgré son trouble ne pouvait s'empêcher d'admirer l'énergie et la force d'âme que sa femme déployait en face d'un si grand malheur. Il pensait en même temps à ces faux amis que le maréchal lui avait peints sous des couleurs si exactes et si justes. Il rougissait de lui-même et de la route dangereuse où leurs perfides conseils l'avaient jeté. Il se souvint de la sentence favorite de Beauvoisin, qui prétendait qu'à Paris, on est forcé à une dépense d'autant plus forte qu'on sent plus impérieusement le besoin d'accroître son revenu.

Au milieu de cet entretien, la porte du salon s'ouvrit et un étranger entra précipitamment sans se faire annoncer; c'était Victor de Chélan :

— Où est-il, s'écria-t-il en entrant, où est-il? je veux le voir, lui parler à l'instant même?

Une rougeur subite couvrit le visage de madame Davernay : l'arrivée de Victor était pour

elle comme un coup de foudre. Elle eût préféré mourir cent fois que d'avoir à endurer sa présence devant son mari.

— Dieu ! Quel excès de peine et de honte ! s'écria-t-elle d'une voix suffoquée.

Victor venait d'être instruit à peine depuis quelques instans, par Alfred Laval, de l'embarras où se trouvait Davernay. Il avait appris en même temps l'inutilité de la démarche faite par lui auprès de Beauvoisin. Il connaissait à fond l'affaire des filatures, et le refus de ce dernier, sans le surprendre, avait mis le comble à son indignation. Sa générosité naturelle étouffait tout autre sentiment. Il saisissait avec transport l'occasion de rendre service à l'homme qu'il avait trahi et qu'il regardait toujours comme son ami. Il n'avait fait qu'un bond de son hôtel à celui de Davernay :

— Je sais tout, s'écria-t-il; arrivons au fait sans détours et sans préambules, vous vous êtes adressé à Beauvoisin, et non à moi; ceci vous a permis de connaître à fond l'homme sur

lequel vous comptiez... je sais qu'il vous faut deux cent mille francs, les voici; acceptez ce service de la main d'un ami, acquittez votre arriéré, remettez vos affaires en train, et remboursez-moi quand vous pourrez.

Davernay stupéfait ne comprit pas d'abord la précipitation ni les paroles de Victor : cette offre, ce portefeuille étaient pour lui comme un songe. Enfin, il revint de ce premier mouvement de surprise :

— Ah! vous êtes mon sauveur, s'écria-t-il en se précipitant dans les bras de Victor; comment reconnaître tant de noblesse et de générosité?.. merci, merci mille fois!.. mais non, c'est impossible, je ne puis accepter la somme que vous m'offrez...

A ces mots madame Davernay sortit tout à coup de l'état d'accablement où elle était plongée :

— Non, monsieur, non, s'écria-t-elle en s'avançant vers son mari avec résolution, vous n'accepterez pas cet argent des mains de M. de Chélan... je vous le défends, je vous conjure

de ne pas accepter...

Davernay chercha vainement à démêler la cause de ce trouble et de ces prières. Il lui prit la main comme pour l'engager à se modérer :

— Comprenez-moi, au nom du ciel comprenez-moi, ajouta-t-elle, mon oncle s'y opposerait ; songez à ses menaces et à ses instances : il est des obstacles que vous ne pouvez braver et que vous devriez respecter... non, vous n'accepterez pas cet argent...

Ses yeux étincelaient, une sueur froide coulait de son front en gouttes abondantes, tout en elle annonçait le retour prochain d'une de ces crises nerveuses qui devenaient de jour en jour plus fréquentes. La honte et le désespoir la jetaient dans un état voisin du délire :

— Du courage! s'écria Davernay, allons, allons, point de fausses alarmes..... Dois-je douter du seul ami que le sort ne m'ait pas enlevé ?.. que signifient ces pleurs, ces soupirs ? perdez-moi, accablez-moi d'un mot, mais du moins ne m'ôtez pas le dernier espoir qui me reste de vous sauver...

Victor comprit que madame Davernay était décidée à se trahir. Il fit un violent effort sur lui-même...

— Vous voyez bien, dit-il à voix basse à Davernay, que c'est vous qui augmentez son émotion, à quoi bon lui résister? Respectez ses scrupules, et feignez de repousser l'offre que je vous fais au nom du dévouement le plus sincère...

— Je m'abandonne à vous, s'écria Davernay, accablez-moi de vos bienfaits; je n'ai plus la force de vous peindre mon émotion et ma reconnaissance.

Il sortit craignant de laisser échapper devant sa femme quelque marque de faiblesse. Victor et madame Davernay restèrent seuls quelques instans :

— Je vous aurais tout pardonné, s'écria-t-elle avec transport, tout excepté l'odieuse transaction qui vient de se passer devant moi...

— Contenez-vous, cachez votre trouble, ne me perdez pas...

— Non, vous dis-je, cet argent ne restera

pas entre nos mains; vous n'achèverez pas de nous flétrir.

— Gardez-le, vous dis-je, et je vous jure de quitter Paris aujourd'hui même...

— Il saura tout, il le faut, je ne puis vivre ainsi...

— C'est lui, silence !

Davernay reparut : il était pâle et abattu ; mais la joie et l'attendrissement étaient peints sur ses traits. Des larmes arrachées par la générosité de Victor roulaient encore dans ses yeux. Il lui prit le bras familièrement et l'entraîna hors de l'hôtel. Ils marchèrent pendant près de deux heures; l'entretien fut amical, affectueux, mais étranger à ce qui venait de se passer.

Après cette course, Victor rentra chez lui : jamais il n'avait si bien ressenti la satisfaction intérieure que donne une bonne action. Il se mit à sa table, pour continuer une lettre commencée le matin :

« C'en est fait, cher Henri, je cède aux di-

vers sentimens qui m'entraînent : c'est un monde tout nouveau que celui qui s'ouvre devant moi. Ce sont des impressions continuelles, des transports inconnus ; je ne sais si c'est un rêve, mais je sens s'opérer en moi-même comme par miracle cette révolution que vous m'aviez depuis long-temps prédite. L'homme que je me reprochais surtout d'avoir offensé, est maintenant mon obligé. J'ai saisi l'occasion de lui rendre un important service. C'est une bien faible compensation sans doute à tout le mal que j'aurais pu lui faire ; mais j'espère à force de soins et de tendres précautions l'entretenir à jamais dans l'erreur où il est maintenant.

« Comment vous ferai-je part cependant de la préoccupation nouvelle qui est venue se mêler pour moi à tant d'incidens divers ? C'est une impression vague, indécise, c'est une chimère qui demain sans doute n'existera plus ; ou plutôt, c'est une anxiété, une inquiétude de tous les instans, et à laquelle je ne puis me soustraire.

« Que vous dirai-je ? c'est une jeune fille,

pâle, fluette, timide, qui parle bas, boite en marchant, et qui est restée je ne sais pourquoi fixée dans mon esprit comme une de ces visions chimériques que nous nous forgeons dans nos instans de loisir, et qui reparaissent presque toujours au moment où nous y pensons le moins. Elle est totalement dépourvue de chaleur et de vie. Eh bien! croiriez-vous que malgré cela, mon plus grand bonheur est de parler d'elle à Davernay. Mais il me désespère par les éloges qu'il lui prodigue. Il semble qu'il ne sente pas tout ce que cette froideur a de triste et de desséchant. Elle me méprise, notez bien qu'elle me méprise: elle a écrit dernièrement que j'étais un sot, je l'ai lu, de mes propres yeux... cette lettre m'a fait prendre cette jeune fille en horreur; je me suis emporté, puis le calme est venu; et il ne m'est resté qu'une continuelle irritation que rien ne peut modérer et qui me rend curieux de tout ce qui a rapport à elle.

« Il en est de cela comme des menaces de son père le maréchal, il me déteste et cependant je ne puis me décider à le détester ni à le

haïr. Ah ! c'est que je commence à comprendre la force et l'ascendant de ces gens à part, dont les mouvemens et les pensées ont toujours quelque chose d'imprévu. Tel est l'intérêt singulier que m'inspire cette jeune fille ; un mélange de rancune et de curiosité ; le père m'occupe au moins autant qu'elle. Il souffre, il se plaint, j'en suis le cause, et il arrive souvent que j'oublie entièrement le malheur qui doit nous séparer à jamais pour chercher à me rapprocher de lui. Je ne vois plus que deux êtres qui me semblent ne point appartenir au monde où nous vivons ; soit que la nature ait effectivement indiqué une ligne d'intervalle entre eux et l'existence du commun des hommes, soit que la douleur de la perte d'un fils et d'un frère ait imprimé à toutes leurs actions une teinte particulière de mystère et de contrainte. Enfin, cette famille est impénétrable. Je vis involontairement en elle ; je me trompe, quand je dis que le lien qui m'attache à elle est celui de la curiosité ; c'est surtout celui d'un éternel remords... »

Comme Victor achevait cette lettre, son domestique entra pour lui rendre compte de sa journée.

— Toujours les mêmes habitudes, monsieur, des allants et venants, une porte qui s'ouvre et se ferme à chaque instant, des gens qui entrent, d'autres qui sortent en s'interrogeant parfois du regard... Le jeune Anglais que monsieur connaît déjà et qui vient régulièrement tous les jours à la même heure; un concierge incorruptible, des domestiques vieux et à moitié sourds, une maison où l'on doit bien s'ennuyer, car les gens qui s'y rendent ont presque toujours l'air sombre et abattu.

— Et dire, pensait Victor, qu'en ce moment peut-être, on m'y maudit, on m'y accable de plaintes et d'anathèmes : c'est un père qui médite contre moi quelque nouvelle injure, ou bien cette jeune comtesse au teint pâle, aux yeux pudiquement baissés qui me poursuit sourdement de ses reproches et de ses sarcasmes... Comment expliquer tout cela ? [illegible] per-
sonne à entrer dans cette maison [illegible]

prit, ni caractère, pourquoi m'y poursuit-on d'une animosité sérieuse et déclarée ? A quoi bon ces menaces, ces provocations, cette activité de haine et d'attaques, quand le silence du mépris devrait suffire?

Malgré ses folies et ses dissipations passées, Victor avait-il véritablement acquis maintenant cette continuité d'habitudes et d'idées qui dénote un homme de cœur et d'intelligence? nous répondrons à cette question par une demande :

« Vous sentiriez-vous capable de quitter brusquement toutes les habitudes du plaisir, voitures, chevaux, amis, parties de chasse; et cela, pour pâlir sur des livres de sciences et d'histoire, des sphères, des mappemondes, des cartes et des atlas? » Tel était le nouveau genre de vie de Victor : des idées d'instruction profonde s'unissaient maintenant aux anciennes illusions de son orgueil. Il avait passé pour le meilleur cavalier et le plus habile tireur de tout Paris, pourquoi donc ne passerait-il pas aussi pour l'homme le plus distingué en fait d'instruction et d'intelligence? Cet avantage devait s'acquérir suivant lui

comme tout autre, à l'aide d'une volonté ferme. Il était bien parvenu à apprécier des qualités fortes et tranchantes de tête et de caractère ; mais le véritable esprit avec ses détours et ses rares finesses lui échappait complètement encore.

Cependant, tandis que Victor s'égarait ainsi dans les chimères et les conjectures d'une existence vague et obscure, Beauvoisin ne négligeait rien de son côté pour s'emparer du titre d'oracle de la société que son rival laissait si follement échapper. Ses prodigalités augmentaient chaque jour. L'ostentation et l'éclat paraissaient devoir l'emporter sur sa parcimonie naturelle. On l'estimait, on lui rendait enfin justice. Pour mettre le comble à l'opinion avantageuse qu'il avait su donner de lui-même, il comprit qu'il devait chercher à se rapprocher de Davernay. Un trop long refroidissement eût montré qu'il attachait une importance réelle aux dédains qu'il avait autrefois essuyés près de madame Davernay. Alfred Laval fut chargé de cette négociation délicate :

— Venez, dit-il à Davernay, consentez à re-

voir Beauvoisin : je vous réponds d'avance qu'il ne sera rien dit qui puisse vous affliger ni vous atteindre : vous étoufferez ainsi promptement les faux bruits qui ont couru un moment sur votre compte... Beauvoisin est vif, il a quelquefois l'humeur ombrageuse, mais ne doutez pas qu'il ne vous soit au fond sincèrement attaché : il reconnaît ses torts, il désire les effacer, c'est en un mot un raccommodement qu'il m'a chargé de vous proposer....

Davernay, après quelques hésitations, consentit à se rendre à la réunion qui devait avoir lieu le soir même chez Beauvoisin. Il tenait à cacher à tous les yeux la blessure profonde que son refus lui avait faite. Beauvoisin était déjà instruit du prêt fait à Davernay par Victor. Il ne laissa pas de lui témoigner un vif empressement, dès qu'il le vit entrer. C'était pour lui une sorte de triomphe :

— Cher cousin, dit-il en lui serrant la main d'un air de cordialité, combien je suis pénétré de reconnaissance de vous voir ici ! Ah ! croyez bien qu'à l'avenir, je saurai éviter entre nous tout sujet de discussions et de querelles... Que

voulez-vous? il faut bien se trouver quelquefois en dissentiment, pour sentir le bonheur de se rapprocher l'un de l'autre...

Beauvoisin avait été mis en belle humeur par un nouveau fait touchant Victor dont il venait d'être informé. Il sut faire preuve ce jour-là, d'une amabilité réelle. Il fut brillant, c'était chez lui un fait trop rare pour ne pas être remarqué. Il était comme, bien des gens, affable et poli pendant la première moitié d'une réunion, mais à la moindre contradiction, ses manières se gâtaient tout à coup, il devenait tranchant, querelleur, s'emportant à propos de rien, et ne gardant de mesure avec personne.

Or, à ce moment d'une discussion toujours dangereuse où les têtes ne sont ni assez calmes pour raisonner juste, ni assez échauffées pour qu'on puisse mépriser les propos qui se tiennent, quelqu'un s'avisa de prononcer par hasard le nom de Victor de Chélan, à propos d'un fort beau céladon en porcelaine de Chine, qu'il se rappelait avoir autrefois remarqué chez lui. Ce nom lancé si mal à propos en pareil lieu,

était l'étincelle qui devait faire éclater la mine qui couvait depuis long-temps. Beauvoisin se sentant appuyé par les gens qui l'entouraient se mit à parler de Victor en termes si choquans et si injustes, que même ses partisans les plus avoués ne purent s'empêcher de blâmer ses expressions :

— Oui, monsieur, oui, dit Beauvoisin à haute voix, je maintiens ce que je viens de dire, qu'il serait juste de bannir de la société l'homme qui s'est avili en refusant une affaire où son honneur et son intérêt étaient engagés. Un pareil acte est une honte qui doit rejaillir sur nous tous, et s'il faut qu'une pareille action devienne publique, il est clair que nous paraissons en être les complices : c'est une tache dont la société ne se lavera jamais...

Davernay était trop fier et trop sensible pour laisser insulter ainsi en pleine assemblée un homme qui venait de se montrer pour lui l'ami le plus noble et le plus généreux. Il se tenait en ce moment à l'écart, s'entretenant à voix basse avec deux personnes étrangères à la dis-

cussion. Quelque fut son désir de ménager les opinions de son parent, il ne pouvait pourtant garder plus long-temps le silence.

— Beauvoisin, s'écria-t-il, en s'avançant vers le milieu du salon, je trouve que vous traitez bien sévèrement notre ami commun M. de Chélan... Vouliez-vous qu'il se battît avec un homme que son âge et son nom doivent protéger contre tout le monde, et qui a même plusieurs blessures?..

— Il devait se battre, je le déclare ; cette question a d'ailleurs déjà été débattue ici.... Apprenez, cousin, qu'entre nous un duel ne se refuse jamais, à moins que nous n'ayons déclaré unanimement qu'il n'y a pas lieu à donner suite à une affaire...

— Certains duels se refusent, reprit gravement Davernay, et je ne puis souffrir que vous insultiez ainsi publiquement M. de Chélan, surtout en son absence : vous convient-il de mettre en doute comme vous le faites sa bravoure et sa fermeté?... il n'en a jamais manqué, vous devez le savoir mieux que personne...

— Avec quelle vivacité vous prenez son parti, mon cher cousin, Vive Dieu! mais vous n'avez jamais parlé de nous en aussi bons termes!.. Au surplus, nous savons que vous avez de fortes raisons pour vanter comme vous le faites la noblesse et le désintéressement de M. de Chélan...

— Je ne vous comprends pas...

— Et moi, je me comprends : il est à peu près inutile entre nous de chercher à cacher un fait que connaissent tous les gens qui m'entourent.... On sait que vous aviez besoin dernièrement de deux cent mille francs, et que de Chélan les a mis à votre disposition avec un grand empressement....

Ces mots furent accompagnés d'un mouvement de tête et d'un sourire moqueur qui produisit une vive sensation parmi les assistans. Davernay pâlit, et sentit se réveiller toute l'impétuosité de son caractère. Indigné de voir Beauvoisin révéler un trait qu'il lui importait tant de tenir caché, il n'eut plus la force de se contraindre, et s'adressant à toute l'assemblée :

— Eh bien! oui, messieurs, dit-il, rien n'est plus vrai; je me trouve en ce moment le débiteur de M. de Chélan, pour une somme de deux cent mille francs; mais ce que M. de Beauvoisin n'a pas dit, c'est que, fidèle à ses principes de calcul et de prudence, il avait cette somme à sa disposition et qu'il me l'a refusée durement, lui, mon parent, qui se dit mon meilleur ami, qui m'a conseillé l'affaire où j'ai mis toute ma fortune, après s'être engagé à me cautionner au besoin... en sorte qu'il m'a fallu accepter, de la main d'un étranger, ce service que je devais attendre d'un parent: appréciez, messieurs, ce qui s'est passé entre nous; voila la vérité sur cette affaire...

— Pour nous juger, répartit Beauvoisin en conservant son sourire, il faudrait qu'on sût au moins que de Chélan avait un intérêt clair et direct à vous rendre ce service....

— Encore une fois, monsieur, je ne vous comprends pas, et vous somme même de vous expliquer nettement et sans détour...

— Eh! mon cher, ceci n'est un mystère

pour personne, et n'en est apparemment pas un pour vous... Vous n'êtes pas sans avoir au moins soupçonné que de Chélan a été autrefois éperdûment épris de votre femme... Cette intrigue a fait assez de bruit, je pense...

A ces mots, qui furent prononcés dans un moment de violente colère causée par les éloges qui venaient d'être prodigués à Victor, les assistans quittèrent leur place, par un mouvement spontané, et se rassemblèrent autour des deux interlocuteurs :

— Qu'avez-vous osé dire, s'écria Davernay d'une voix éteinte et avec un tremblement convulsif, est-il au monde une seule preuve de ce que vous osez avancer là ?...

— Je n'avance rien que je ne sois à même de prouver, ajouta l'implacable Beauvoisin; d'ailleurs, je ne puis croire que vous n'ayez pas conçu par fois quelques vagues soupçons : les assiduités de M. de Chélan auprès de votre femme étaient assez claires; la lettre qu'elle adressait dernièrement à Victor, et qu'il n'a pas hésité à lire publiquement, chez

l'un de nous, ne laisse aucun doute à cet égard... N'est-il pas vrai, messieurs, qu'une lettre qui dévoilait clairement les rapports de Victor et de madame Davernay nous a été lue dans une de nos réunions, comme je le prétends?.. Qu'un seul d'entre vous essaie de me contredire...

Un silence de stupeur régnait dans l'assemblée.

— Du reste, cousin, ajouta Beauvoisin, je n'ai voulu dans tout ceci que vous engager à ne pas accorder trop de confiance à celui dont vous nous vantiez si fort la générosité : votre femme n'a été que légère, inconsidérée, je veux le croire; on répand à Paris tant de médisances et de faux bruits!.. Ceci est un avertissement que je vous donne; vous en profiterez, j'espère, et me saurez gré de ma franchise...

— Arrêtez, balbutia Davernay, arrêtez, c'est à vous seul que je m'adresse... Vous n'irez pas plus loin... Je veux... Il me faut une prompte réparation...

En même temps, il étendit la main comme pour demander grâce :

— Que veut-il dire, reprit Beauvoisin en s'adressant aux gens qui se trouvaient autour de lui, n'a-t-il pas parlé de réparation?

— Eh! malheureux, s'écria Alfred de Sereuil du ton de l'indignation, ne voyez-vous pas que vous le perdez?.. Vous voulez donc le voir mourir sous vos yeux?...

On s'aperçut que Davernay, succombant à l'émotion qui l'accablait, chancelait et pâlissait par degrés. Il tomba en défaillance entre les bras des gens qui l'entouraient. On lui prodigua vainement les secours les plus actifs et les plus empressés. Il fallut le transporter chez lui, sans qu'il eût repris l'usage de ses sens.

XIV.

Grâce à sa constitution énergique et forte, Davernay avait déjà rouvert les yeux quand la voiture s'arrêta à la porte de son hôtel. Il surmonta ce moment de faiblesse, et craignant de paraître abattu devant les gens qui l'avaient accompagné, il affecta une certaine tranquillité d'esprit. Il prit brusquement congé d'eux, et leur témoigna sa reconnaissance, mais de la main seulement, et sans prononcer une parole.

Il entra dans son salon, s'y reposa quelques instans, s'applaudissant lui-même de son calme et de son courage. Il eut soin d'écarter les impressions qui l'avaient si violemment ébranlé quelques jours auparavant. Bientôt, cependant, les pressentimens d'une perfidie si indignement dévoilée se présentèrent en foule à son esprit.

Là, cet homme singulier, et si profondément sensible, qui avait supporté avec un calme héroïque les pertes d'argent les plus accablantes, sentit tout-à-coup fléchir son courage, et céda aux plus vifs transports de la faiblesse et du découragement. Affaires, intérêts, spéculations, calculs, tout avait subitement disparu à ses yeux. Son cœur était de ceux que dévore une activité continuelle, et qu'une seule étincelle suffit pour embrâser. Les résolutions les plus opposées se croisaient à tout moment en lui-même. Tantôt il voulait fuir sans instruire personne de son départ, afin de se soustraire au double malheur qui l'accablait; tantôt il s'écriait : « Il faut que je la tue, ou bien, il faut que

je lui pardonne sans restrictions, sans reproches; car, pour m'éloigner d'elle froidement, et sans la revoir, ce serait le comble de la peine, un sacrifice auquel je ne saurais me résoudre... »

Il poussait tout à l'extrême, suivant la tendance des cœurs fiers et passionnés. Il ne voyait qu'une honte publique attachée à lui, ou bien, les angoisses d'un chagrin sans mesure et sans bornes. Ses yeux avaient cette sombre aridité, qui est le symptôme d'une excessive douleur. Il y portait la main de temps à autre, par un geste brusque et rapide. Il sentait en lui par moment la clémence miséricordieuse d'un ange; puis, l'instant d'après, il rêvait les tortures et les plus cruels raffinemens d'une implacable vengeance.

Quand le jour parut, il se mit à contempler, avec une sorte d'avidité convulsive, un portrait représentant une figure de femme, belle encore, mais pâle et amaigrie. Ses traits indiquaient de récens chagrins. C'était l'œuvre d'un peintre qui n'a jamais su s'abaisser à de fades impostures de coloris et de dessin. Cette

physionomie avait un caractère si touchant de calme et de douceur, que Davernay, attendri jusqu'au fond de l'âme, finit par tomber à genoux devant ce portrait, en s'écriant : « Ah ! c'est une odieuse perfidie, un mensonge qu'il faut repousser !..... L'espérance que j'ai toujours eue n'est point encore évanouie ; je la sens en moi-même, elle m'anime et me fortifie... Mon Dieu ! m'est-il permis de la conserver encore ?... »

Il sortit afin d'achever de se dissiper, et employa une partie de la matinée à se promener, mais sans pouvoir se rendre compte de la direction qu'il prenait. Il se souvint seulement par la suite, que l'air vif du matin l'avait calmé. Il avait ressenti une fraîcheur salutaire et bienfaisante. Il était un peu plus de midi lorsqu'il rentra. Sa femme le fit prier de vouloir bien se rendre chez elle. Elle était elle-même souffrante et fort accablée ; elle respirait avec peine. Il lui fallut faire un grand effort sur elle-même pour pouvoir dire à son mari, d'une voix mal assurée : — J'avais besoin de... vous

voir, de vous entretenir...

Davernay qui se défiait de ses forces, car il l'aimait éperdûment, craignit que quelque aveu ne vînt renverser le plan qu'il s'était fait. Il affecta de sourire, et lui dit avec une grande douceur :

— Êtes-vous disposée à faire aujourd'hui, avec moi, une visite que je crois indispensable ?...

— Une visite à notre oncle, sans doute ?... dit-elle d'une voix éteinte et en baissant les yeux.

— Non, mais à notre bienfaiteur, à notre généreux ami, Victor de Chélan... Ne devons-nous pas le remercier ensemble du service qu'il nous a rendu avec tant d'empressement et de noblesse ?... Il faut nous acquitter de ce devoir...

Ces mots furent dits avec une telle affectation de calme et de sang froid, qu'elle devina aussitôt les causes de l'agitation et du trouble qu'il manifestait. Elle n'eut plus la force de se contraindre, et s'inclinant à demi devant lui,

elle s'empara d'une de ses mains, comme pour la presser contre son cœur. Davernay fit un geste d'horreur et d'indignation :

— Pardonnez-moi, s'écria-t-elle en poussant un cri et en tombant à ses pieds, pardonnez-moi... Je me tuerai, s'il le faut, pour expier ma faute...

— Qu'avez-vous dit? reprit-il en s'avançant vers elle, savez-vous que c'est à moi, à moi seul qu'appartient le droit de vous maudire et de vous interroger?...

Puis, frémissant aussitôt de l'horrible pensée qui venait de traverser son esprit, il recula de quelques pas, en cachant son visage dans ses mains. Il voulut proférer des menaces et des malédictions, mais il ne put exhaler que quelques sons faibles et sans suite. Il se mit à parcourir le salon à pas précipités, marchant comme un forcené, invoquant la justice du ciel, réclamant à grands cris une main secourable qui le délivrât d'une si poignante oppression. Puis, il s'arrêta brusquement, se tint immobile, les yeux fixés à terre, ne donnant plus

signe de vie ; si ce n'est qu'un murmure sourd et gradué s'échappait par intervalle de sa poitrine.

Il se passa ainsi près d'une heure en convulsions, en plaintes, en cris de suffocation et d'angoisses. Puis, cette crise de douleur eut son instant de trève et d'adoucissement. Il se crut en un moment délivré de tant de tortures. Il se rapprocha de sa femme, la regarda sans dédain et sans colère, et finit par laisser tomber sa tète sur son épaule d'un air éploré, dans un accès de pénible effusion. Ce fut pour lui un instant d'heureux soulagement. Ses larmes coulèrent en abondance, il prit à la dérobée une main qu'il trouva froide et glacée, et ne put s'empêcher de s'écrier d'une voix attendrie : « Juliette... Ah ! Juliette, qu'avez-vous fait ?.. » On sait que l'excès de la douleur anéantit parfois et terrasse en quelque sorte toutes les facultés de l'âme. Par un de ces jeux amers et cruels qui aggravent et diversifient les souffrances, on sent alors s'élever en soi comme une évocation d'un bonheur

passé, les plus pures émanations d'une tendresse qui n'est plus.

Mais bientôt il sentit se réveiller en lui ses sentimens de raison et de fierté. Il s'indigna de sa lâcheté, et redoutant un nouvel accès d'abandon et d'oubli, il repoussa vivement la main qu'il tenait, et dit d'une voix sourde et résolue : « Il est temps de nous rendre chez notre bienfaiteur. »

Victor était en ce moment occupé à faire exécuter, sous ses yeux, un portrait qu'il avait confié à un dessinateur des plus habiles. L'artiste n'avait pour se guider qu'un croquis imparfait et grossier. Victor n'était jamais satisfait de l'expression et de l'ensemble de la figure. Ce soin occupait la plus grande partie de son temps. Il avait voulu apprendre à dessiner lui-même, afin de reproduire l'expressive figure du maréchal et les traits plus doux de sa fille, qui se trouvaient, par l'effet du hasard, gravés dans son souvenir. Il eût espéré tromper ainsi l'effervescence et le cours désordonné de ses idées. Mais il lui fallut bientôt recon-

naître son inhabileté à manier le crayon. Il en était de cela comme de tous les arts qu'il essayait. Il s'y adonnait avec une ardeur et une ténacité sans exemple, et se voyait bien vite rebuté par des obstacles et des difficultés insurmontables. Chaque fait lui démontrait ainsi sans cesse son inaptitude à tout ce qui exigeait quelque effort d'attention et d'intelligence. Puis, les expressions prophétiques de la lettre d'Adrienne se présentaient à son esprit.

André vint lui annoncer l'arrivée de M. et madame Davernay. Victor, surpris de cette visite matinale, se hâta de congédier son dessinateur. Il ouvrit, d'une main tremblante, la porte du salon qui communiquait avec son cabinet de travail, et aperçut Davernay qui, s'avançant vers lui brusquement, dit avec un regard où se peignait la violence d'une indignation concentrée :

« Monsieur, nous venons vous remercier... ma femme et moi... »

La figure de Davernay avait en ce moment un caractère si frappant de douleur et de tris-

tesse, que sa beauté naturelle avait entièrement disparu. Ses traits étaient bouleversés et comme sillonnés de rides profondes. Victor comprit aussitôt que les détours et les précautions étaient inutiles. Il attendit avec une contenance ferme et résignée l'explication des paroles de Davernay.

— Oui, je sais tout, reprit celui-ci d'un ton calme, vous êtes enfin parvenu à votre but; vous avez mis votre gloire et vos efforts dans ma désolation et ma honte... Ah! malheureux, reprenez à l'instant même cet argent que, dans un moment d'égarement et d'erreur funeste, j'avais été assez faible pour accepter..... Mais non, votre odieux projet ne s'accomplira pas, vous ne parviendrez pas à m'enchaîner à vous par le déshonneur... Heureusement le ciel a voulu que je fusse éclairé encore assez à temps; car je crois en la puissance du ciel, moi, je ne fais pas, comme vous, parade d'irréligion et d'impiété... Mes yeux se sont ouverts; et, malgré ma crédulité, j'ai appris à lire en vous-même... Supportez donc la présence et l'anathème de

l'homme que vous avez voulu perdre et avilir sans retour...

Victor, par l'effet des événemens qui avaient développé si singulièrement sa réserve et sa sensibilité, ne possédait plus cette force extérieure qui avait été autrefois le signe distinctif de ses actions et de sa conduite. Il chercha vainement à surmonter l'accablement que lui causait la présence de Davernay. Sa confiance était détruite, ses facultés vaincues par ce nouvel assaut. Cependant, ne voulant pas céder aux reproches de Davernay sans quelque résistance, il reprit froidement :

— Je ne sais, en vérité ce que vous voulez dire... On vous aura fait de faux rapports sur moi : je soupçonne fort Beauvoisin d'être entré pour quelque chose dans tout ceci...

Davernay sourit avec amertume.

— Et cette lettre, dit-il à voix basse, cette lettre que vous n'avez pas craint de lire publiquement chez...

Victor fit un geste d'indignation :

— Qui vous a dit cela?...

— Beauvoisin, lui-même...

— Ah ! c'est une odieuse machination ! Ce soir-là, ni lui, ni moi, n'étions maîtres de nos actions et de nos idées..... On vous trompe, Davernay, je puis vous assurer qu'on vous trompe... Tout ceci cache un piége qu'on nous tend à tous les deux...

— Ah ! n'achevez pas, s'écria Davernay d'une voix éteinte, chacune de vos paroles est un nouveau supplice pour moi... Je me retire, je ne veux rien entendre...

Il fit quelques pas comme pour sortir; puis, revenant brusquement vers Victor :

— Quelle vengeance pourrais-je tirer de vous ?... reprit-il après une pause; j'ai voulu vous mettre tous les deux en présence, ici, devant moi, vous qui m'appeliez votre ami, et vous que j'appelais ma femme, et que j'ai accablée de tant de preuves de confiance et de tendresse..... justifiez-vous donc, au nom du ciel ! justifiez-vous. Niez les faits, ou plutôt, non, ne les niez pas; car, après tant de perfidie, cette dénégation serait encore plus lâche

et plus honteuse. Ah! devais-je m'attendre à voir fondre sur moi tant de malheurs à la fois; moi qui n'ai jamais offensé personne, moi qui, à trente ans, devrais vivre riche, heureux, considéré de tous? moi qui vous ai tant aimée, Juliette, souvenez-vous, souvenez-vous..... Ah! quelle faiblesse! Tout cela n'est qu'une indigne faiblesse : à quoi bon me plaindre, me révolter contre vous? Vous me regardez sans pitié, vous jouissez ensemble du spectacle de mes peines..... Et mon oncle, mon oncle qui m'aimait tant; car c'est à lui que j'ai pensé d'abord dans ce nouveau malheur : que va-t-il dire et penser de tout cela?.. Il me repoussera peut-être, je ne serai plus pour lui qu'un objet de vaine compassion..... Après tant de honte, il va me regarder comme un être souillé, flétri, indigne de sa tendresse...

Les trois acteurs de cette scène restèrent quelques instans dans un état de stupeur et d'immobilité, cédant à des impressions opposées, et comme étrangers l'un à l'autre. Madame Davernay se décida la pre-

mière à lever les yeux sur Victor. Elle le vit essuyer, à la dérobée, une larme que la honte et le repentir lui arrachaient. Et qu'on dise encore que l'amour n'est pas, de tous les sentimens, le plus égoïste et le plus intéressé. Cette larme tombée des yeux de son amant, dans ce moment d'angoisses, suffit presque pour effacer en elle la trace de ses fautes. Elle oublia, et les manœuvres indignes employées pour s'emparer d'elle, et cette froideur, suite d'un moment d'illusion. Son supplice était presque adouci; elle venait de comprendre qu'il souffrait autant qu'elle.

Davernay reprit :

—Du reste, vous devez sentir, monsieur, qu'il faut que tout ceci ait un terme : j'ai voulu vous réunir, seulement pour voir comment vous supporteriez le poids de mes reproches... Sans doute, vous attendiez depuis longtemps le moment où ma force succomberait aux maux que vous m'aviez préparés... Ce moment est venu : on dit que les plus grandes fautes restent impunies; à ce prix, vous vivrez heu-

reux... vous ne me reverrez plus... jouissez en paix du prix de votre crime...

Après avoir prononcé ces mots avec un accent de sombre énergie, Davernay tira de sa poche un pistolet, qu'il arma et dirigea vers sa poitrine. Un cri d'horreur et d'épouvante fut poussé simultanément par Victor et madame Davernay. Celle-ci se précipita dans les bras de son mari, déterminée à mourir du même coup que lui. Victor lui saisit la main :

— Davernay, s'écria-t-il, ah! qu'alliez-vous faire?..... Une telle action est-elle digne d'un homme d'honneur?...

— Laissez-moi, s'écria Davernay d'un ton désespéré, en se dégageant de leurs bras, il faut que vous voyiez mourir sous vos yeux l'homme que vous avez accablé...

— Mais, s'écria Victor, qui voulait à tout prix gagner du temps, quand on se croit trahi, insulté, est-il noble de se tuer sans avoir au moins assuré sa vengeance? Doit-on laisser vivre celui que l'on regarde comme l'auteur et le complice de son déshonneur?

— Il suffit, je vous comprends, dit Davernay, dont les yeux brillèrent tout-à-coup d'un éclair de joie...

— Sortez, madame, dit-il en s'adressant à sa femme, et allez m'attendre à l'hôtel.

Elle tomba à genoux, et s'écria en joignant les mains :

— Qu'allez-vous faire? Grâce! grâce! Tuez-moi, au nom du ciel, et ne me laissez pas en proie à cette torture...

— Laissez-nous, dit Davernay avec un geste de menace; que la fausseté et de vaines supplications ne viennent pas mettre le comble à tant d'infamies; vous ne devez voir ce combat qu'avec indifférence... Ne saviez-vous pas que vous nous trompiez tous les deux?...

Il sortit du salon avec elle, et resta quelques instans dans l'antichambre. Victor ne put deviner ce qui s'y passait. Il y eut un moment de silence effrayant; puis, on entendit tout à coup un murmure étouffé qu'on eût pris, de loin, pour un cri de suffocation. Davernay reparut : tout son corps semblait agité d'un tremblement

nerveux : sa pâleur était effrayante.

— Allons, monsieur, dit-il en s'adressant à Victor, et en reprenant un air de simplicité, vous êtes plus franc et plus résolu que je ne le pensais... Vous avez raison, il vaut mieux encore se battre avec le séducteur de sa femme que de se tuer sottement, et sans profit... Les soupçons de lâcheté ne pourront ainsi m'atteindre... Nous nous batterons après demain matin, si vous voulez : je vous préviens, seulement, que j'aurai pour témoins, d'une part, mon parent, M. de Beauvoisin; et de l'autre... mon oncle, le maréchal Mercet...

— Le maréchal! s'écria Victor en sortant tout-à-coup de l'abattement apathique où il était plongé, au nom du ciel, au nom de notre ancienne amitié, choisissez un autre témoin!...

— Pourquoi donc, monsieur, un oncle, un militaire, que trouvez-vous à reprendre à ce choix?..... Je l'ai fait à dessein, et j'y tiens, pour une raison que vous pénétrerez peut-être.....

—Allons, dit Victor en levant les mains au ciel d'un air désespéré, mon malheur doit donc être complet : ma destinée sera d'épuiser jusqu'à la fin l'aversion de cette famille...

En quittant Victor, Davernay se hâta d'écrire à Beauvoisin, pour lui demander de vouloir bien être son second dans une affaire qu'il avait prévue, sans doute. Il le priait en même temps d'oublier la querelle qui avait eu lieu lors de leur dernier entretien. Beauvoisin ne put réprimer une exclamation de surprise, en remarquant avec quelle rapidité merveilleuse les circonstances se succédaient au gré de ses desseins :

— Eh bien! vous le voyez, dit-il à son fidèle ami, Alfred Laval, en lui montrant la lettre de Davernay, nous triomphons; me nierez-vous encore qu'avec du calcul et de la persévérance on ne puisse venir à bout de tout?... Voici qui va achever, j'espère, de ruiner de Chélan dans l'esprit de la société : un duel avec un provincial, un homme qui ne s'est peut-être battu de sa vie; vous comprenez

l'avantage que cela nous donne!... Si de Chélan a le dessous, il est bien avéré que dans toutes ses autres affaires, il a eu beaucoup plus de bonheur et de hardiesse que de mérite réel; si, au contraire, il tue, ou même blesse Davernay, assurément chacun l'accablera et l'accusera de ne choisir jamais que des adversaires indignes de lui, afin de se battre à coup sûr... De toutes façons, de Chélan est un homme perdu sans retour, n'en doutez pas.....

Quand le maréchal eut appris, de la bouche de son neveu, la trahison de sa femme, il ne put d'abord que le presser avec douleur dans ses bras, et sans prononcer une parole. Son cœur tendre ressentait les peines d'autrui plus vivement encore que les siennes. Mais quand Davernay vint à prononcer le nom de Victor de Chélan, une flamme soudaine brilla dans les yeux du maréchal, son visage changea d'expression, il quitta brusquement son fauteuil :

— Mais le cœur de ce jeune homme, dit-il,

est donc un abîme de perversité et de corruption..... Séduire une femme inexpérimentée, sans défense, presque aussi faible qu'un enfant!... Ah! Frédéric, s'il est un Dieu dans le ciel, il me semble qu'il nous doit bien maintenant, une réparation et une vengeance!

— Écoute, Fréderic, reprit-il après une pause, il est nécessaire que tu te battes, oui, tu dois te battre; tu l'as senti, n'est-ce pas?... Mais prends garde, songe bien que tu as affaire à un adversaire des plus habiles et des plus redoutables? songe qu'il ne t'épargnera pas.....

— Eh! que m'importe, mon oncle? en sollicitant ce combat, c'est la mort que je cherche; ou plutôt, non, c'est la mort de Charles et ma propre honte que je veux venger à la fois...

— Mais pourquoi donc désespérer ainsi de toi? veux-tu me plonger encore une fois dans le deuil?... Après tout, dans un duel, le hasard n'a-t-il pas une grande part? Il faut du cœur, de la résolution, de l'énergie, et je soupçonne

fort ton adversaire d'en manquer; il est adroit, exercé, mais voilà tout... Sois ferme, entends-tu bien? sois prudent, ne t'engage qu'avec une extrême circonspection..... Songe à cette mort funeste dont il est l'auteur, pense à notre pauvre Charles... Ah! Frédéric, si tu pouvais nous venger! Quel orgueil, quelle joie pour nous tous!... Dis-moi, d'avance, que tu nous vengeras, dis-moi qu'on n'aura pas impunément bravé la malédiction et le ressentiment d'un père...

Davernay se sentant animé par la voix de son oncle et la chaleur pénétrante que le maréchal savait communiquer à tous ceux qui l'écoutaient, ne songea plus qu'à se préparer à ce combat, bien résolu, d'avance, à vendre chèrement sa vie. Victor avait eu lui-même trop de peines successives pour ne pas envisager avec indifférence l'issue de cette affaire. Il avait eu soin de choisir pour témoins deux hommes d'un âge mûr, d'un extérieur grave, pour bien indiquer qu'il renonçait entièrement à tout éclat et à toute solennité.

Au moment de partir, il reçut un billet qui ne contenait que ce peu de mots, écrits à la hâte, et en caractères à peine déchiffrables :

« Fuyez, évitez ce duel, et voici ce que je vous offre.... ce médaillon contient une boucle des cheveux d'Adrienne; je vous jure que ces cheveux sont bien à elle... Je vous les laisse si vous consentez à ne pas vous battre.

JULIETTE. »

Victor eut un instant d'hésitation, et se mit à examiner cette boucle de cheveux, souple, soyeuse, et d'une extrême finesse. Mais après avoir couvert ce médaillon de baisers : « C'est impossible dit-il en soupirant, je dois renoncer même à ce dernier bonheur. » Tous les préparatifs étaient faits, et Davernay trop acharné pour qu'il fût possible de songer à différer ce combat.

Une fois arrivé sur le terrain, Victor eut

tout le loisir d'examiner l'attitude et la physionomie d'un homme dont les traits semblaient animés, ce jour-là, d'un éclat singulier. Sa respiration était haletante et précipitée ; sa main s'agitait avec une sorte de violence ; puis, par moment, on eût dit, tant ses yeux paraissaient fixes et ternes, qu'il était étranger à ce qui se passait autour de lui.

Beauvoisin qui attachait au contraire à ce duel une grande importance, s'était chargé de tous les préliminaires. Il discourait, s'agitait, allait sans cesse à Davernay, et de Davernay aux témoins de Victor. Ce dernier regardait tout ce mouvement avec une sorte de supériorité dédaigneuse. Il ne comprenait pas qu'il eût lui-même envisagé autrefois un duel comme l'affaire la plus grave et la plus décisive de sa vie. Il avait cessé de haïr Beauvoisin, et lui pardonnait même volontiers les sentimens de haine et de basse jalousie qu'il montrait en ce moment. Quand tous les préparatifs furent faits, et les deux combattans mis en présence, le maréchal s'avança vers son neveu, et lui

serrant une dernière fois la main d'un air pénétré :

— Courage, lui dit-il, Frédéric, nos vœux seront pour toi ; et si, par malheur tu succombes, songe bien qu'il te reste un bras qui saura tôt ou tard te venger...

Victor regardait d'un œil sec cette scène d'adieu et ces marques d'un intérêt paternel. Au moment de recevoir son épée des mains de l'un des témoins, il s'approcha du maréchal, et lui dit d'une voix émue :

— Monsieur, vous devez me haïr... j'oserai cependant vous adresser une dernière prière : j'ai été, je vous le jure, en ce qui vous concerne, plus malheureux que coupable..... Que n'a-t-il été en mon pouvoir de réparer, par mes larmes et mes regrets, le mal involontaire que je vous ai fait?... Vous comprendrez l'étendue de mon repentir : je vous suis attaché pour toute ma vie, et du plus profond de mon cœur ; car le cri de vos peines et de votre douleur a depuis longtemps retenti au fond de moi-même..... Si je succombe, monsieur, se-

riez-vous assez miséricordieux pour remettre cette lettre à votre fille? Qu'elle apprenne à me connaître et à me plaindre une seule fois; qu'elle sache du moins jusqu'à quel point elle doit détester et maudire celui qu'elle est en droit d'appeler le meurtrier de son frère...

Victor, en parlant ainsi, s'était incliné à demi devant le maréchal. Celui-ci n'avait témoigné ni par un geste, ni par un mouvement de visage, que ce discours lui fût adressé. Sans changer d'attitude, il prit la lettre que Victor lui présentait, et sans même y jeter les yeux, il la déchira en plusieurs morceaux, en disant: — « Commencez, messieurs. » Les épées se touchèrent presque aussitôt, et le combat s'engagea.

Beauvoisin avait eu tort de déclarer à l'avance que Davernay était tout-à-fait inhabile à manier l'épée. Il manquait, il est vrai, de grâce et de dextérité, mais non pas de force et de hardiesse : il était à la fois tranquille et pétulant; qualité bien rare chez un tireur inexpérimenté. Ayant, d'ailleurs, l'avantage de la

taille, il avançait progressivement sur Victor, qui semblait décidé à rompre, et craignait de s'engager.

Beauvoisin pouvait à peine contenir sa joie:

— « Ah! pourquoi, disait-il, ne se trouve-t-il pas ici quelqu'un des membres de la société pour voir si j'avais tort d'assurer que de Chélan se battait plus mal que personne?... Est-il permis de rompre si obstinément? S'il continue, je crains, en vérité, qu'il ne finisse par chanceler... »

Enfin, après un combat de quelques minutes, Victor, plutôt de dessein prémédité que par imprudence, resta si longtemps découvert que Davernay ne put presque se dispenser de se fendre à fond sur lui. Victor tomba à la renverse, et dit en fermant à demi les yeux:

— Ah! messieurs, cette blessure est bien profonde!... Dites au moins à votre fille, maréchal, qu'en mourant...

Il ne put en dire davantage. Il fallut le transporter dans sa voiture. On lui fit une abondante saignée qui ne produisit point d'effet. Les mé-

decins déclarèrent alors qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre. Les assistans oubliant les torts et les fautes de ce jeune homme, qui avait été plus malheureux et plus imprudent que coupable, ne purent s'empêcher de le regretter sincèrement. Ils maudirent ce funeste événement, qui venait de l'enlever à la fleur de l'âge, sans soutien, sans consolation, et au milieu d'étrangers qui allaient lui fermer les yeux.

Davernay, en apprenant la mort de son adversaire, parut plus triste et plus accablé que personne. Il jeta son épée loin de lui, et se mit tout-à-coup à fondre en larmes. Il ne put oublier que Victor avait été son ami. Chez certains cœurs, les offenses meurent et les sentimens survivent.

Mais bientôt, il donna une nouvelle preuve de l'incohérence et de l'inégalité d'humeur qui avait toujours été le fond de son caractère. Au lieu de jouir en paix de la tendresse de son oncle, unique objet de son ambition, et qui ne pouvait lui manquer après une réussite si complète et si imprévue, il disparut le lendemain

du duel, sans même prendre congé du maréchal. D'après certaines informations, on crut deviner qu'il avait pris la route de Londres. Mais on apprit, peu de temps après son départ, qu'il s'était arrêté dans une auberge voisine de Calais; et que là, après avoir tracé à la hâte ses dernières volontés, il s'était fait sauter la cervelle.

S'il eût vécu, nul doute qu'il ne fût bientôt parvenu à un rang éminent; car il avait, sous une enveloppe bourgeoise, cette trempe mâle et ces qualités à part qui, de tout temps, ont produit les grands hommes.

XIV.

Les amis de Victor rapportèrent de diverses façons son duel avec Davernay. Généralement, on refusa d'ajouter foi au récit de Beauvoisin : on connaissait son injustice et les préventions qui l'animaient contre Victor, ce qui fit que personne ne crut qu'un aussi grand tireur que ce dernier eût été blessé à mort par un homme étranger, disait-on, aux premières règles des armes. Il y eut, à ce sujet, une assemblée générale ; on discuta longuement, et on finit par

décider que, désormais, les membres de la société n'accepteraient plus de défis que de gens qui jouiraient d'une certaine réputation, ou auraient au moins fait leurs preuves.

Victor, condamné par les médecins, ne devait cependant pas succomber à sa blessure. Il en fut quitte pour garder le lit pendant plus de six semaines; mais il lui resta tant de faiblesse et d'accablement, qu'il put à peine se souvenir de ce qui s'était passé précédemment. Ses facultés avaient été ébranlées, plus encore par les circonstances qui avaient précédé le duel que par le duel lui-même. Une catastrophe terrible vint bientôt mettre le comble à ses revers. On se souvient encore, sans doute, de la consternation où Paris fut jeté en apprenant la fuite du banquier K...., dont la faillite occasionna le renversement de tant de fortunes.

Victor de Chélan fut seul compris dans cette faillite pour une somme de plus de sept cent mille francs. C'était à peu près tout ce qu'il

possédait : on l'avait toujours cru plus riche qu'il ne l'était réellement. Le hasard avait voulu qu'il remît entre les mains de K...., même les deux cent mille francs qu'il avait momentanément retirés, pour rendre service à Davernay.

Cet événement vint détruire le dernier espoir qu'il avait toujours conservé, de pouvoir un jour se rapprocher de celle, qu'à travers tant d'écueils et d'obstacles, il n'avait pas cessé d'aimer éperdùment.

Le pouvoir de l'argent se fait, hélas ! involontairement sentir, même dans les sentimens les plus purs. Victor, après son rétablissement, resta quinze jours entiers enfermé chez lui, ne voulant voir personne, insensible à ce qui se passait autour de lui. Il craignait surtout d'avoir à subir les regrets et les condoléances des gens qui se disaient autrefois ses amis. Mais, disons-le, c'était là une crainte chimérique et mal fondée. Ils se contentèrent de faire remettre leurs cartes chez lui par leur domestique. C'était un usage reçu

quand l'un d'entre eux venait à se ruiner. C'était un événement qui se reproduisait plus fréquemment qu'on ne pense, car la fortune du plus grand nombre des membres de la société ne reposait guère que sur des spéculations, souvent très hasardeuses.

Cependant, lorsque Victor eut surmonté cette première crise d'accablement, il fut étonné de sentir se développer tout-à-coup en lui des qualités nouvelles de constance et d'énergie. C'étaient autant de germes que l'inertie et l'orgueil avaient jusqu'alors étouffés. Il se crut de force à exercer même un métier vil et manuel, s'il le fallait, pour échapper aux inquiétudes du besoin. Il se plaisait à envisager les choses sous un point de vue extrême. Quel serait cependant l'emploi de cette force? Quel parti prendrait-il? Une condition vulgaire et commune ne pouvait lui convenir. S'il est vrai qu'il n'y ait point d'effort qu'un grand cœur ne puisse tenter, encore faut-il qu'il soit soutenu par la difficulté même et l'élévation du sacrifice.

A peine le bruit de la faillite K.... fut-il répandu, que Victor vit arriver son vieux tuteur, qui s'était depuis longtemps promis de ne plus le revoir. L'âge et les infirmités l'avaient tellement affaibli, qu'il lui restait à peine la force de marcher. Mais la vieillesse a cela de particulier, que, si elle est parfois morose et chagrine à l'égard des jeunes gens, en revanche, leurs malheurs et leur repentir la touchent particulièrement et la désarment presque toujours.

— Je savais bien, s'écria M. Parmentière en l'embrassant, qu'au fond du cœur mon fils n'était pas perverti : il avait autrefois cédé à de funestes influences, à de mauvais conseils... Mais quelle impardonnable imprudence! laisser tout ton argent entre les mains d'un K...! Allons, allons, ne parlons plus de cela, voyons, que décides-tu?... Qu'allons-nous faire?...

— Je veux me tuer, répondit Victor d'un ton de découragement, car je m'aperçois enfin que je ne suis bon qu'à cela...

M. Parmentière recula de quelques pas :

— Qu'osez-vous dire, s'écria-t-il, ingrat? vous que j'ai toujours aimé comme un fils! Est-ce que vous croyez que le peu que je possède ne nous suffira pas bien à tous les deux? Mes terres me rapportent plus de huit mille francs, savez-vous bien? Je suis un des plus riches propriétaires de mon canton... Allons, je ne te pardonnerais pas de manquer de courage... Pourquoi donc te laisser abattre ainsi? une perte d'argent n'est pas irréparable, après tout : est-ce donc une si grande peine, dis-moi, que de ne pouvoir plus vivre à Paris dans l'oisiveté, avec des gens qui ont failli gâter ton bon naturel, et que tu ne reverras plus, pour peu que le bruit de ta ruine soit déjà connu d'eux?...

—Ah! vous m'accablez, vieux père, reprit Victor, eh quoi! vous me plaignez, vous ne m'abandonnez pas; ma plus grande peine était de penser que j'étais seul, qu'aucun être au monde ne s'occupait de moi... Vous me connaissez, vous savez que je ne suis pas intéressé; l'argent n'a jamais été pour moi qu'un

vain sujet d'orgueil, mais au fond, je l'ai toujours méprisé..... Que vous dirais-je? quand j'étais riche, je pouvais espérer, en renonçant à tous les avantages positifs, à force de tendresse, de soins et de sacrifices, effacer peut-être, à la longue, le souvenir d'un fait qui pèse sur moi comme un crime... Dans tout ceci, je le dis sans honte, mon malheur, ma plus grande peine a été de m'attacher comme un extravagant, à un homme sans pitié et sans âme, et à sa fille qui m'a méprisé et ne m'aimera jamais; je le sens, et pourtant, je ne sais pourquoi je m'attache à eux sans espérance et sans but..... Le maréchal me détestait autrefois; que sera-ce donc à présent que me voilà pauvre, abandonné : c'est un cœur froid et inexorable; il me poursuit sans relâche, il me regarde comme son ennemi... Dernièrement encore, il m'a vu me battre en duel avec son neveu, et quand je suis tombé, blessé et prêt à mourir, j'ai su depuis qu'il avait souri d'un air satisfait : le sentiment d'une vengeance assouvie s'est peint alors sur ses traits... Ah! vous me comprenez, vieux

père, vous êtes si compâtissant, si sensible! Que ne puis-je haïr à mon tour, cet homme qui me témoigne tant de haine! Hier encore, je lui écrivais : « Vous êtes vengé, maréchal, la fuite de K.... vient de m'enlever tout ce que je possédais. Ne me poursuivez donc plus de vos malédictions; vos désirs sont satisfaits. Je n'aurai, sans doute, ni le pouvoir, ni la force de vivre dans la misère et l'obscurité. Vous pouvez regarder mes malheurs comme un décret du ciel, qui s'est plu à exaucer vos vœux. »

M. Parmentière cachait, sous un air de bonhomie, cette pénétration subtile et délicate qui sait s'initier aux plus secrètes pensées d'autrui. Il sentit que le moment était venu d'user de son influence pour calmer une blessure qu'il jugeait douloureuse et profonde. Bien qu'il eût compris, ainsi que son pupille, la difficulté d'un rapprochement entre le maréchal et lui, il ne laissa pas de lui en faire entrevoir la possibilité. Il reprit avec l'accent de la conviction :

— En vérité, mon fils, je ne juge pas cette affaire aussi mauvaise que tu pourrais le croire.....

Victor le regardait d'un air de doute...

— Eh! sans doute, crois-tu donc qu'avec mes cheveux blancs, et une lettre de notre vieil ami S.... je n'aurai pas bien accès auprès de ce farouche maréchal? Je le forcerai toujours au moins à m'accorder un entretien, à m'entendre; je lui parlerai pour toi, au risque d'endurer quelques bourrades, ou même un refus complet. Je saurai lui parler en ta faveur, et avec fermeté... Je lui dirai que tu te repens, que tu es devenu tout-à-coup posé, réfléchi..... Eh bien! pourquoi pas? Pourquoi n'entreprendrais-tu pas, pour attirer sur toi l'attention de la fille, quelque tâche bien dure, bien opposée à tes anciennes habitudes. Les femmes n'ont-elles pas toutes un secret penchant au merveilleux et à l'enthousiasme qu'on doit savoir mettre à profit? Que faut-il pour leur plaire? souvent un seul acte de vigueur qui s'empare de leur esprit, et le force à s'in-

cliner devant une force supérieure à la sienne.

— Voici, reprit Victor, le parti que je compte suivre : je veux quitter Paris. Après le rôle brillant que j'y ai joué, il me semblerait trop dur et trop triste d'y vivre sans éclat et sans fortune. Avec mon mobilier, et la vente de mon petit bien de G.... dont les titres sont entre vos mains, je compte réaliser une somme d'environ cent mille francs...

M. Parmentière haussa les épaules :

— Hélas! mon fils, pas même trente; j'ai fait tous les calculs, je me suis informé de tout minutieusement, avant de me rendre ici : je n'ai rien négligé pour t'éclairer. A quoi bon te laisser dans le doute, ou te flatter d'un faux espoir?... C'est pourquoi, je t'emmène, viens, je veux faire de toi un homme utile, un agronome distingué; je t'apprendrai à faire valoir toi-même...

Victor était en ce moment trop accablé, l'image du maréchal et celle de sa fille étaient encore trop présentes à son esprit pour qu'il pût prêter l'oreille à de pareils projets. André

entra au milieu de cette conversation, et vint dire à son maître que M. Alfred de Sereuil demandait à lui parler pour une affaire pressante. Victor pria M. Parmentière de l'attendre quelques instans. Il eut soin de laisser la porte du salon entr'ouverte, de façon qu'il pùt assister à l'entretien sans être vu. Il voulait lui donner ainsi une preuve de confiance.

— Mon cher de Chélan, s'écria de Sereuil, je viens vous dire que tout n'est pas encore perdu pour vous : nous sommes tous profondément touchés du malheur qui vous arrive : car, vous le savez, nous avons toujours eu de l'inclination pour votre personne et de l'estime pour vos qualités; aussi, avons-nous résolu de vous tirer d'embarras... Un des amis de Beauvoisin, et le vôtre, Mauclair, est agent de change, vous le savez. Il cherche en ce moment un associé, voulez-vous être le sien? Nous avons formé le projet de nous réunir et de vous fournir les fonds nécessaires pour que vous fassiez cette affaire..... Demain, il y a grande assemblée chez moi, à deux heures

précises; vous êtes invité à vous y trouver..... Adieu...

— Arrêtez, arrêtez, interrompit Victor, je tiens à savoir quel est celui d'entre vous qui a ouvert cet avis...

— Je ne puis vous laisser ignorer que cette proposition vient de Beauvoisin, et vous dirai même, en confidence, qu'il contribue pour une assez forte part à la somme qu'on doit vous avancer... Ainsi, voilà qui coupe court, j'espère, à votre inimitié : mais, demain, je vous engage à avoir soin d'éviter tout ce qui pourrait le froisser...

— Il suffit, reprit froidement Victor, vous pouvez annoncer à vos amis que je n'irai pas...

— Qu'entends-je? Et quelle étrange résolution!... De Chélan, songez bien qu'il ne faut pas traiter cette affaire légèrement; il ne s'agit de rien moins que de refaire votre fortune... Avant dix ans d'ici, vous pourrez arriver à posséder la totalité de la charge de Mauclair, et alors...

— Je n'irai pas, vous dis-je, interrompit

Victor avec impatience, vous savez bien que M. de Beauvoisin me déteste, et je ne puis croire qu'il soit disposé à me rendre le service que vous m'annoncez..... Encore une fois, ne m'attendez pas demain, je refuse les offres que vous me faites.

Alfred de Sereuil haussa les épaules, et s'éloigna, en disant :

— N'importe, à demain..... Malgré votre refus, nous ne laisserons pas de vous attendre : vous avez une nuit pour réfléchir ; une pareille résolution ne saurait être inébranlable...

De Séreuil était à peine sorti du salon, que M. Parmentière s'élançait précipitamment hors du cabinet :

— Tu ne commettras pas, j'espère, dit-il, la folie de refuser les offres qu'ils viennent te faire...

En même temps, ses yeux brillaient de cette avidité et de cette joie particulière aux gens habitués au culte de l'intérêt et des considérations positives.

— Eh ! quoi, dit Victor, vous voulez que

j'accepte le secours d'un homme sans dignité, sans noblesse, qui me poursuit depuis longtemps de la plus indigne jalousie, et que, pour ma part, j'ai toujours méprisé...

M. Parmentière parut réfléchir :

— Que ferais-tu, cependant, reprit-il, si je te prouvais que ce que tu prends pour un affront, n'est au fond qu'une démarche simple et naturelle?... Ou bien, si, me trouvant dans quelque conjoncture pénible, je venais te dire : « Il y va de mon honneur et de mon repos, j'ai compté sur toi, accepte pour me tirer d'embarras... » Alors, tu n'hésiterais pas, n'est-il pas vrai? tu me ferais ce sacrifice... Eh bien! figure-toi que je suis venu te faire cette prière, accepte pour moi : je saurai te guider dans cette affaire; sois homme, et ne crains pas de combattre de fausses idées de vanité et d'honneur... Me refuserais-tu?.. Non, car tu es ému, attendri, et je sais que je puis compter maintenant sur ton dévoûment et ta tendresse...

Victor, se sentant à demi ébranlé, se jeta dans les bras de son tuteur avec effusion, et en don-

nant les signes d'une émotion profonde. Il vit bien qu'il ne pourrait éviter de céder à tant d'instances; alors, pour la première fois, il gémit sur la perte de sa fortune; il comprit les obligations cruelles et la nature des sacrifices que ce revers allait lui imposer. L'idée d'accepter un service d'argent de la main de Beauvoisin lui semblait odieuse et révoltante; mais ne devait-il pas s'exercer à plier? Cette démarche était un acte de résignation, et il finit par promettre à son tuteur de faire tout ce qu'il voudrait.

Cependant Alfred de Sereuil avait déjà annoncé aux membres de la société le refus de Victor : c'était à qui témoignerait son blâme et sa surprise. On déclara que de Chélan avait nécessairement la raison un peu troublée; malgré ce refus, on ne laissa pas de se rassembler, comme cela avait été convenu d'abord. Victor pouvait bien changer de résolution; ensuite, on tenait à discourir sur une catastrophe qui était depuis quelques jours le sujet de tous les entretiens, bien qu'elle ne touchât par-

ticulièrement personne.

Dormesnil, Alfred Laval, Beauvoisin et les autres eurent soin de choisir pour ce jour-là un costume de couleur sévère, afin de donner à cette réunion un caractère plus grave et plus solennel.

On commença par s'entretenir de choses étrangères à la discussion. Mais bientôt les conversations particulières cessèrent pour laisser le champ libre à Mauclair, qui se mit à lire une espèce d'acte de société médiocrement rédigé et que personne n'écouta ; il parla pendant près d'une heure. A deux heures précises, Victor parut. Il se fit alors dans l'assemblée un mouvement d'attente et de surprise, on ne s'attendait pas à ce brusque changement de résolution. On l'accueillit favorablement et avec certains égards. Il n'y eut cependant personne d'assez courageux pour lui tendre la main :

— Mon cher de Chélan, dit Alfred de Sereuil, voici ce que nous vous proposons : Nous vous formons un capital de trois cent mille francs, et vous aurez pour créanciers principaux Dor-

mesnil, Beauvoisin, Alfred Laval et moi.... vos remboursemens se feront bien entendu sur vos bénéfices et à des époqnes réglées, mais vous les fixerez vous-même. Si de plus, vous ne vous trouviez pas apte à ce genre d'affaires, Mauclair s'engage à reprendre la moitié de la charge qu'il ne vous cède que sauf acceptation définitive de votre part, et après un an d'exercice, par exemple.... Ces propositions vous conviennent-elles. ?..

— Elles me conviennent, répondit Victor, qui n'était occupé que de l'air de sombre gravité gravé sur le visage de la plupart des assistans.

On discuta encore certains articles relatifs à cette association destinée à sauver ce qu'on appelait l'honneur de la société. Quand la discussion fut terminée, Beauvoisin prit la parole :

— Messieurs, dit-il, j'entre moi-même, vous le savez, pour une somme de cent cinquante mille francs dans les fonds que nous avons résolu d'avancer à M. Victor de Chélan; c'est pourquoi je crois devoir lui adresser une ques-

tion ici, devant vous tous, avant de lui rendre ce service... Je veux qu'il me dise s'il a entièrement renoncé aux sentimens d'aversion qu'il m'a autrefois témoignés....

— Dites plutôt, répondit Victor avec calme, que c'est vous qui me détestiez; quant à moi, je n'ai jamais été votre ennemi...

— Messieurs, interrompit Alfred de Sereuil, qui redoutait les suites de cet incident, je crois ce débat inutile et tout à fait étranger d'ailleurs au fond de l'affaire principale...

— Je soutiens qu'il est nécessaire, interrompit Beauvoisin avec force; eh quoi! exigerez-vous de moi que je prête mon argent sans savoir au moins à qui je rends ce service?...

— Ainsi, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Victor, vous jurez de ne plus me poursuivre à l'avenir de vos dédains et de vos sarcasmes; vous ne chercherez plus à me rabaisser à tous propos, à me mortifier par vos manières railleuses et vos propos désobligeans...

— Je ne puis faire ce serment, dit Victor,

en relevant la tête; ne m'imposez point des conditions que vous même refuseriez d'accepter... Ma signature au bas des billets que je vous ferai, là se borne l'engagement que je consens à prendre envers vous...

— De plus, ajouta Beauvoisin, sans paraître avoir entendu cette déclaration, j'exige, et sans que rien au monde puisse faire changer ma résolution , que vous juriez de ne jamais prononcer le nom de ma cousine, madame Davernay.

Ici Victor croisa les bras sur sa poitrine d'un air de dédain. Il détourna la tête, craignant de se laisser emporter et décidé à attendre l'issue de ces insolentes conventions :

— J'exige tout cela, et plus sérieusement que vous ne pensez; car, si vous ne consentez pas à faire ces diverses promesses; vous voyez bien cet acte que j'ai encore entre les mains, je l'anéantis sous vos yeux, à l'instant même, et jamais il ne se refera avec ma participation...

Alors Dormesnil, Alfred de Sereuil, et même Alfred Laval qui connaissaient à fond le caractère de Beauvoisin, quittèrent leurs places et en-

tourèrent Victor en lui disant :

— Cédez à ses exigences, que vous importe? Le secret vous sera fidèlement gardé, vous serez riche en sortant d'ici… vous n'ignorez pas combien il est parfois tenace et absolu dans ses exigences… ne nous ôtez pas par une imprudente résistance l'espoir et la faculté de vous sauver…

Victor rougissant de honte, crut entrevoir en ce moment son tuteur qui lui disait avec un accent d'intéret affectueux : « Les actions qui nous coûtent le plus ont souvent leur dédommagement dans le cœur de ceux qui nous aiment. » Il résolut de se contenir ; mais une pâleur mortelle était répandue sur ses traits. Un frisson secret agitait tout son corps. Jamais sa vanité n'avait été si cruellement froissée :

— Beauvoisin, reprit-il d'une voix altérée, puisque vous l'exigez…. et quoiqu'il en coûte à ma fierté, je cède, et fais le serment que vous me demandez . . .

— Non, ce n'est pas ainsi que je l'entends, reprit l'implacable Beauvoisin, il faut que vous

articuliez, s'il vous plaît, chaque promesse en détail, afin qu'il en soit pris note dans cette réunion, et que mon honneur se trouve ainsi mis à couvert aux yeux des membres de la société, qui m'ont vu si souvent humilié par vous...

Pour le coup, la mesure était comble. Victor quitta tout à coup la contenance humble et soumise qu'il avait conservée jusque là. Il fit un geste de menace et s'avançant vers Beauvoisin, il lui prit l'acte des mains, et le déchira en morceaux :

— Arrêtez, s'écria-t-il, malheureux, et confessez à l'instant même que vous n'avez sollicité cette réunion, que vous ne m'avez attiré ici, que dans le but de m'accabler, et pour rendre tous mes amis témoins de ma honte...

— Il est vrai, dit Beauvoisin, et voilà le prix de la haine implacable que je vous gardais, et que tôt ou tard j'avais juré de satisfaire... Oui, il y a trois ans que je vous guette et que je prépare cette journée qui devait être un triomphe pour moi et me dédommager de tout

ce que j'ai souffert... eh bien! me connaissez vous maintenant ?...

Deux éclairs de fureur jaillirent des yeux de Victor :

— Et vous, s'écria-t-il d'une voix tremblante, voici ce que je vous destinais depuis longtemps...

Il se dressa en même temps sur la pointe des pieds et se disposait à frapper Beauvoisin au visage ; mais on le vit tout à coup changer d'attitude et reculer de quelques pas, comme s'il eût eu horreur de cette action. Il se frappa le front avec désespoir, et témoignant un vif regret de ce mouvement :

— Qu'allais-je faire, dit-il, ne me suis-je pas juré à moi-même de ?.... Ah! pardonnez-moi, Beauvoisin, je vous donne raison dans tout ce qui vient de se passer... désormais, vous n'aurez rien à craindre de mon ressentiment...

Il profita du tumulte et des divers mouvemens qui venaient de s'élever dans l'assemblée, pour s'esquiver, sans s'inquiéter des propositions qui venaient de lui être faites, et des conséquences que ce brusque départ devait avoir.

Telle fut la fin du règne de Victor de Chélan, qui devait être éternellement proposé comme modèle aux jeunes gens avides d'honneurs et de distinctions; règne d'autant plus mémorable et glorieux qu'il n'avait jamais eu pour base qu'une origine sans éclat et une médiocre fortune. Tant il est vrai qu'il n'est pas de privilèges que ne remplacent une dignité bien dirigée et la supériorité de la tenue et des habitudes privées.

Du reste, cette réunion devint un point décisif et important dans l'existence de Victor. Ce fut le signal définitif de cette conversion singulière qui devait s'opérer en lui, et faire tant de bruit par la suite. En rentrant chez lui, il ne put maîtriser son inquiétude ; il tremblait et paraissait fort troublé :

— Des chevaux, une chaise de poste, dit-il à sôn domestique, partons à l'instant même, conduis-moi où tu voudras, mais sans nous arrêter, allons bien loin de Paris... surtout, pas un mot de ce qui m'occupait dernièrement, le silence le plus absolu, jamais de questions, jamais de demandes, je veux vivre seul..... Ah ! quelle odieuse

combinaison! qui se serait attendu ?.. Allons, fuyons, fuyons bien loin : après tout, ce n'est pas acheter trop cher le droit de ne jamais revoir des gens qui devaient se venger de moi, car je les méprisais trop pour ne pas devenir tôt ou tard leur victime.

XV.

Cette dernière mésaventure mit le comble au dégoût des hommes et au dessèchement du cœur, que Victor éprouvait depuis long-temps. Ses peines augmentant chaque jour, son humeur devait s'en ressentir ; son esprit acheva donc de s'aigrir. Il devint convulsif, atrabilaire; il fut bientôt presque impossible de saisir le fil de ses actions et de ses volontés. Le lendemain du jour où il avait éprouvé les tristes conséquences d'une animosité prolongée, il était

monté en chaise de poste, et s'était mis à parcourir les grandes routes, mais sans but et sans direction déterminée. Nous avons vu déjà précédemment que cette manière de voyager sans même s'informer des pays qu'ils traversait, adoucissait une partie de ses sentimens et de ses peines. Il n'eut pour compagnon de voyage que son fidèle valet de chambre André, le seul domestique qu'il eût conservé. Quelques monosyllabes échangés aux relais, indiquaient seuls qu'il eût encore quelque connaissance de ce qui se passait autour de lui. Le plus souvent, il regardait attentivement un portrait qui ne le quittait pas, prononçant quelques mots sans suite, comme un homme dont les idées ne sont pas bien en ordre, ou qu'un grand chagrin suffoque.

Cependant, après avoir ainsi voyagé pendant huit jours avec une vîtesse extraordinaire, il fut surpris de se trouver près de la Manche, dans les environs de Querqueville. Alors seulement, il témoigna le désir de s'arrêter un jour ou deux. Il commençait à ressentir de vives douleurs à l'endroit du cœur; c'était la suite de

la blessure que Davernay lui avait faite. Bientôt une fièvre aigüe s'empara de lui; une attaque de petite vérole et de la plus maligne espèce se déclara presque aussitôt; en moins de huit jours, il fut au plus mal. Les médecins le condamnèrent. Il écrivit une dernière lettre d'une main tremblante, puis ordonna à son valet de chambre de fermer ses rideaux; croyant bien ne plus avoir que quelques heures à vivre.

Au plus fort de la fièvre, il rêva d'une façon singulière.

Il crut voir la maîtresse de l'auberge où il se trouvait, introduisant près de lui une sœur de charité entrée depuis peu de temps au couvent de Sainte-Marie-Eglise. Cette femme avait résisté à toutes les remontrances du médecin. Sa voix était pénétrante et douce. Elle n'avait pas voulu laisser mourir ainsi sans consolations et sans secours, un jeune homme qui semblait appartenir à une condition relevée.

Victor crut dans un instant avoir recouvré l'usage de ses sens :

— Eh quoi! s'écria-t-il, vous ici, ma sœur,

dans cet appartement, mais ne savez-vous pas qu'on n'y respire qu'un air dangereux?...

— Silence, répondit-elle en plaçant un doigt sur sa bouche, songez que c'est un secret qui doit rester entre nous...

Le son de cette voix fit tressaillir Victor. Il écarta brusquement les rideaux de son lit, et crut reconnaître que cette sœur avait les traits et le maintien de madame Davernay.

— Est-ce bien vous que je revois? s'écria-t-il, ah! je vous défends de m'approcher..... Cette maladie cause dit-on de bien cruels ravages!...

Pour toute réponse, la sœur s'éloigna en murmurant quelques mots confus; il crut entendre seulement qu'elle parlait de *souillure mondaine* et de *profanation*. Elle portait au cou un médaillon que Victor ne put reconnaître. Ce rêve venait à peine de finir, qu'il vit entrer son valet de chambre. Son premier mouvement fut de se tourner vers lui en s'écriant : « Un miroir ! »

A peine eut-il pris le temps de se regarder, qu'il avait déjà poussé un cri de désespoir et de détresse.

Il avait pu tirer autrefois vanité de sa figure, elle était agréable et régulière ; mais à présent, quel affreux changement ! ses traits étaient entièrement déformés, son visage cicatrisé, couvert de rougeurs ; en un mot, les traces de la petite vérole y étaient marqués dans leurs plus terribles effets.

Il laissa retomber le miroir d'un air accablé.

— Hélas! qui donc me reconnaîtra maintenant, s'écria-t-il, j'ai tout perdu jusqu'à ce dernier avantage que le sort m'avait laissé!..

— Mais moi, ne t'ai-je pas reconnu, ajouta une voix avec un accent de tendresse et de pénétration particulière ?

Alors, Victor crut voir passer devant lui l'image douce et tendre d'une jeune fille qui le regardait d'un air de pitié. Un reste de colère paraissait encore sur son front. Elle prit le bras d'une femme qui l'accompagnait ; puis, elles s'éloignèrent ensemble, et sans prendre congé de lui.

Ce sommeil calme, qui dura près de vingt-quatre heures, acheva sa guérison. A son ré-

veil, il mit de bonne foi, sur l'illusion d'un rêve, l'apparition de cette sœur de charité qu'il avait cru voir à ses côtés. Il n'y eut que la triste réalité de l'altération de ses traits qui lui fit bien voir qu'il n'avait pas toujours rêvé.

Lorsqu'il fut assez fort pour se lever, il ordonna qu'on fit venir des chevaux afin de continuer son voyage. Le domestique le regarda d'un air embarrassé, et finit par déclarer que la bourse qu'il avait emportée commençait à se vider, et se trouverait bientôt épuisée, s'il continuait à voyager de la sorte.

— Alors, il est temps d'entrer en campagne, dit Victor, nous reste-t-il de quoi revenir à Paris ?

— Oui, monsieur...

— En arrivant, tu loueras un petit appartement, sous ton nom, dans la rue de..... Tu te rendras chez M. de C...., banquier, qui te remettra cinquante louis; tu les garderas; mais j'exige que, pendant quinze jours que tu resteras encore à mon service, tu m'enseignes

à panser un cheval, à faire un appartement, à servir à table; en un mot, je veux connaître toutes les fonctions d'un domestique alerte et habile... Il faudra aussi que, parmi tes connaissances, tu me procures les certificats et les papiers d'un valet de chambre honnête et fidèle, et qui ait servi longtemps le même maître.....

André regardait son maître d'un air stupéfait, appelant vainement à son secours toutes les ressources de son esprit pour pénétrer le sens de pareils ordres.

— Allons, allons, reprit Victor d'un air impatient, point d'observations : tu n'ignores pas que je suis ruiné, que je me trouve sans ressources : ne faut-il pas que je cherche désormais à me suffire à moi-même?... Une fois à Paris, j'ai l'intention d'entrer en condition : avec ces cicatrices et ces marques de petite vérole, je ne pense pas que personne me reconnaisse ?...

Le domestique s'inclina d'un air de docilité.

— Prends les devans, prépare tout ce qu'il me faudra : si tu es discret, il est possible que

je te garde quelque temps encore, et tu n'auras d'autre service à faire que celui de porter de loin en loin quelques lettres et de toucher tes gages...

Victor ne tarda pas à regagner Paris. Son domestique lui remit, à son arrivée, les papiers d'un certain Nicolas Leblanc, qui se disposait à quitter Paris pour aller vivre en province, du fruit de ses épargnes. Victor se vit ainsi à même de mettre à exécution le plan singulier qu'il s'était fait, et qui ne pouvait être que la dernière ressource d'un cœur exalté et rempli du plus ardent amour. Pour bien comprendre sa résolution, il ne faut que rassembler les diverses circonstances qui avaient réagi tour à tour sur cette tête faible et passionnée. Il est, comme on sait, des caractères qui creusent non moins profondément une situation qu'un ridicule, en sorte qu'on ne saurait décider s'ils ne sont pas, au résultat, plus conséquens et plus sages que les gens qui agissent dans des données plus positives et plus réelles. Du reste, la lettre suivante indiquera, mieux que tout ce que

nous pourrions dire, la disposition d'esprit où Victor se trouvait en adoptant la nouvelle condition qu'il avait choisie :

Paris, le ...

« Accablez-moi de reproches, Henri, si bon vous semble ; dites encore que mon exaltation me perdra, qu'on n'a jamais vu un homme de trente ans, jouissant autrefois de quelque considération et de quelque estime, prendre un parti aussi désespéré..... Soit ! je me soumets d'avance à votre blâme et à votre censure, je le mérite. Mais je vous jure que depuis deux mois, je ne vivais plus. J'étais sans cesse entre la vie et la mort. J'ai été fort malade, vous le savez. A présent, je me trouve bien moins à plaindre, j'ai du moins un peu d'espoir, une chimère à caresser... je vous soumets mon projet tel que je l'ai conçu, et tel que je l'exécuterai.

» Vous savez déjà que cette prétendue réunion qui devait m'offrir un moyen de réparer mes pertes, n'était qu'un coup monté, un piége

que me tendait un de mes implacables ennemis, cet homme qui ne m'a jamais pardonné quelques avantages que j'ai pu obtenir autrefois sur lui, dans les duels et les courses. Je vous parle avant ma conversion, bien entendu. Il a voulu me dicter des conditions avilissantes. Je les ai rejetées, j'ai même failli m'emporter..... Mais permettez-moi de passer ce fait sous silence. Ce souvenir m'est trop pénible, j'en rougis, et ne pourrais le rapporter sans un véritable sentiment de regret et de honte.

» La vente de mes meubles, de mes chevaux, de mes voitures a rendu une bien faible somme. J'en ai employé une partie à voyager. En route, j'ai eu une attaque de petite vérole, et elle m'a si fort maltraité qu'il vous serait à présent impossible de me reconnaître. Mon visage est entièrement cicatrisé. Je m'aperçois du reste que les idées se modifient à la longue. Il y a un an seulement, je me serais infailliblement tué après un pareil accident. Aujourd'hui, je suis presque parvenu à me consoler. J'évite seulement de jeter les yeux sur un portrait qui me repré-

sente tel que j'étais autrefois.

« D'ailleurs, je me suis arrangé pour tirer parti de cet accident. Tant de malheurs, de catastrophes n'ont pu me distraire de cette passion que je vous ai confiée, et dont il m'est décidément impossible de triompher. Me voici laid, ruiné et plus malheureux que jamais; car j'aime éperdûment mademoiselle Mercet, et ne puis vous peindre les égaremens étranges où cet amour m'a jeté. Je n'ai pu parvenir à la voir. J'ai écrit, mes lettres m'ont été renvoyées cachetées. Alors, ma curiosité a été portée au plus haut point. J'ai tenu à percer le mystère qui enveloppe les actions et la vie de son père. Que fait-il? Pourquoi semble-t-il se cacher?..... Je voulais absolument prendre ma part de cette existence inconnue et retirée, m'y associer, et vivre en quelque sorte dans le même air que le maréchal et sa fille... Que vous dirais-je? C'est un rêve continuel, un délire comme invétéré, c'est ma vie tout entière; enfin, pour tromper mes peines et mettre, en quelque façon, ma conduite de

niveau avec ma raison, voici ce que j'ai imaginé :

» Dernièrement, j'apprends, par un de mes espions, que le maréchal vient de congédier son valet de chambre. Cette nouvelle est pour moi un trait de lumière. Enfin, voici l'occasion que je guettais depuis si longtemps. Je vois aussitôt s'élever mille obstacles, mille difficultés; des dangers que je ne puis même prévoir... Eh! que m'importe? Je ne consulte qu'un premier mouvement, je ne prends conseil que de la situation de cœur où je me trouve : je me décide, en un mot, à me présenter chez le maréchal pour remplacer son valet de chambre.

» Vous riez, vous m'accusez..... Eh! oui, sans doute, je sens bien que, par moment, ma pauvre tète m'abandonne; je n'ai bientôt plus assez d'énergie pour me conduire. Ah! c'est qu'on ne souffre pas si longtemps impunément! Cette lutte a été trop accablante pour moi; j'y succomberais, s'il fallait que je fisse encore quelque résistance. Cet amour, pour-

une personne qui n'en est pas digne, me tuera tôt ou tard, je le sens bien : je ne vis plus maintenant que par le cœur, mes sentimens sont trop profonds ! On ne réfléchit plus, en pareil cas, on marche, on avance. Une voie de salut nous est offerte ; elle est chanceuse, imprudente, n'importe, saisissons-la.

» Me voyez-vous, mon ami, auprès de cette jeune fille, la servant à table, obéissant aux moindres volontés de son père, tâchant, à l'aide d'une soumission de tous les instans, d'effacer tout le mal que j'ai pu leur faire. Cette haine pesait sur moi; il faut, qu'à tout prix, je me rapproche de mes véritables ennemis. Je me fais, d'avance, une fête de vivre sous les yeux de celle qui me méprise; je me plais à songer qu'elle va me voir dans une condition dégradée. Vous comprenez, du reste, que ce sera un secret inviolable. Elle n'en sera instruite qu'après ma mort... Mais hélas ! tout cela réussira-t-il ? Serais-je admis ? Le maréchal ne me reconnaîtra-t-il pas ? S'il allait me rebuter dès les premiers mots. Que deviendrai-je ? Ah ! je

bénis, je vous jure, cette maladie, cruelle pour tant d'autres, favorable et douce pour moi, qui m'a défiguré à ce point. Qui donc irait deviner Victor de Chélan, ce jeune homme autrefois brillant et fier, sous les habits de Nicolas Leblanc, un pauvre ancien valet de chambre du marquis de la Br....?

» Cependant, au moment de me présenter chez le maréchal, une difficulté a failli m'arrêter. J'ai appris que, cédant à une fantaisie de sa fille, le maréchal tenait à avoir un nègre pour valet de chambre. Je n'ai pas hésité alors à me barbouiller le visage avec un mélange de sépia et de terre de Sienne. Me voilà donc, en ce moment, avec un visage entièrement noir, coiffé d'une perruque crépue, vêtu d'un habit blanc, et décidé à jouer une comédie bouffonne, ou triste, comme il vous plaira de l'envisager.

« Voilà quinze jours que je sors ainsi travesti : je me promène dans les rues, afin de m'exercer à bien remplir mon personnage. Je m'en acquitte à merveille. Hier, Alf... L....

m'a éclaboussé avec son tilbury; je vous assure qu'il ne m'a pas reconnu.

« Il me semble d'après tout cela, que, suivant mes idées, je prends le parti le plus raisonnable. Je veux observer mademoiselle Mercet à mon tour, la voir souvent, afin de m'en guérir; car vous savez que l'amour puise souvent sa plus grande force dans l'absence. C'est une gageure que je soutiens contre moi-même. Quand je serai las de ce rôle, je le quitterai brusquement; je pourrai dire seulement que j'ai été, pendant un certain temps, le plus tendre et le plus dévoué des serviteurs.

» Plaignez-moi; ô vous qui m'aimez, accusez le destin, qui, ayant fait de moi un homme sensible et exalté, m'a contraint, par je ne sais quelle loi, à cacher ces qualités pendant si longtemps sous le masque d'un automate sans intelligence et sans cœur. Je me venge de moi-même à la fin; mais vous concevez qu'il me faut, pour cela, quelque action imprévue et surnaturelle. Faites donc des vœux pour moi. Si ce projet échouait, je me tuerais, car c'est trop at-

tendre et trop souffrir.

» Adieu, adieu, mon meilleur, mon véritable ami; priez le ciel de m'accorder dans cette occasion beaucoup de sang-froid, de résolution et de prudence. Autrefois, je me serais peut-être moins défié de moi-même; mais, hélas! le malheur m'a rendu maintenant craintif et timide.

» Demain matin, à dix heures précises, je me présente à l'hôtel du maréchal.

Votre nègre,

NICOLAS LEBLANC.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imp. POLLET, SOUPE et GUILLOIS, r. St-Denis, 380. — (MAILLET.